

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LES

805468

EPISTRES

DE

SENEQUE;

PREMIERE PARTIE.



LYON,
Chez CHRISTOFLE FOVRMY,
en rue Merciere, à l'Enseigne
de l'Occasion.

M. DC. LXIII.

AVEC PERMISSION.

802602

1941

1941

1941





LES
EPISTRES
DE
SENEQUE.

EPISTRE I.

ARGUMENT.

1. *Le temps est la seule chose que l'homme possède, & celle qu'il méprise le plus.*
2. *Le seul remède qu'on peut apporter à la fuite du temps, c'est de le bien employer en tout âge.*

I.  O I C Y, Lucius mon amy, comme il vous faut faire : Desangagez-vous, & rendez-vous à vous-mesme ; &
A. 2 de formais

desormais le temps que par cy-
deuant on vous a fait perdre par
force , ou qui vous est eschappé
d'autre façon , ramassez-le , &
conseruez-le curieusement à l'ad-
uenir. Croyez que ce que ie vous
escris , est veritable. Du temps
que nous auons , vne partie nous
est ostée , l'autre dérobée , &
l'autre s'écoule sans s'en apperce-
voir: Mais on ne le sçauroit perdre
plus honteusement , que n'en fai-
sant point de compte. Vne gran-
de partie de la vie se perd à mal-
faire , vne tres-grande à ne rien
faire , & toute , à faire des choses
à quoy nous ne pensons pas. Car
où me trouuerez - vous vn seul
homme qui mette prix au temps,
qui taxe la valeur d'vn iour , &
qui reconnoisse que de moment
en moment il s'approche du tom-
beau? Nous nous trompons or-
dinairement en vne chose; c'est
que voulans considerer la mort,
nous regardons deuant nous , &
la

la plus grande partie en est desja
passée. Tout ce que nous auons
consumé de nostre âge , est entre
les mains de la mort. Faites donc,
ie vous prie , comme vous m'es-
criuez , ne laissez pas eschapper
vne heure seulement ; & de cette
façon employant le iour où vous
estes au moins aurez-vous gagné
ce poinct , que vous n'aurez pas
tant à faire du lendemain. Nous
perdons la vie cependant que
nous la differons ; & tout ce de-
quoy nous iouïssons au monde,
n'est à nous que par emprunt.
Le temps est la seule chose de-
quoy nous nous pouuons dire
propriétaires : & tout le bien que
la nature a voulu que nous posse-
dions encore est-il si glissant & si
fugitif , qu'il est en la puissance
du premier venu de nous l'oster.
Toutesfois nous sommes telle-
ment aueuglez , que du plus pe-
rit bienfait que nous receuons, &
duquel il est aisé de nous acque-

rir, nous nous en estimons infiniment receuables : & si nous auons receu du temps ; nous ne faisons pas compte de rien deuoir, combien que ce soit la seule faueur de laquelle l'homme du monde le plus officieux ne sçauroit iamais se reuencher.

II. Peut-estre que vous me demanderez de quelle façon ie m'y gouerne, moy qui donne ces aduertissemens ? Ic vous en parleray franchement, ie fais tout ainsi que fait vn homme qui aime le luxe, & qui toutesfois ne laisse pas de prendre garde à ses affaires : Ic tiens le bureau de ma despense, & ne puis pas dire que ie ne perds rien : mais au moins puis-ie dire combien ie perds ; pourquoy ie perds, & de quelle façon. Ic sçauray bien rendre compte de ma paureté. Ainsi m'auient-il comme à ceux qui sont tombez en necessité par accident, & non par leur defaut.

Tout

Tout le monde les plaint, mais personne ne leur ayde : Et quoy donc ? Je scaurois estimer pauvre celuy qui se contente du peu qui luy reste. Toutesfois je vous conseille de garder ce qui est à vous, & de commencer de bonne heure à vous rendre bon mesnager : Car ainsi que nos peres ont estimé tres-sagement ; Il est bien tard d'espargner le vin, quand il est à la lie ; parce que non seulement ce qui reste ; est peu de chose, mais encore est-ce le pite du vaisseau.



EPISTRE II.

ARGUMENT.

1. *La lecture de diuers livres nuit plus qu'elle ne profite.*
2. *Celuy n'est pas pauvre, qui a peu, mais bien celuy qui desire dauantage que ce qu'il a.*

I. **C**E que vous m'escriuez, & ce que iournellement on me raconte de vous, m'en fait esperer beaucoup de bien. Vous n'aymez pas à courir, & ne rompez pas vostre repos en changeant à toute heure de place: cette agitation ne peut estre que d'un esprit où il y a de la maladie. Le premier argument qui nous fait iuger que nous auons l'ame tranquille, c'est quand elle demeure ferme, & s'arreste avec soy: Toutefois prenez-vous garde que cette lecture que vous faites de beaucoup d'Auteurs & de toute sorte de liures, n'ait quelque chose de changeant & de mal assuré. Il se faut particulièrement attacher à certains esprits, & se nourrir avec eux, si vous voulez tirer quelque chose qui vous demeure ferme en l'entendement. Estre par tout, c'est n'estre en nulle part. Ceux qui passent leur vie à voyager, font beaucoup d'hostes.

d'hostes & point d'amis. Il en prend de mesme à ceux qui ne prennent conuersation particuliere avec pas vn esprit, mais passent en poste par dessus toutes choses. La viande qu'on rejette aussi-tost qu'on l'a prise, ne peut faire du bien, d'autant qu'elle n'a pas le loisir de se joindre à la substance du corps. Il n'y a chose au monde si contraire à la santé, que de changer trop souuent de remedes : & n'est pas possible qu'une playe se rende cicatrice, quand d'une heure à l'autre, on y fait essay de diuers medicamens. Iamais vne plante souuent remuée ne se peut bien enraciner : & n'y a rien de si vtile qui puisse faire bien, ne faisant que passer : La pluralité des liures diuise l'esprit, parce que ne pouuant lire autāt de liures que vous en pouuez auoir, c'est assez d'en auoir autant que vous en pouuez lire. Mais vous me direz que tantost vous prenez

plaisir d'en voir vn , tantost vous en voulez lire vn autre : C'est le fait d'un estomach dégousté, d'entamer plusieurs sortes de viandes, desquelles la diuersité fait plus de corruption , qu'elle n'apporte de nourriture. Lisez donc tousiours les plus approuuez : & si par fois il vous vient en fantaisie de vous diuertir à la lecture des autres, vous le pouuez faire , mais reuez tousiours aux premiers. Ne laissez passer iour que vous ne vous soyiez fortifié de quelque deffence nouvelle contre la pauureté, la mort, & les autres pestes de la vie : Et quand vous aurez ietté les yeux sur plusieurs choses de cette varieté, triez en vne , & mettez-la en reserue le mesme iour.

II. Quant à moy , i'en fais ainsi. Je n's beaucoup pour auoir le moyen d'apprendre quelque chose : Voicy le profit que i'ay fait aujourd'huy dans Epicure :

car

car il m'auient quelquefois de passer au camp des ennemis, non pour me ranger de leur party, mais pour espier leurs actions. C'est, dit-il, vne chose honorable que la pauureté contente. Mais ce n'est pas pauureté, s'il y a du contentement: Et quiconque se peut accorder avec la pauureté, ne peut estre que riche. Ce n'est pas estre pauvre que d'auoir peu, mais bien de desirer dauantage que ce qu'on a. Car, que nous importe combien nous auons de tresors aux coffres, de bleds aux greniers, de troupeaux aux champs, d'argent en vsure, si nous auons toujours la main sur le bien de nostre voisin, & ne considerons pas ce que nous auons acquis; mais ce qui nous reste à acquerir. Voulez-vous scauoir quelle est la mesure des richesses? La premiere est d'auoir ce qui vous est necessaire; & la seconde, d'auoir ce qui vous suffit.



EPISTRE III.

ARGUMENT.

1. Il faut penser long-temps à faire un amy : mais apres l'auoir fait, il ne luy faut venir rien de caché.
2. On n'est pas moins blasmable de ne se fier à personne, que de se fier à tout le monde.
3. Le Sage doit chercher le repos dans un honnesté travail.

I. **V**ous auez mis les lettres que vous m'escriuez, entre les mains d'un que vous me mandez estre vostre amy : puis tout aussi-tost vous m'aduertissez que ie ne luy communique pas entierement tout ce que vous touche, & me dites que vous mesme n'auetz pas de coustume de

de le faire : si bien qu'en vne
mesme heure vous l'aduouez &
desaduouez pour amy. Mais à
mon aduis, vous l'auiez appel-
lé vostre amy d'un nom gene-
ral, comme nous baillons le
titre de Monsieur à ceux que
nous rencontrons par la rue,
quand il ne nous souuient pas
assez-tost comme ils s'appellent.
Or oublions cela : mais ie vous
apprens que si vous estimez
quelqu'un vostre amy, de qui
vous ne vous fiez autant que
de vous-mesme, vous vous
abusez entierement, & ne sçavez
pas ce que peut vne parfaite
amitié.

L. L. Deliberez de toutes cho-
ses avec vostre amy; mais delibe-
rez de luy-mesme premierement :
apres l'amitié contractée, il faut
de la confiance : deuant que de
la contracter, il faut du iugement;
Et ceux font les choses au rebours,
qui contre l'aduis que donne
Theo

Theophraste , attendent à iuger d'une personne , apres qu'ils se font embarquez à l'aymer , & comme ils l'ont reconnuë , c'est assez qu'ils en retirent leur amitié. Quand il sera question de faire vn amy , pensez-y long-temps auparavant : quand vous vous y ferez resolu , ne luy tenez rien de caché : parlez aussi confidemment avec luy qu'avec vous-mesme. Il est vray que ie vous conseille de vivre d'une façon que vous ne fassiez rien dequoy vous craigniez de vous fier , mesme à vostre ennemy. Mais parce qu'il se passe des choses que la eoustume a mises au rang de celles qu'on appelle secretes , faites part à vostre amy de tous vos ennuis , & generalement de tout ce que vous avez dans le cœur. Vous le rendrez fidele , s'il voit que vous l'ayez en cette opinion : car il advient souvent que faisons paroistre que nous n'avons peur d'estre trompez,

trompez, nous aduertissons les autres de nous tromper, & donnons vn honneste pretexte de manquer à ceux que nous ne tenons pas pour gens de bien. Pourquoy donc retiendray-je en la presence de mon amy, ce que j'auray volonté de dire? Et pourquoy ne me reputeray-je en la compagnie aussi seul, que s'il n'y auoit que moy?

II. Il y en a qui content indifferemment à toutes personnes ce qui ne se doit dire qu'à leurs amis; & deschargent incontinent ce qui les dérange, en l'oreille du premier venu: d'autres au contraire sont retenus à l'endroit de ceux mesmes qu'ils ayment le plus, & rappellent tout ce qu'ils ont de secret au plus interieur de leur ame, avec tant de soupçon qu'à peine se peuent-ils asséurer de leur propre conscience. L'vn & l'autre ne valent rien: car il ne se faut ny fier, ny desfier

deffier de tout le monde : il est vray que de ces deux vices, i'en tiendrois vn pour estre le plus honnestes, & l'autre pour estre le plus asseuré.

III. D'une même raison pour nous reprendre & ceux qui sont en vne perpetuelle inquietude, & ceux qui ne se reposent jamais: car ie ne trouue pas que ce soit industrie d'aimer la rumeur & le tumulte, mais plustost le debatement d'une ame perplexe & trouuillée: comme aussi ie n'estime pas repos, de ne pouuoir supporter le moindre mouuement du monde, mais bien vne dissolution & languissement. Pour ce vous retiendrez ce que i'ay trouué dans Pomponius: Il y a des hommes qui se sont tellement retirez aux cachettes de la solitude, qu'ils estiment tout ce qui est au iour, estre en trouble & confusion: ce sont deux poincts qu'il faut mesler ensemble, travailler

uaillet en se reposant, & se re-
poser en trauaillant : Demandez-
en aduis à la Nature : elle vous
respondra, qu'elle a fait le iour
& la nuit.



EPISTRE IV.

ARGUMENT.

1. *Du contentement de l'Âme, apres qu'elle a quitté les vices.*
2. *Du peu de sujet que nous auons de craindre la mort.*
3. *La pauureté qui se mesure à la regle de la Nature, est la plus grande richesse de l'homme.*

I. **C**ontinuez comme vous
auez commencé, & vous
hatez le plus qu'il vous sera pos-
sible, afin de gouster plus long-
temps le contentement que don-
ne l'ame, quand elle est refor-
mée

mée & réglée : Desia la peine qu'on prend à la reformation & au reglement est vne partie de cette iouissance : mais le plaisir qu'apporte la contemplation d'une ame, quand elle est desia pure, luisante, & sans aucune tache, est chose bien plus agreable. Il vous souvient combien vous fustes aise quand on vous osta la Pretexte, & qu'on vous bailla la robe d'homme : Vous le ferez sans comparaison, beaucoup davantage, quand apres que vous aurez quitté cette ame de ieune garçon, la Philosophie vous aura fait prendre place au nombre des hommes : car l'âge de cette enfance se passe bien, mais, ce qui est le plus importun, les conditions d'enfance nous demeurent : & ce que i'y trouue de pis, c'est que nous auons tout ensemble l'authorité des vieillards, & les vices des garçons non pas des garçons seulement, mais

mais des enfans. Ceux-là craignent les choses de peu d'importance, ceux-cy apprehendent mesmes celles qui ne sont du tout point, & nous auons peur des vnes & des autres.

II. Apprenez seulement, & vous trouuerez qu'il y a de certaines choses qu'il faut d'autant moins redouter, qu'elles semblent apporter plus de frayeur & d'estonnement : le mal qui vient le dernier, ne peut iamais estre. La mort vient à vous : s'il estoit possible qu'elle demeurast avec vous, ce seroit occasion de la craindre, mais il faut par force ou qu'elle n'arriue pas, ou qu'elle passe de long. Vous me dites qu'il est mal-aisé de conduire l'ame à cette resolution de ne faire point de cas de la mort, mais ne voyez-vous pas combien sont petits les sujets qui souuent ont fait que plusieurs n'en ont tenu comte. Vn amoureux s'est pendu deuant la porte
de

de la Maistresse; vn esclaué importuné des mauuais traitemens de son Maistre, s'est precipité du haut de la maison en bas; vn autre qui s'en estoit fuy, a mieux aimé se mettre vne dague dans le sein que de se laisser ramener. Et doutez-vous que la vertu n'ait autant de puissance comme la peur? Il n'est pas possible que celuy passe la vie en assurance, qui prend trop de peine à la prolonger: il met le compte de beaucoup d'années entre les felicités qui luy semblent plus desirables. C'est ce qu'il faut que vous ayez au deuant des yeux, afin que quand il-sera question de déloger, vous ne fassiez à regret, & ne l'embrassiez point comme font ceux, qui en allant à vau-l'eau, trainez par la violence d'un torrent, empoignent des espines, & s'accrochent à la premiere chose qui se presente. La plus grande partie des hommes, flotte entre la crainte de la mort, & les tour-

ments

ments de la vie, pource qu'ils n'ont ny la volonté de viure, ny la science de mourir. Apprenez à viure à vostre aise, en laissant à part les ennuis que vous peut apporter la sollicitude de la vie. Vn bien pour grand qu'il soit ne peut réjouir celuy qui le possède, s'il ne fait compte de le pouuoir perdre, & ne tient son ame preparée à cét inconuenient. Or il n'y a chose de qui la perte nous estonne si peu, que de celle laquelle estant perdue, ne se peut regretter. Il faut donc vous imaginer tout ce qui peut arriuer, mesme aux plus grands, & vous fortifier à l'encontre. La teste de Pompeius reçeut iugement d'vn pupille & d'vn châtré. Celle de Crassus esprouua l'insolente cruauté d'vn Parthe. Caius Cesar remit celle de Lepidus à la discretion du Tribun Decius; & luy-mesme enfin bailla la sienne à Chereas. Iamais la Fortune ne met vn homme si haut, qu'elle

qu'elle ne le menasse de souffrir en soy-mesme , ce qu'elle luy permet de faire à l'endroit des autres. Il ne se faut pas fier à la bonnasse , la mer est irritée en vn moment, & bien souuent d'vne heure à l'autre , les bateaux se perdent à l'endroit mesme , auquel ils s'estoient sauuez auparauant. Souvenez-vous que vous pouuez auoir la gorge coupée aussi bien d'vn voleur que d'vn ennemy. Quand bien vous aurez vostre vie asseurée contre ceux qui ont le plus de puissance , vous n'aurez rien fait, puis que le moindre valet que vous aurez, a la puissance de vous l'oster, quand il luy plaira. Je veux dire que quiconque mesprise sa vie, est maistre de celle d'autruy. Representez-vous les exemples de ceux qui sont morts de la main de leurs domestiques, ou par vne violence decouuerte, ou par surprise, vous treuuez que la colere des Roys n'en a pas fait dauantage mourir,

mourir, que le dépit & l'indignation des propres seruiteurs. Que vous importe donc si celuy de qui vous auez peur est fort ou foible, puis que le plus foible du monde, est assez fort pour faire ce que vous craignez ? Mais si dauanture vous tombez entre les mains de vos ennemis, le vainqueur vous fera mener à la mort? Le veux qu'il le fasse, vous fera-t'il mener en autre part qu'au lieu mesme où vous allez ? Pourquoi estes-vous si abusé de commencer à cette heure d'auoir sentiment d'une chose que vous endurez il y a desia longtemps ? Le vous dis que depuis l'heure que vous estes né, on vous mene continuellement à la mort. Ce sont les considerations qu'il nous faut auoir, si nous voulons attendre en repos cette heure dernière, de laquelle la crainte nous rend toutes les autres pleines de trauail & d'inquietude.

III. Mais il est temps de clore.

ma

ma lettre. Je m'en vay vous faire part de ce que i'ay trouué de bon aujourd'huy : cette fleur n'est non plus de mon iardin que les precedentes. La pauureté qui se mesure à la regle de la nature, est la plus grande richesse que l'homme sçache posseder. Voulez, vous sçavoir quelle est cette regle, & quelles bornes elle nous a prescrites, de n'auoir point de faim, point de soif, ny point de froid? Pour chasser la faim, & la soif, il n'est point question de courtiser les portes des Grands, & se rendre sujet à leurs froides mines, qui ne sont qu'autant d'affronts couuerts d'une apparence exterieure d'humanité. On n'a que faire de traueser la mer, ny de se consumer à la suite d'une armée. Nature ne desire rien qui ne se trouue par tout, & avec peu d'incommodité. C'est aux choses superflues qu'on a de la peine, & qu'il faut suer pour les acquerir, qui nous font vser

nos

ie vous en prie. Toutesfois gardez-vous de ressembler à quelques-vns, qui n'ayans pas tant de soin de bienfaire comme ils desifent, prennent plaisir à viure ou à s'habiller avec quelque particularité qui les fasse regarder. Fuyez ces façons de faire de ceux qui se laissent croistre les cheueux sans les couper, negligent leur barbe, iurent vne haine capitale aux richesses, couchent contre terre; & toute telle maniere d'artifices, qui n'ont autre but que l'ambition, combien qu'ils la suiuent par vne voye differente de l'ordinaire. Le nom de la Philosophie n'est de soy-mesme que trop vsurpé par d'enuieux & de calomniateurs; que fera-ce si nous commençons à nous separer de la frequentation du reste des hommes? Je veux bien que nous differions d'avec eux interieurement; mais si faut-il que nostre apparence exterieure soit populaire:

laire : ne soyons pas ny superbes, ny mechaniques en nostre habillement : n'ayons point de moulture d'or, ny d'enrichissemens d'orfèverie en nostre vaisselle d'argét: mais aussi n'estimons pas que ce soit vne grande marque de frugalité de n'en auoir du tout point. Viuons mieux que le peuple, non pas au contraire du peuple : autrement nous éloignerons de nostre compagnie, ceux de qui nous desirons l'instruction, & ferons que de peur d'estre sujets à nous imiter en toutes nos actions, ils ne nous voudront imiter en aucune. La premiere chose que nous promet la Philosophie, c'est le sens commun, l'humanité naturelle, & la conuersation, de laquelle nous nous bannissons, si nous faisons des professions différentes.

II. Prenons garde que les choses mesmes par lesquelles nous recherchons à nous faire admirer,

ne soient celles qui nous rendent odieux & ridicules. Nostre intention est de viure selon Nature. C'est chose contraire à la Nature de se tourmenter le corps , de mépriser les commoditez qui ne coustent guere de prendre plaisir aux ordures , & se nourrir de viandes sales , grossieres & dédaigneuses. C'est autant de folie de fuir les choses qui sont en vsage, & qui se recourent avec peu de peine , comme c'est superfluité de rechercher les choses qui sont les plus delicates. La Philosophie veut bien qu'on soit sobre & content de peu , mais non pas qu'à force de l'estre par trop, on reduise le corps à n'en pouuoir plus. Il faut qu'en la sobrieté tout y soit honneste , & qu'il n'y ait rien de mechanic. Je n'ayme que cette sorte de vie, Trouuons vn temperament à la nostre entre les bonnes mœurs , & les mœurs vulgaires. Qu'il n'y ait
personne

personne qui ne connoisse nostre maniere de viure ? Que tout le monde l'admire. Mais quoy ? ne ferons-nous rien que ce que les autres font ? N'y aura-t'il point quelque difference de nous à eux ? Si aura certes , il y en aura beaucoup. Quelqu'un nous veut-t'il trouuer à redire ? Faisons luy connoistre que nous sommes fort dissemblables du commun des hommes. Que celuy qui entre dans nostre maison , tienne plus de compte de nous que de la richesse de nos meubles. C'est vne grande moderation à l'homme d'estre aussi content d'une vaisselle de terre que d'une d'argent. Mais ie ne l'estime pas moindre en celuy qui se sçait seruir de la vaisselle d'argent , comme de celle de terre. C'est auoir le cœur bien lasche que de ne pouuoir s'accommoder avec les richesses. Mais voicy le profit que i'ay fait aujourd'huy , auquel ie veux que

vous preniez part. J'ay trouué nostre Hecatou ; Que le but de nos desirs fortifie entierement les remedes qui nous sont nécessaires contre la peur. Soycez exempt de souhait , & vous le serez de crainte. Ne doutez point que deux choses si contraires ne puissent bien subsister entr'elles. Ce que ie vous dis est vray , mon amy Lucius ; & quoy qu'elles ne semblent pas estre d'accord ; elles le sont neantmoins , & s'attachent l'vne à l'autre. Car comme le prisonnier & le soldat qui luy sert de garde , sont liez à vne mesme chaisne , ainsi ces deux choses, quoy que differentes , marchent ensemble , & la peur suit l'esperance.

III. Je ne m'en estonne pas neantmoins , puis que toutes deux mettent à la gesne vn esprit irresolu , & font doublement languir celuy qui est en attente. La principale crainte de l'vn & de

de l'autre procede sans doute , de ce que nous ne portons point nos pensées aux choses presentes, mais les enuoyons bien loing au deuant de celles qui sont à venir. Voila comme la Preuoyance , qui fait la plus haute felicité de la vie, est changée en mal-heur. Les bestes sauuages fuyent les dangers qu'elles voyent deuant leurs yeux, & sont en seureté apres en estre échappées. Il n'en est pas ainsi de nous. Le passé nous fasche, l'aduenir nous met en peine , & beaucoup de biens que nous auons , nous acheminent à de grands maux : car nostre memoire nous rameine la crainte , qui est vne fascheuse maladie : & la Preuoyance la fait venir auant le temps. Or il n'y a point d'homme qui soit reduit à ce point de misere , par le seul obiet des choses presentes.



EPISTRE VI.

A R G V M E N T.

1. *Plus on se connoist estoigné du vice , & plus on est proche de la perfection.*
2. *La science est inutile , si elle ne passe des vns aux autres.*
3. *On apprend plus par la conuersation des Doctes , que par la lecture de leurs livres.*

I. **I**E commence à connoistre, mon Amy Lucius , que non seulement ie deuiens meilleur, mais qu'il se fait vne nouvelle transformation de moy-mesme. Je n'ose toutesfois ny esperer ny promettre , qu'en ma façon de viure ordinaire , il n'y ait encore ie ne sçay quoy , qui a besoin de changement. Est-il incompatible

ble aussi, qu'en moy ne se rencontrent beaucoup de choses, qu'il faut necessairement, ou corriger, ou raualler, ou porter plus haut? Cela suffit desia, ce me semble, pour apprendre à mon esprit qu'il s'est changé en mieux par la connoissance qu'il a de ses vices, que iusques icy il auoit ignorez. Il y a des malades avec lesquels on se resiouyt, quand ils ont senty leur mal. Je ferois doncques bien aise de vous pouuoir faire part d'un changement si prompt que le mien. Car ie commencerois dès lors à mieux esperer de nostre amitié: l'entends de cette vraye amitié, que ny l'esperoir, ny la crainte, ny le soin que nous auons de nos interests ne nous peuent faire rompre: De cette amitié, dis-ie, avec laquelle les hommes meurent, & pour laquelle ils ont du plaisir à mourir. Il ne me seroit pas mal-aisé de vous en nommer plusieurs, qui

n'ont pas marqué d'amis, mais bien d'amitié : Ce qui ne peut aduenir, quand il se rencontre qu'une mutuelle volonté rend aussi mutuels les desirs, dans la conioncture des choses honnestes. D'où vient donc que cela peut arriuer ainsi entre Amis ? C'est de ce qu'ils sçauent que toutes choses, voire mesme leurs plus grandes aduersitez, leur sont ordinairement communes.

II. Vous ne sçauriez croire combien ie profite de iour en iour. Montrez-moy doncques, me direz-vous, quels sont les moyens que vous auez pour cela, & faites m'en part, ie vous prie, puis qu'ils ont tant de vertu. Ie le veux; & il ne tiendra pas à moy que ie ne verse tout ce que ie sçay, dans le profond de vostre ame. Car ie n'ay point de plus grand plaisir que d'apprendre afin d'instruire les autres. Aussi ne pensay-ie pas qu'aucune chose,

se , pour si vtile & si excellente qu'elle fust , me pust iamais plaire , si ie ne la sçauois que pour moy-mesme. Si l'on me vouloit donner toute la sagesse du monde , à condition que ie la posséderois moy seul , & ne l'enseignerois à personne , ie n'en voudrois point. La iouissance du bien ne peut estre agreable, si l'on n'y associe quelqu'un. Je vous enuoyeray donc les mesmes liures, d'où i'ay tiré ces preceptes , & pour vous garantir de la peine de chercher par tout ce qu'il y a de plus vtile , ie vous marqueray les endroits que i'estime , & que i'admire le plus.

III. Sçachez neantmoins que vous ne profiterez iamais tant de la lecture des liures , que de la viue voix , & de la conuersation des honnestes gens. Il faut que vous-mesmes veniez sur les lieux, premierement , parce que les hommes se fient plus à leurs yeux qu'à

qu'à leurs oreilles : & qu'avec cela , le chemin est long par les preceptes , mais court & facile par les exemples. Cleanthes n'eust jamais bien ressemblé à Zenon , s'il se fust contenté de l'oüir. Il a veſcu avec luy : il a veu comme il viuoit : il a remarqué ſes ſecrets : il a eſtudié toutes ſes actions , & a conſideré ſi les ſiennes propres y eſtoient conformes. Platon , Ariſtote , & tous ces autres Philoſophes qui ont introduit tant de Sectes différentes , ont plus appris des mœurs de Socrates que de ſes paroles. Ce n'a pas eſté l'Eſcole , mais la compagnie d'Epicure , qui a fait grands perſonnages Metrodore , Hermachus , & Polyenus. Je ne vous appelle pas ſeulement pour faire voſtre profit , mais afin que vous-meſme puiſſiez eſtre profitable ; & vous & moy nous nous ſoulerons beaucoup l'vn & l'autre. Cependant parce que ie vous dois
ſelon

selon ma coustume , la rente de ma iournée , ie veux vous faire part d'une chose qui m'a aujour-d'huy grandement plû dans Hecaton. Vous demandez dit-il ce que i'ay appris; A m'aymer moy-mesme. Certes le gain qu'il a fait, n'est pas petit : il peut bien dire qu'il ne fera iamais seul , & vous pouuez bien vous asseurer aussi, Que celuy qui est amy de soy-mesme , le sera de tous.



EPISTRE VII.

ARGUMENT.

1. *Fuir la multitude.*
2. *La compagnie nous gaste. Il blâme les spectacles des Gladiateurs.*
3. *Les vices s'insinuent par le nombre des exemples.*
4. *Il ne faut point chercher l'approbation du peuple.*

L. Vous

I. **V**Ous me demandez ce qu'il me semble que vous deuez principalement euter. La multitude : vous n'y ferez pas encore bien seurement. Pour moy ie confesse ma foiblesse. Quand ie vais en compagnie, ie n'en reuiens iamais comme i'y suis allé : mon equipage n'est plus en l'ordre où ie l'auois mis : il ne rentre chez moy aucune chose de ce que i'auois fait sortir. Il arriue aux esprits qui se remettent de quelque vieille indisposition, comme aux corps qu'une longue maladie a mis si bas, qu'ils ne peuvent prendre, si peu d'air, qu'ils ne s'en trouuent mal.

II. La conuersation de beaucoup de gens nous est contraire. Il n'y en a pas vn qui ne nous loüe de quelque vice, ou ne nous l'imprime, ou ne nous en laisse quelque tache, sans que nous nous en apperceuions. Tant plus
les

les compagnies sont grandes, & plus nous sommes en danger. Mais il n'y a rien où les bonnes mœurs courent plus de fortune qu'aux theatres, car alors les vices s'écoulent par la porte qu'on a ouverte à la volupté. Que pensez-vous que ie dis ? i'en reuiens plus auare, plus ambitieux & plus dissolu : & qui plus est, ie me trouue avec moins de douceur, & d'humanité, pour auoir esté parmy les hommes. Dauanture ie me suis aujourd'huy trouué au spectacle du midy, pensant y voir quelque farce, ou quelque bouffon ; & enfin quelque passe-temps qui m'ôtast le goust des cruantez qui se font aux spectacles des Gladiateurs. Au contraire tout ce que i'auois iamaïs veu de combats, n'estoit que misericorde. On ne s'amuse plus à des bayes ; ce sont homicides & non autre chose. Ceux qui combattent, n'ont rien que la

la chemise ; tout y est à descouvert : aussi ne donnent-t'ils point de coups qui ne portent. Il y en a beaucoup qui y trouuent plus de plaisir à cela qu'à voir combattre les tireurs ordinaires des armes ou ceux que le peuple demandoit : & certainement ils ont raison : car le fer entre par tout. Il ne se parle ny de casque ny de bouclier ; aussi dequoy seruent-ils, ny toute cette dexterité qu'on apprend à l'escrime, si non de dilayer la mort de quelque moment ? Au matin on fait combattre les hommes avec des Lyons & des Ours : Mais à midy on leur met leurs spectateurs en teste. Aussi-tost qu'il y en a vn qui a tué son homme , on le met aux mains avec vn autre qui le tuë ; & iamaïs on ne laisse le victorieux en repos , iusques à ce qu'un autre l'ait dépesché. Enfin le peuple ne s'en va point que tout ne soit mort : tout passe par le fer

&

& par le feu : c'est ce qui se fait tandis que le theatre n'est point empesché. Si quelqu'un a fait vne volerie , on le pend. S'il a tué , on luy fait souffrir ce qu'il a fait. Mais toy , pauvre miserable , qu'as-tu fait qu'on t'ait condamné au spectacle de toutes ces inhumanitez ? à n'entendre que tuë , brusle , frappe. Pourquoi est-il si lasche à s'enfermer ? que n'est-il plus hardy à tuër ? que ne meurt-il plus volontiers ? Ils reçoient des coups s'ils refusent d'aller aux playes, & faut que tous nuds ils cherchent l'espée l'un de l'autre , & taschent de la rencontrer. Le spectacle est-il cessé, pour faire tousiours quelque chose , on égorge des hommes: Et cependant vous ne vous prenez pas garde que vous baillez vn exemple qui peut tourner à vostre preiudice. Vous auez dequoy remercier les Dieux de ce que vous enseignez d'estre cruel à vn qui le peut apprendre.

III. Vne ame tendre , & qui n'est pas bien imprimée du caractère de la Vertu n'est pas bien parmy la multitude : On se laisse facilement aller à ce qu'on voit faire à beaucoup de gens. Socrates mesme , Caton , & Lelius courtoient fortune que la frequentation de si grand nombre de personnes dissemblables à leur humeur , ne leur mist l'ame en desordre , tant il est mal - aisé que ceux-mesmes qui se tiennent en meilleure assiette , ne succombent à l'effort des vices , qui viennent en si grande troupe pour leur donner l'assaut. Vn seul exemple d'avarice ou de luxure est capable de faire beaucoup de mal. Si nous viuons ordinairement avec vn homme delicat , sa conuersation peu à peu nous énerue & nous affoiblit. Vn voisin riche irrite nos cupiditez : il n'y a point de blancheur si nette qui ne se tache , quand on l'approche
de

de quelque chose qui ne l'est point.

IV. Que pensez-vous que puisse deuenir vn homme qui a tout vn peuple sur les bras ? vous direz qu'il faut qu'il se determine , ou d'imiter, ou de haïr, & cependant l'vn & l'autre est dangereux. Il ne faut ny ressembler au nombre, parce qu'il est grand, ny hayr le grand nombre , parce qu'il ne nous ressemble pas. Reduisez - vous en vous-mesme tant que vous pourrez. Cherchez la communication de ceux qui vous peuvent apprendre quelque instruction , & receuez en la vostre ceux à qui vous en pouuez donner: ce sont des offices reciproques : en enseignant on est enseigné. Que l'enuie de produire vostre bel esprit ne vous fasse point entretenir toute forte de personnes ; ny disputer publiquement. Cela seroit bon si vostre marchandise estoit propre pour le peuple : mais il n'y aura personne qui

qui vous entende; Et si peut-estre il s'en trouue vn ou deux, il faudra que vous ayez la peine de les former vous mesme, & les rendre capables de ce que vous leur direz. A quoy donc vous seruira ce que vous auez appris? Ne craignez point d'auoir perdu vostre peine: vous auez estudié pour vous.

Mais afin que i'aye estudié pour autre que pour moy, ie vous feray part de trois belles choses que i'ay rencontrées aujourd'huy, assez conformes à ce propos. Il y en aura vne pour acquiter cette lettre, & les deux autres que ie vous bailleray par auance. Voicy ce que dit Democrite. Vn homme seul m'est tout vn peuple, & tout vn peuple m'est vn homme seul. Vn autre aussi, quiconque il soit (car on ne sçait qui ce fust,) comme on luy demandoit que luy seruoit d'employer tant de temps apres vne chose que la difficulté rendoit si peu communicable, respondit
fort

fort à propos ? Je me contenteray de fort peu de gens ; & quand ie n'aurois personne , i'en aurois encore assez. La troisieme a bien de la grace : Epicure en est l'Autheur. Il escriuoit vn iour à vn de ses compagnons d'estude (ce discours n'est point pour tout le monde, ie parle à vous) Nous nous sommes vn theatre l'vn à l'autre : ce sont paroles , mon grand amy, qu'il faut auoir grauées au fonds de l'ame , pour ne sentir point ce chatoüillement ordinaire que nous donne l'approbation d'un grand nombre de iugemens. Vous estes loué de beaucoup , quelle occasion trouuez vous de vous glorifier , pour estre ce que plusieurs vous estiment ? Ramenez ce que vous auez de bon à l'intérieur.



EPISTRE VIII.

ARGUMENT.

1. *La vie contemplative n'est pas inutile.*
2. *Nous avons assez, quand nous avons ce qui nous est nécessaire.*
3. *Il loue la Philosophie.*
4. *Les choses casuelles ne sont pas nostres.*

I. **V**ous vous estonnez que ie vous conseille de vous separer de la multitude, & ne chercher autre applaudissement que celuy de vostre conscience, veu que tout ce que commandent les Stoïques, c'est de mourir en action: Et quoy, pensez vous que pour estre chez moy ie demeure en vne chaire sans me remüer? Quand ie ne veux voir personne, c'est

c'est alors que ie cherche le moyen de profiter dauantage. Il ne se passe iour que ie ne fasse quelque chose, & que ie ne donne encore quelque partie de la nuit à estudier. Je ne destine point d'heures au dormir, & ne permets pas à mes yeux de se clore aussi tost que le sommeil les en sollicite. Je les tiens à l'occupation le plus que ie puis, & ne me repose que quand le trauail & la veille m'ont fait succomber. I'ay quitté les affaires aussi bien que les hommes, & premierement les miennes. Je fay celles de ceux qui viendront apres nous. I'escry de choses qui leur soient profitables, & tasche de leur laisser des aduertissemens salutaires, comme de bons medemens dont i'ay fait la preuue en mon propre mal. Il est vray que ie ne suis pas entierement guery: mais au moins il n'y a plus de chancre en mes vlceres. Je monstre aux autres vn bon chemin que ie n'ay

n'ay connu que fort tard & bien las. Je leur crie, gardez vous de tout ce qui plaist au vulgaire, craignez ce que la Fortune donne. Quand vous la verrez vous tendre quelque chose, deffiez vous d'elle : & ne passez pas plus auant. Les bestes & les poissons ne sont trompez que par quelque esperance qui les resioiit. Ce que vous appelez presens de la Fortune, ce sont ses embusches. Qui voudra viure à son aise, qu'il se garde le plus qu'il pourra, de s'y laisser engluer. Ce qui fait en cela nostre misere plus deplorable, c'est la honte d'auoir pensé prendre, & se trouuer pris : cette course nous emmeine dans des precipices. Quand la vie est si haut esleuée, on n'en peut sortir qu'en tombant: la prosperité nous ébranle : il n'est plus en nous de nous arrester, il faut faire teste, ou s'enfuir; De cette façon, la Fortune ne nous abattra iamais si elle nous donne
quel

quelque atteinte, ou nous effleure la peau, c'est tout ce qu'elle nous peut faire.

I I. Tenez cette regle de viure, que vous tenez saine & salutaire de ne traicter vostre corps qu'autant qu'il en a besoin pour s'entretenir en santé, sinon il vous donnera de la peine, quand il sera question de le faire obeïr à l'esprit : mangez pour appaiser la faim, beuez pour estancher la soif; habillez-vous pour n'auoir point de froid, & contentez vous d'une maison où le vent & la pluye ne vous puissent offencer : qu'elle soit ou de gazon ou de marbre, que vous importe? Vn homme est aussi bien souz du chaume, que souz de l'or. Ce qu'on adiouste pour l'embellissement n'est que superfluité : faisant compte, que vous n'avez rien d'admirable que l'esprit. Quand il est grand, tout luy est petit. Si ie me tiens ce langage, si ie le tiens à la posterité, ne

trouvez vous pas que ie fais plus de seruice que de comparoistre à vne assignation pour plaider vne cause, ou d'aller mettre mon cachet au bas de quelque testament, ou de me trouuer au Senat pour assister vn amy de ma parole, ou de ma faueur? Croyez-moy, ceux qui semblent n'auoir point d'occupations, sont ceux qui en ont de plus dignes: ils negocient au Ciel & en la terre.

III. Mais il est temps de finir cette lettre, & l'accompagner, comme i'ay commencé, de quelque present: Ce ne sera pas à mes despens, ie dérobbé tousiours quelque chose dans Epicure: voicy ce que i'y ay pris aujourd'huy. Seruez la Philosophie, si vous voulez auoir la liberté. Vous n'estes point remis d'vn iour à l'autre. Vous estes expedié tout aussi-tost, parce que c'est la liberté mesme que la seruir. Vous me demanderez pourquoy ie prens ces sentences plustost

plustost dans Epicure qu'en nostre escolle. Mais vous, pourquoy ne les prenez vous plustost pour paroles sorties de la bouche de tout vn peuple, que de les attribuer à Epicure en particulier? combien trouuez-vous de choses dans les Poëtes, que les Philosophes ont dittes ou deuoient dire? Je ne parle point des tragedies, ny de nos moralitez, de qui la matiere a quelque chose de seueré. Mais combien trouuez-vous de belles paroles dans les farces mesmes? Combien de vers dans Publius, qui pouuoient auoir lieu dans vne tragedie? l'en rapporteray icy vn, parce qu'il concerne cette quatriesme partie de Philosophie que nous venons de traiter. Il dit que les choses casuelles ne doiuent pas estre comptées pour nostres.

Ce bien n'est pas à nous qui nous vient par souhait.

Il me souuient qu'autrefois vous

C. 2 m'en

m'en auiez dit vn de vostre fa-
çon sur le mesme suiet , qui a
bien meilleure grace , & moins de
paroles.

*Rien ne doit estre à nous que le
sort ait fait nostre.*

En voicy encor vn de vous que ie
ne veux pas laisser derriere,

*Le bien qu'on peut donner l'on
peut aussi rauir.*

Ie ne vous mets pas cela en com-
pte : car il n'y auroit pas d'appa-
rence de vous payer de ce qui est
à vous.



EPISTRE IX.

ARGUMENT.

1. *Le Sage est invincible aux in-
commoditez , mais non insensible.
Il ayme d'auoir vn amy , mais
n'en ayant point , il s'en peut
passer.*

2. *Il*

2. *Il faut aymer pour estre aymé.
Le contentement de faire un amy
est plus grand que de l'auoir.*
3. *Les vrais amis ne visent qu'au
bien de ceux qu'ils ayment. Des
amis de Fortune.*
4. *Le Sage pour viure heureuse-
ment, se peut passer de tout le mon-
de mais pour viure, non.*
5. *Le Sage est content de sa con-
dition & le fol au contraire.*

1. **V**ous me demandez mon
aduis de la reprehension
que fait Epicure en vne Epistre,
de ceux qui disent que le sage
est content de soy-mesme, & par
consequent qu'il n'a que faire d'a-
mis: c'est vne reproche que fait
Epicure à Stilpon, & à ceux qui
ont comme luy iugé que ce fust
le souuerain bien d'auoir vne ame
insusceptible de toute appren-
sion. Mais nous equiuoquerons,
si pour exprimer ce que les Grecs
nomment *Apathie*, nous voulons

vser du mot d'impassibilité parce qu'il semblera quelquefois qu'il ait vn sens tout contraire à ce-luy que nous luy voudrons donner. Car nous voudrons parler de ccluy de qui l'ame est si ferme & si vigoureuse, qu'il n'y a douleur quelconque qui la puisse esmou-uoir; & il semblera que nous l'entendions d'vn homme qui ne peut rien souffrir, & à qui seulement vne picqueure du doigt fasse perdre le iugement. Voyez donc si nous ne ferions point mieux de dire vne ame invulnerable, ou vne ame mise hors de toute souffrance. Voicy la difference qu'il y a d'eux & de nous. Nostre Sage est inuincible aux incommoditez, mais non insensible: le leur y est insensible aussi. Nous auons cela de commun, que le Sage est content de soy-mesme, mais qu'il ne laisse pas d'estre bien aise d'auoir vn amy, vn voisin, vn qui loge avec luy, combien qu'il ait

ait en soy dequoy se passer de toutes choses. Voyez s'il n'est pas bien content de soy-mesme : que si par quelque maladie ou en vn combat , vne main luy est coupée , cét accident qui luy diminuë le corps , ne luy diminuë point son contentement ; si par quelque inconuenient il perd vn œil, il se contentera de celuy qu'il aura de reste , & sera aussi aisè mutilé de ses membres , comme s'il estoit entier. Il ne desire point ce qui luy manque ; mais il aymeroit mieux qu'il ne luy manquaft rien : aussi le contentement qu'il a de soy n'est pas tel qu'il ne vueille point auoir d'amy , mais que n'en ayant point il a moyen de s'en passer. S'il le perd, il ne se desesperere point , parce que c'est vne place vuide qu'il peut remplir tout aussi tost qu'il luy plaira. Comme si Phidias perd vne statuë , il en peut incontinent faire vne autre ; luy tout de mesme.

qui est grand Maistre en, la science de faire des amitez, aura bien tost recouuré ce qu'il aura perdu. Vous demandez comment il en aura si tost fait vn autre? Je le vous diray, pourueu que nous demeurions d'accord que dés à cette heure, ie vous paye ce que ie vous doy, & que pour le regard de cette lettre vous n'ayez plus rien à me demander.

II. Heccaton dit? Le vous apprendray vne recepte d'amour, sans drogue, sans herbe, & sans charme quelconque: Voulez-vous qu'on vous ayme, ayez. Les amitez nouvelles ont leurs voluptez aussi bien que les vieilles. Auoir, & faire vn amy sont choses où il y a la mesme difference qu'entre semer & recueillir. Le Philosophe Attalus disoit ordinairement, que faire les amis estoit plus doux que de les auoir, comme vn Peintre est plus aise de peindre que d'auoir peint. Cette

te sollicitude occupée à son ouura-
ge luy est vn contentement extre-
me en son occupation. Comme
il donne le dernier coup de pin-
ceau, cette pensée s'éuanouït; par-
ce qu'alors il ne iouït que du
fruct de son art, au lieu qu'il
iouïssoit de son art mesme, quand
il peignoit. L'âge de vingt ans est
plus capable de seruice: mais l'en-
fance à ie ne sçay quelle gra-
ce qui donne plus de plaisir. Re-
uenons à cette heure à nostre
propos.

III. Le Sage, encore qu'il se
contente de soy-mesme, ne laisse
pas de vouloir auoir vn amy, si-
non, pour autre chose, au moins
pour ne laisser point en friche
vne vertu si beile & si loüable
comme l'amitié: Non point, di-
soit Epicure, pour auoir qui se
tienne aupres de luy quand il se-
ra malade; qui, s'il est en prison,
luy aide à s'en retirer, & l'assiste
de moyens, s'il est en necessité.

Mais au contraire pour auoir
 quelqu'un qui reçoive ces offices
 de luy, quand il en aura besoin.
 L'intention ne peut estre bonne
 de celuy qui fait amitié pour y
 trouuer le remede de ses incom-
 moditez. Il acheuera comme il a
 commencé : il a voulu auoir vn
 amy qui luy osta la chaine des
 pieds, le clou n'en sera pas si-toſt
 riué, qu'il ne prenne congé de
 luy : ce ſont amitez à la iournée:
 vn amy qu'on a fait pour la com-
 modité plaira, ſi long-temps qu'il
 en apportera : c'eſt pourquoy vous
 ne voyez qu'amis de toutes parts
 aupres des belles fortunes; & rien
 que ſolitude aux maiſons de ceux
 qui ſont abatus. Les amis fuyent
 les occasions d'eſtre éprouuez &
 de là viennent tant d'abominables
 exemples de ceux qui par crainte
 abandonnent lâchement, & des
 autres qui trahiſſent infidèlement
 ceux qui ont fait profeſſion de
 bien aymer. Il ne faut pas que la

fin

fin en soit meilleure que le commencement. Quiconque s'est fait amy parce que c'estoit son profit de l'estre, puis qu'en l'amitié il n'a prisé autre chose que l'amitié même, il n'y a point de doute que si l'argent l'en sollicite, il ne prise quelque chose au preiudice de l'amitié. Qu'ay-je donc affaire d'avoir vn amy, afin d'avoir quelqu'un de qui i'assiste les necessitez, accompagne le bannissement, & defende la vie aux despens de la mienne, quand il en aura besoin ? Cette amitié que vous décriez n'est pas vne amitié, mais vne negotiation, qui n'estime & ne regarde que le moyen qu'il y a de profiter. Il n'y a point de doute que la passion des Amans n'ait quelque chose qui ressemble à l'amitié; on peut dire que c'est vne amitié insensée : En voyez-vous quelqu'un qui ayme sa Maîtresse pour le gain, pour l'ambition, ou pour l'honneur ? - l'amour a tant
de

de contentement en soy-mesme, qu'il neglige toute consideration exterieure, & n'allume l'ame d'autre desir que de la chose qui semble belle, & donne apparence de rendre vne reciproque affection. Et quoy donc se peut-il faire qu'une cause qui est honneste, fasse naistre vne volonteé qui ne l'est point? Vous me direz que ce n'est pas à cette heure qu'il faut disputer si l'amitié est chose desirable de soy-mesme, ou pour quelque autre sujet. Car si de soy-mesme elle est desirable, il n'y a point de doute que celuy qui a son contentement en soy-mesme sans esperance de gain, & sans dessein de se fortifier contre la Fortune, ne s'en puisse approcher, comme d'une chose belle en perfection. Qui en fait prouision comme d'un remede aux calamitez fortuites, il la fait descendre de son thrône & la met au rang du commun. Le Sage se contente de soy. C'est vne parole,

parole, mon grand amy, que beaucoup de gens interpretent mal : ils la separent de la communauté de toutes choses , & ne veulent point qu'elle sorte hors de sa peau. Pour bien faire , distinguer cette proposition à des bornes , & ne l'estendre pas indifferemment à toutes choses.

I V. Le Sage pour viure heureusement se peut passer de tout le monde : mais pour viure , non : car en ce dernier il peut auoir à faire de beaucoup de choses : Mais en l'autre , il n'est question que d'auoir vne ame purgée de mauvaises affections , élevée au dessus des imaginations vulgaires , & resoluë à se rire du plus effroyable visage que la Fortune luy scauroit monstrier. Voicy la distinction qu'en fait Chrysippus. Il dit que le Sage n'a faute de rien , & que toutesfois il a besoin de beaucoup de choses , le fol au contraire n'a besoin d'aucune , parce qu'il
n'en

n'en sçait point vser : mais il a
faute de toutes. Le Sage à besoin
de moins d'yeux , & d'assez d'au-
tres choses necessaires au seruice
de la vie : Mais il n'a faute d'au-
cune chose , parce qu'auoir fau-
te , presuppose la necessité : or
il n'y a rien qui soit necessaire au
Sage. C'est pourquoy bien qu'il
soit contenu de soy-mesme , il
ne laisse pas d'auoir besoin d'a-
mis , & traueille pour en acque-
rir le plus qu'il peut , non pour
viure heureusement , car c'est cho-
se que de soy-mesme il peut fai-
re , quand il n'auoit pas vn amy.
Le souuerain bien trouue en la
maison toute la prouision qui
luy fait besoin pour son seruice:
il ne va rien emprunter dehors:
il ne dépend d'autre que de
soy-mesme ? & s'il en vient là,
que de mandier quelque chose ,
il est à la discretion de la For-
tune : & ne faut plus qu'il par-
le de sa liberté. Ouy , mais
quelle

quelle triste condition sera celle du Sage , si prisonnier entre les mains des ennemis , en quelque terre éloignée , ou retenu en quelque long voyage sur mer, ou ietté par la tempeste en quelque riuage solitaire , il ne se trouue en toutes ses incommoditez secouru de l'assistance ny de la consolation d'vn seul amy? Il fera ce que fit Iupiter , quand apres la resolution vniuerselle du monde toutes choses estoient retournées en leur confusion premiere. Tandis que la nature est quelque temps sans recommencer la generation , il rappelle à soy toutes les pensées, & se donne luy - mesme le contentement de s'entrettenir. Le Sage a moyen d'en faire de mesme : il se resserre en soy - mesme , se tient compagnie , & tant que la disposition de ses affaires est en sa puissance , n'a besoin de personne que de soy. Auec

ce contentement il se marie : avec ce contentement il fait des enfans; & toutesfois s'il luy falloit viure seul, il aymeroit mieux ne viure pas. L'vtilité ne le porte point aux amitez : c'est l'inclination naturelle que le prouoque. L'amitié, comme beaucoup d'autres choses, a ie ne sçay quelle douceur agreable à nostre goust, nous cherissons la societé comme nous haïssons la solitude; La nature, qui s'est proposée de faire viure les hommes ensemble, a voulu que les amitez eussent vn certain éguillon, qui nous sollicitast à les rechercher. Neantmoins, quoy que le Sage ayme extrêmement ses amis; qu'il prenne toute la peine qu'il peut d'en acquérir; & que bien souuent il en fasse plus d'estat que de soy-mesme; si faut-il qu'il termine en soy tout son contentement, & qu'il die ce que dit mesme Stilpon à qui s'attaque Epicurus. Comme
apres

apres la ville prise , & sa femme,
& ses enfans perdus , il se reti-
roit tout seul , avec vn esprit à
qui les aduersitez n'auoient rien
osté ; Demetrius , celuy qui pour
le nombre des villes qu'il auoit
forcées estoit appellé *Poliorce-*
tes , luy demahdant s'il auoit
rien perdu : Le porte , dit - il,
tout mon bien sur moy : parole
certainement qui tesmoigna la
force du ressort de son ame , &
qui fut victorieuse sur la victoire
mesme. Et de fait , Demetrius
l'entendant ainsi parler , fut si
confus , que presque il ne sça-
uoit s'il auoit vaincu. Tout mon
bien est avec moy : ma iustice,
ma vertu , ma temperance , ma
prudence : & cette resolution que
i'ay tousiours eüe de n'appeller
point bien ce qu'on me peut oster,
ne m'ont point esté emportées. Les
voicy qui m'accompagnent aus-
si entieres, & aussi miennes qu'au-
parauant. Si nous nous eston-
nons

nous de voir quelques animaux passer au trauers du feu , sans qu'il leur fasse mal : combien auons nous plus de sujet d'admirer cét homme , qui par la prise de sa ville , enuelopé dans le feu , les fers & les ruines , a trouué moyen sans blessure ny perte quelconque de s'en dégager ? Vous voyez en cela comme la conueste de tout vn peuple est bien plus aisée que celle d'vn homme seul. Vn Stoïque tient le mesme langage , & aussi bien que Stilpon parmy le sac & la flamme des villes prises , conserue ses biens , & les emporte en toute assurance avec soy. Il est content de soy - mesme , & dans ces bornes limite sa felicité : Ne pensez pas qu'il n'y ait que nous de qui les paroles soient releuées. Epicure mesme , qui se mesle de reprendre Stilpon , parle de mesme , ie m'en vay vous dire ce que c'est , & combien que

ce iour icy ne soit plus du compte, vous ne laisserez pas, s'il vous plaist de le prendre en bonne part. Quand la terre entiere seroit le patrimoine d'un homme seul, il est miserable, s'il ne pense auoir assez: ou bien si vous l'aymez mieux en autres termes (car il faut prendre plustost garde au sens qu'aux paroles.) Quand un homme auroit l'Empire du monde, s'il ne s'estime heureux, il ne l'est point. Et afin que vous connoissiez que tout cela part d'un sens commun, & que ce sont leçons que fait la nature à toutes sortes d'esprits, vous trouuerez en un Poëte comique.

Celuy n'est pas heureux qui ne pense pas l'estre.

Car que peut-il seruir comment vous soyez, si vous pensez estre mal? Et quoy donc à vostre compte un qui sera vilainement riche, & qui aura force valets, mais encore plus de maistres

stres , sera bien-heureux , pour-
 ueu seulement qu'il vueille dire,
 qu'il s'estime tel ? Le n'ay que
 faire de ce qu'il dit ; Le regarde
 ce qu'il peut , & non pour vne
 fois seulement , ou pour vn iour,
 mais ce qu'il peut continuelle-
 ment ; n'ayez pas peur que cette
 magnanimité si ferme & si reso-
 luë , se trouue en vn homme qui
 n'ait du merite. Il n'y a que le
 Sage capable de se plaire ; Tou-
 te folie porte avec elle vn de-
 goust de sa condition.



EPISTRE X.

ARGUMENT.

1. *Les meschans ne doivent point
 viure seuls.*
2. *Quels doivent estre les vœux
 des gens de bien.*
3. *Qu'il faut viure avec les hom-
 mes*

mes comme estans regardez de Dieu, & parler avec Dieu, comme estans escoutez des hommes.

I. **I**E suis toujours d'un mesme
aduis. Fuyez les grandes com-
pagnies : fuyez les petites : fuyez
mesme la conuersation d'un hom-
me seul : voyez où va mon iuge-
ment. Je ne treuve personne de
qui ie vous permette la commu-
nication, & toutefois ie vous oze
bien laisser entre vos mains. On
conte que Crates, escolier de ce
mesme Stilpon, de qui i'ay fait
mention en ma precedente, voyant
vn ieune homme se promener à
part, luy demanda ce qu'il faisoit
seul ? A quoy le ieune homme
ayant respondu, qu'il s'entretenoit
auec soy-mesme, Crates luy repli-
qua, Donnez-vous bien garde, ie
vous prie, que vous ne vous en-
tretieniez auec vn homme qui ne
vaille rien. Nous tenons ordinai-
rement des gardes aupres de ceux
qui

qui pleurent vne personne morte, ou qui ont quelque frayeur en l'ame, de peur qu'en la solitude il ne leur vienne quelque trouble qui les induise à se faire mal. Il faut en faire de mesme aux mal-aduisez : car comme ils n'ont personne qui diuertisse leur dangereuse inclination, ils se proposent des choses pernicieuses, & iamais ne sont sans quelque imagination funeste, ou pour eux ou pour autrui. C'est alors qu'ils repassent en leur esprit tout ce qu'ils ont de mauuaises intentions; qu'ils tirent au iour tout ce que la honte ou la crainte leur faisoit tenir caché; prouoquent leur audace; irritent leur paillardise, & sollicitent leur colere par les moyens qu'ils luy mettent en auant de se vanger. Enfin tout ce que la solitude a de commodité, qui est de ne se découurer à personne, & de ne craindre point d'estre accusez, est perdu pour eux, ils se découurent :

&

& se trahissent eux-mêmes. Voyez donc combien j'espère de vous, ou plustost comme ie m'en confie: Car l'esperance est vn nom qui ne conuient qu'aux choses, où il y a encore de l'incertitude. Ie ne trouue personne à qui ie vous ayme mieux bailler en garde qu'à vous mesme. Ie me ressiouuiens de quelque langage que ie vous ay ouïy tenir, plein à la verité d'une grandeur de courage vrayement solide, & bien conforme à la vigueur de l'ame qui le produisoit. Ie m'en ressiouis dès l'heure, & dis en moy-mesme: Ce ne sont pas là des paroles qui viennent du bout des levres, le fondement en est plus auant: voicy vn homme qui n'est pas fait comme beaucoup d'autres: il n'a pas enuie de se perdre: c'est ainsi qu'il faut parler: c'est ainsi qu'il faut viure.

II. Prenez garde que rien ne vous fasse bailler le cœur: n'importunez point les Dieux de vous

accor

accorder ce que vous leur auiez demandé par le passé : quittez-les de vos vœux precedents : faites-en de nouveaux : Demandez-leur vne conscience sans fraude , vn esprit sans trouble, & vn corps sans malice : ce sont-là des vœux qu'il ne faut point craindre de leur faire. Ils ne font iamais mauuais visage à nos requestes , quand nous ne leur demandons rien du bien d'autrui.

III. Mais afin que selon ma coustume vous ne receuiez point ma lettre sans quelque present, ie vous diray vne chose tres-veritable que s'ay apprise dans Athenodorus. Vous pouuez dire que vous estes hors de toute passion, quand vous en estes venu là que de ne rien demander à Dieu, que vous ne luy puissiez demander tout haut, & à la veüe de tout le monde. Car auourd'huy, quelle folie est celle des hommes ? Ils ne desirerent rien de si mal-honneste, qu'ils n'osent

n'osent demander à Dieu : tous leurs vœux sont autant de crimes. Si quelqu'un fait semblant de s'approcher d'eux , ils se taisent tout aussi-tost : & content à Dieu des choses qu'ils ont honte qu'un homme sçache. Voyez donc si nous ne pourrions point tenir cette maxime pour vne regle de vie à viurez avec les hommes , comme veû de Dieu , parlez avec Dieu comme escouté par les hommes.



EPISTRE XI.

ARGUMENT.

1. Il deffend ceux qui rougissent.
2. Les habitudes naturelles ne se peuvent changer.
3. Il se faut toujours imaginer quelque homme d'honneur pour témoin de nos actions , afin de ne rien faire mal à propos.

I. **I**E me suis entretenu avec vn de vos amis du meilleur naturel qu'il est possible , & ay reconnu son iugement , son humeur , & sa suffisance , aussi-tost qu'il a commencé de parler. Je pense qu'il me laissera le goust qu'il m'a donné : car en ce qu'il m'a dit , il ne pouuoit y auoir rien de préparé , parce que ie l'ay surpris : il y auoit desia quelque temps qu'il estoit reuenu à soy, que la honte (vn des bons signes que puisse auoir vn ieune-homme) ne luy pouuoit encore sortir du visage , tant la rougeur s'y estoit ramassée de toutes parts. C'est vne foiblesse que ie n'ay pas opinion qu'il perde iamais , quelque assurance qu'il prenne , quelque vertu qu'il acquiere , & à quelque perfection qu'il puisse arriuer.

II. Il n'y a point de sagesse qui puisse rien contre les defauts que naturellement nous auons ou

au corps ou en l'esprit : Ce qui naist avec nous se peut adoucir, mais non pas vaincre. Il y en a qui ne parlent iamais en grande assemblée qu'ils ne soient tout en eau, comme s'ils auoient fait quelque grand effort, d'autres à qui les genoux tremblent, d'autres à qui les dents s'entrechoquent, la langue begaye, & les levres ont vn mouuement qu'il ne leur est pas possible d'arrester. Il n'y a point de preceptes contre ces imperfectiôs: la nature veut demeurer maistresse, & que les plus forts connoissent qu'ils ne le sont pas assez pour luy resister. Le rougir est du nombre de ces infirmitéz, & quelque grauité qu'ils ayent, il n'y a moyen de s'en parer. Il est bien vray qu'il paroît dauantage aux personnes ieunes, parce que leur sang est plus chaud, & leur peau plus deliée. Mais les plus experimentez & les plus vieux ne s'en garentissent point. Il y en a qui ne sont iamais

plus dangereux que quand ils rougissent , comme s'ils auoient espandu toute leur honte. C'estoit signe que Sylla entroit en furie , quand le sang luy montoit au visage. Il n'y auoit rien de moins effronté que Pompée: iamais il ne parloit devant deux personnes qu'il ne rougist : aux assemblées cela luy estoit infailible. Il me souuient qu'on fist vn iour entrer Fabianus au Senat pour porter quelque témoignage : Il deuiat rouge , & cette honte luy donna merueilleusement bonne grace. Cela ne vient pas de foiblesse d'ame , mais de la nouveauté des choses , qui bien qu'elles n'estonnent pas , elles troublent toutesfois faute d'acoustumance pour vne facilité naturelle qu'on a de s'émouuoir. Car comme il y en a de qui le sang ne bouge iamais de sa place ; Aussi y en a-t'il qui l'ont si remuant , qu'il ne leur peut rien

rien arriver, que tout aussi-tost la couleur ne leur vienne au visage. La sagesse, comme j'ay dit, n'y sert de rien : autrement la nature mesme seroit en sa domination. Quoy que l'homme fasse, & quelques reglemens qu'il donne à son Ame, les habitudes que la temperature du corps & la condition de sa naissance luy donnent, ne se separeront iamais d'avec luy. On ne les peut, ny chasser quand on les a, ny faire venir, quand on ne les a point. Les Comediens qui se messent de contrefaire nos passions, nos craintes, nos estonnemens, & nos tristesses; quand ils veulent presenter la honte, tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de baisser la teste, d'humilier leurs paroles, & tenir les yeux fichez en terre : mais de rougir, il n'y a moyen. Le commandement & la difference y sont inutiles.

inutiles. Aussi la sagesse, qui connoit bien qu'elle n'y peut de rien servir, ne nous y promet point de remede : c'est chose qui vient sans qu'on l'appelle, & qui s'en va sans qu'on la chasse, comme ne dependant d'ailleurs que de sa propre jurisdiction.

Ma lettre veut que ie la finisse par vne sentence : en voicy vne tres-vtile & tres-salutaire, que ie voudrois qui vous fust grauée au cœur.

II. Il faut choisir quelque homme de bien, & nous imaginer que nous en sommes perpetuellement éclairés, afin de ne faire, que ce que nous ferions, s'il estoit present. Ce precepte, mon grand amy, est d'Epicure, qui non sans cause, a iugé, que nous auons besoin d'un gardien & d'un precepteur. Il ne se feroit pas la moitié des crimes qui se font, s'il ne se pouuoit rien faire qu'en la presence d'un tescmoin. Il est

est bon que nostre ame se propose
quelque personne de merite à res-
pecter, & de qui l'autorité l'obli-
ge à ne faire ny penser chose qui
soit mal à propos. O que bien-
heureux est l'homme qui a cette
puissance, que non à le voir, mais
à se la représenter seulement, on
se fasse homme de bien ! & bien-
heureux celuy tout de mesme, qui
en peut tellement respecter un au-
tre, qu'il ne faut que la seule sou-
venance, pour le remettre, ou le
retenir en son deuoir ! **Quicon-**
que est capable de rendre ce res-
pect, sera bientost digne de le re-
cevoir. Je vous conseille donc de
choisir Caton. S'il vous semble
trop rude, prenez Lælius, qui
n'est pas si bandé, ou bien quel-
que autre de qui le parler, la vie,
& le visage où se manifeste l'inte-
rieur, vous seront plus agreables.
Montrez-le vous à toute heure,
ou pour estre en sa garde, ou pour
vous composer à son imitation. Je

vous dis encores vn coup, que nous auons besoin de quelqu'vn sur lequel nous prenions les preceptes de nostre vie : sans vne regle , il est impossible de redresser ce qui n'est pas droit.



EPISTRE XII.

ARGUMENT.

1. *Toutes choses representent à l'homme sa vieillesse.*
2. *La vieillesse n'est pas sans plaisir.*
3. *Estre préparé à mourir sous les iours.*
4. *Il est en nous de finir nos miseres, quand il nous plaist.*

I. **D**E quelque part que ie me tourne , ie trouue par tout des tesmoignages que ie suis vicil. Ie m'en estois allé en ma maison

maison aux champs , & me plaignois de ce qu'il me coustoit à l'entretenir , la responce de mon fermier fut , que ce n'estoit pas la faute ; mais que le bastiment estoit vieil , cependant il n'y auoit rien que ie n'eusse fait faire. Que dois - je penser de moy : si le temps a usé les pierres qui sont de mon âge ? Cela m'ayant mis en colère , ie pris le premier sujet qui se presenta de m'attaquer à luy , & luy dis ; Il se connoit bien aux plantes qu'ils sont mal entretenus , ils n'ont point de feuilles , les branches en sont tortuës & pleines de noeuds : comme le pied en est miserable & rüde , si vous auiez esté curieux de les fossoyer , & de leur rafraichir la racine , ils ne seroient pas comme cela , il me iure qu'il y faisoit tout ce qui s'y pouuoit faire , & qu'il n'estoit pas possible d'en auoir plus de soin qu'il

en auoit , mais que les arbres estoient vieux. Cecy demeure entre nous : Je les ay plantez , & en ay veu les premieres fueilles. Comme ie me tourne vers la porte , ie demande qui est ce bon homme, qu'on a mis là si à propos, comme prest à partir. Où l'avez - vous pris ? qui vous a fait apporter ceans le mort d'une autre maison ? & luy alors ; Ne me reconnoissez-vous point , Monsieur, ie suis Felicio , à qui vous avez donné tant de pourpres , & qui a tant esté vostre mignon , le fils de Philostus vostre Fermier. Je vous iure, dis-je , qu'il n'est pas en son bon sens. Mais que vous en semble ? n'est-ce pas là vn beau personnage pour auoir esté mon mignon ? Pensez comme cela se peut faire : les dents luy tombent.

I I. I'ay cette obligation à ma maison , qu'en quelque part que ie regarde , ie voy des marques de mon âge. Embrassons-la , & faisons

sons amitié avec elle. Elle a des plaisirs, pourveu qu'on les sçache prendre. Les pommes ne sont jamais meilleures, que quand la saison s'en passe; La principale beauté de l'enfance est en la sortie; Le dernier verre de vin semble toujours le meilleur aux yurongnes, parce que c'est celuy qui les noye, & qui les met les jambes en haut. Le plus doux de la volupté de l'homme est en la fin. L'âge qui commence à descendre, & qui toutesfois n'est point encore au precipice, est celuy qui nous contente le plus; Et je croy que celuy mesme qui est au bas de la tuile, n'est pas sans plaisir. Quand il n'en auroit point d'autre, ce ne luy est pas peu de volupté que de n'auoir que faire de voluptez. Qu'un homme a de repos en l'esprit, quand ses passions ont pris congé de luy?

III. Vous me dites que c'est chose fascheuse de se voir à deux
doigts

doigts de la mort. Premièrement vn vieil homme n'a pas plus de sujet d'y penser qu'un ieune : car c'est chose où nous ne sommes pas appellez par le nombre des ans ; & puis il n'y a personne si chargée de iours , qui avec apparence ne se puisse promettre d'en vivre encor vn. Or vn iour est vn degré de nostre vie : tout nostre âge est vn ouirage à pieces qui a comme des cercles les vns dans les autres , les moindres enfermez dans les plus grands ; Il y en a vn qui ceint tous les autres. C'est celuy qui comprend depuis la naissance iusqu'à la mort. L'autre enferme les ans de nostre adolescence , nostre enfance est contenuë en l'autre , & puis il y a l'an où sont comprises toutes les saisons qui par leur multiplication accomplissent le cours de nostre vie. Le mois n'a pas tant de rondeur , & le iour encore moins, Toutesfois
aussi

aussi bien que les autres il va du commencement à la fin il marche du levant au couchant. C'est pourquoy Heraclitus , qui pout les façons de parler mal-intelligibles , a eu le nom de *Tenebreux*, a dit , que tout iour est pareil à l'autre : ce que les vns ont interpreté, qu'un iour est pareil à l'autre en nombre d'heures : & ils ne mentent point , parce que si le iour est vn espace de vingt-quatre heures , il faut necessairement que tous les iours soient égaux , parce que ce qui se perd au iour , se trouue en la nuit : les autres entendent que tous les iours se ressembtent , d'autant qu'au plus long espace de temps qui puisse estre , vous ne pouvez voir autre chose que ce que vous voyez en vn iour , la lumiere , les tenebres , & les vicissitudes alternatives du monde. Le Soleil fait cette égalité , par sa vifesse réglée , qui jamais

ne

ne fait du chemin vne fois plus que l'autre. Et pour ce il n'y a iour qu'il ne faille employer, comme si c'estoit celuy de la retraite, & qui fist fourniture entiere de la somme. Ce Pacurius, que le bon vsage rendit propriétaire de la Syrie, apres que tous les soirs il s'estoit enseuely dans le vin & dans ses festins mortuaires, comme s'il eust fait luy-même ses funerailles, estoit porté de sa table en sa chambre; entre les applaudissemens de ses bardaches, avec vn concert de musique, qui chantoit, *il a vescu, il a vescu*, Et ne se passoit iour que cette ceremonie ne s'observast. Faisons en gens de bien, ce qu'il faisoit en meschant: ne nous allons point coucher, sans dire avec vne façon qui tesmoigne nostre contentement,

J'ay vescu ce qu'il faut, j'ay acheué le cours,

Dont fortune a borné le nombre de mes iours.

Si Dieu permet qu'une autre fois nous voyons le soleil, à la bonne heure. Un homme est tres-heureux, & se peut vraiment dire à soy, qui ne se gésne point de sollicitudes en l'attente du lendemain. Quiconque a dit, *J'ay veſcu*, ne se leue jamais que son profit ne luy soit assuré.

I V. Mais il est temps d'achever ma lettre : Il me semble que j'entends que vous demandez si elle vous doit aller trouver les mains vuides. Ne vous souciez : elle portera quelque chose, & non une seule, mais beaucoup : Car y a-t'il rien de plus estimable que cette parole que ie luy baille pour vous porter ? C'est une chose tres-fascheuse de viure en necessité : mais il n'y a point de necessité qui nous oblige d'y viure. Pourquoi n'y en a-t'il point ? parce que de tous costez nous ne voyons que chemins bien courts & bien aisez, qui nous mencent à la liberté.

berté : Rendons graces à Dieu, que nul qui s'en vueille aller du monde, n'y peut estre retenu. Nous en sortirons, si-tost que nous en aurons enuie, & foulerons aux pieds toutes les necessitez qui nous en voudroient empescher. Ouy, mais direz-vous, cela vient de la boutique d'Epicure. Pourquoi faites-vous vn present du bien d'autrui ? Ce qui est veritable, est mien. Je ne veux cesser de vous alleguer Epicure, afin que ces Sectateurs qui avec passion s'attachent aux opinions particulieres de quelqu'un, & regardent, non ce qui est dit, mais par qui, sçachent que quand les choses sont parfaitement bonnes, tout le monde a droit d'en prendre sa part.



EPISTRE XIII.

A R G U M E N T.

1. *Nul ne peut sçavoir sa force, sans l'avoir esprouvée.*
2. *Les apprehensions du mal à venir, sont quelquefois fausses, & tousiours inutiles.*
3. *Les vieillards qui ont des esperances, & font des desseins, sont ridicules.*

I. **V**OUS avez du cœur assez, ie le sçay bien, puis que deuant que la Philosophie vous eust fortifié, vous preniez desia plaisir à contester avec la fortune. Il faut croire qu'à cette heure, que vous estes venu aux mains avec elle, & avez reconnu vostre force, vous avez bien plus de resolution. Nous ne sommes iamais as-
seurez

leurez de la resistance que nous
pouons faire, que nous n'ayons
veu paroistre beaucoup de diffi-
cultez de routes parts; & qu'il n'en
soit venu quelques-vnes iusques à
nous. C'est en cette épreuue que
se remarque vne ame vraiment
genereuse, & qui n'est point ca-
pable de seruitude. Il est mal-ai-
sé qu'un Athlete qui n'a iamais eu
coup, ny atteinte, puisse aller au
combat avec la mesme assurance
que celuy qui y a versé du sang, à
qui les dents ont sonné de coups
de poings: qui porté par terre d'un
croc en jambe, a regagné le des-
sus de son ennemy; à qui, s'il est
tombé, le courage est demeuré
debout; & qui autant de fois
qu'on l'a ietté bas, autant de fois
s'est releué, tousiours opiniastre
à disputer la victoire, & iamais
disposé à se confesser vaincu. Pour
demeurer donc en ma similitude;
Vous estes beaucoup de fois tom-
bé sous la fortune; & cependant
vous

vous ne vous estes iamais rendu ; mais tousiours reuenu sur vos pieds auez recommencé la lutte avec plus de courage qu'auparavant. La vertu n'est iamais si forte qu'après qu'on luy a donné quelque sujet de se piquer.

II. Toutesfois si vous le trouuez bon , voicy du secours que ie vous ameine , pour vous en seruir, comme vous en aurez besoin. Il y a plus de choses qui nous font peur, qu'il n'y en a qui nous font mal : & bien souuent nous sommes en peine plustost par opinion, que par effet. Je ne parleray point en Stoïque , mais rabattray le plus que ie pourray de la rigueur de leur doctrine , pour n'aller pas si bandé avec vous : car ils ne tiennent point que tous ces accidens qui sont les sujets ordinaires de tant de gemissemens , soient choses qui meritent seulement qu'on en fasse cas : laissons-là ces paroles , qui certainement sont veritables,

bles , mais que tout le monde n'est pas capable de gouter. Tout ce que ie veux dire , c'est que vous ne vous falliez point miserable deuant le temps ; puis que ce que vous apprehendez qui vous doie accabler , n'arriuera peut-estre iamais : que s'il doit arriuer quelque iour , pour le moins il n'est pas encore arriué. Il y a des choses où nous nous affligeons plus qu'il ne faut : d'autres où nous nous affligeons plustost qu'il ne faut , & d'autres où nous nous affligeons , sans qu'il y ait du tout point de sujet de nous affliger. Nous nous augmentons la douleur aux vnes : nous la preuenons aux autres : & aux autres nous nous l'imaginons. Quant aux premieres , parce que la chose est en controuerse , & qu'il y a contestation de cause , remettons-les à vne autrefois : ce qui seroit leger à mon aduis : seroit insupportable au vostre. Il y en

a qui rient quand on les foiette,
& d'autres qui pleurent pour vne
chiquenaude : vne autrefois nous
en mettrons la dispute sur le ta-
pis, & verrons si c'est leur for-
ce, ou nostre foiblesse qui les
fait valoir. Faites vne chose pour
moy, quand vous verrez tous
ces cajoleurs qui vous diront
qu'il y a bien de la compassion
en vostre fait, pensez plustost à
ce que vous sentez, qu'à ce que
vous écoutez : consultez avec vo-
stre patience ; & puis que vous
sçavez mieux vos affaires que nul
autre, faites-vous ces questions
à vous-mesme : Qu'y a-t'il pour-
quoy ie leur fais tant de pitié ?
D'où leur vient cette peur d'ap-
procher de moy, comme s'il y
auoit de la contagion en mon
mal-heur ? ce de quoy ils me plai-
gnent est-il si mauuais, ou peut-
estre y a-t'il point plus de hon-
te que de mal ? N'est-ce pas sans
occasion que ie me tourmente,

& que ie me figure du mal en vne chose qui n'en a point ? Voulez - vous connoistre s'il y a sujet de vous affliger ou non ? En voicy la regle. Nous nous affligons , ou pour le present , ou pour l'aduenir , ou pour tous les deux ensemble. Du present, le iugement en est bien aisé à faire : si le corps est libre , s'il est en bonne disposition , & que d'ailleurs nous n'ayons pas receu d'injure qui nous ait apporté quelque douleur , nous verrons comme tout ira demain : pour aujourd'huy nous n'auons point de besongne. Mais ie voy qu'il m'en va venir : Regardez premierement si vos conjectures ont de l'apparence : Car la pluspart du temps nous sommes en peine pour des soupçons qui n'ont point de fondement , & prenons l'alarme en nos affaires , aussi bien qu'à la guerre. C'est chose certaine , mon grand amy , que
nous

nous sommes faciles à recevoir des impressions : nous n'essuyons point de convaincre ce qui nous veut faire peur , & ne nous donnons pas le loisir de l'éplucher, mais nous nous estonnons tout aussi-tost, & nous mettons à fuir, comme ceux qui pour vne poussière emeuë par la course de quelque troupe de moutons , ou pour quelque nouvelle qui n'a point d'auteur , prennent l'épouvante, & mettent leur armée en vn desordre , qu'il n'est pas bien aisé de restablir. Les choses fausses ont ie ne sçay quelle vertu de nous troubler plus que les autres : Ce qui est certain , a sa mesure , qu'il n'outrepasse point ; l'incertain est remis à la discretion de l'ame estonnée : pour l'imaginer grande ou petite, comme il luy plaira. De là vient qu'il n'y a point de frayeurs si pernicieuses, & si peu remediabiles que celles qui
n'ont

n'ont point de source : aux autres la raison manque ; en celles - cy l'entendement : Examinons donc les choses comme il faut , & ne passons point légèrement par dessus. Il est vraisemblable qu'il nous arrivera quelque mal , mais au moins il n'est pas encore vray. Combien auons nous veu venir de choses non attendues , & combien d'attendues qui n'ont point comparu ? Je veux que sans faute , il nous en arrive : que sert-t'il d'aller au deuant de la douleur ? nous l'aurons aussi - tost que le mal. Cependant promettez - vous quelque chose de meilleur. Que gagnerez - vous ? le temps : il n'est pas impossible qu'il ne survienne des accidens , qui feront surseoir ou cesser le peril , ou l'envoyeront de quelqu'autre costé. Il y a eu des maisons brûlées , où ceux qui estoient dedans , n'y sont pas demeurez : il en est tombé de qui
la

la cheute n'a fait mal à personne
L'espée a quelquefois esté retenuë
sur le poinct que le bras estoit hauf-
sé pour frapper:& s'est trouué des
criminels qui ont plus vescu que
l'Executeur qui les auoit menez
au supplice. La mauuaise fortune
a de la legereté comme la bonne;
il peut estre, & aussi n'estre pas:
quoy que ç'en soit, il n'est point:
proposez-vous quelque chose de
meilleur. Il arriue quelquesfois
que sans aucun signe apparent qui
presage rien de mal, l'esprit s'im-
prime de fausses imaginations, ou
pour l'ambiguité de quelque pa-
role, qu'il interprete à son des-
auantage, ou parce qu'il se per-
suade que quelqu'un luy vueille
plus de mal qu'il ne fait, & ne pen-
se pas combien il est en colere,
mais combien, s'il y estoit, il au-
roit moyen de luy faire déplaisir.
Or il ne faut plus parler de vivre,
ny d'estre iamais autre que misé-
rable, si nous voulons auoir au-

tant de craintes , comme il y a de choses qui nous peuuent faire mal. Le remede des absentes c'est la Preuoyance , & des presentes la Resolution. **S**onon , seruez-vous d'vn vice contre l'autre : meslez de l'espoir à vostre peur. En toutes les choses que nous apprehendons, la plus apparente n'est point si certaine ; comme il est certain que nous ne sommes pas tombez en tous les perils qui nous ont fait craindre, & que nous auons esperé beaucoup de biens qui ne nous sont point arriuez. Mettez donc l'Espoir & la Crainte en la Balance, & de quelque costé qu'elle panche, rassurez-vous ; & croyez ce dequoy vous aurez le plus d'euie. Si la pluralité des opinions est pour la Crainte, attachez-vous à son contraire, & cessez de vous affliger. Souuenez-vous que c'est la custume de la pluspart des hommes, d'estre en vne anxieté perpetuelle ; encore qu'ils

qu'ils n'ayent point de mal , & que pour certain il ne leur en doive point arriuer. Depuis qu'ils sont ébranlez , il n'y a plus de moyen qu'ils s'arrestent , & qu'ils vueillent reduire leur crainte à la verité. Pas vn ne dit ; c'est vn homme de neant , que celuy qui me l'a dit, ou c'est vn menteur, ou c'est vn niais à qui on a fait croire ce qu'on a voulu. Nous nous laissons aller à tous les rapports qu'on nous fait. L'incertain nous épouuante, comme le certain : & parce que nous ne gardons point de mesure, il se forme vne peur de ce qui n'estoit que scrupule seulement. I'ay honte de parler avec vous de cette façon , & de vous donner de si foibles remedes. Quelqu'un vous dira peut-estre , que cela n'arriuera pas : & vous, dites-luy : quand il arriueroit , qu'en fera-t'il ? nous verrons ce qu'il en fera : s'il arriue , ce sera peut-estre pour mon bien : ma mort fera de



L'honneur à ma vie. La Cigue a fait la reputation de Socrate. Ostez à Caton ce poignard protecteur de la liberté, vous ne luy laisserez pas beaucoup de gloire. Je suis trop long à vous proposer, vous n'en avez pas de besoin. C'est assez de vous aduertir. Je vous pousse en vne part où vostre inclination vous meine : ie ne vous dis rien à quoy vous ne soyez né: ayez d'autant plus de soin d'accroistre vne chose qui est vostre, & prenez plus de peine à l'embellir.

III. Je m'en vay finir ma lettre, apres y auoir mis sa marque, c'est à dire, apres luy auoir baillé quelque parole magnifique à vous porter : Entr'autres maux qu'a la folie, elle a encore celuy-cy, qu'elle commence tous les iours de viure. Pensez, mon grand amy, ce que cela veut dire, & vous verrez combien a peu de grace la legereté des hommes, qui châque iour font de nouveaux fondemens de leur

leur vie , & commencent des des-
seins au monde, sur le poinct qu'ils
sont prests d'en partir. Regardez-
les tous vn à vn : vous verrez des
vieillards courir apres les hon-
neurs, se preparer à des voyages, &
entreprendre des affaires avec au-
tant de passion & d'esperance, que
s'ils n'auoient que vingt ans. Or
est-il chose au monde plus laide
que de commencer à viure, quand
l'âge commande de mourir? Je ne
vous dirois pas qui est l'autheur
de cette sentencé , si ce n'estoit
qu'elle est des plus secretes, & des
moins publiées de celles d'Epicu-
re, que ie vous ay protesté que ie
loüerois & adopterois , quand
elles me sembleroient le me-
riter.



EPISTRE XIV.

ARGUMENT.

1. *Comme il faut aymer le corps.*
2. *Se tenir loing des Grands.*
3. *La Pauvreté nous met à couvert de l'Envie & de la Hayne.*
4. *Caton est blâmé de s'estre entremis des affaires, en la guerre civile.*
5. *La vie prinée est la plus seure.*
6. *Celuy a plus de richesses qui s'en sçait le mieux passer.*

L'Amitié que nous portons à nostre corps, est naturelle : ie l'auouë, & auouë aussi que puis que nous en auons la garde, il est raisonnable de luy faire quelque caresse. Mais ie dis qu'il ne se faut pas abbaïsser à le seruir. Qui le seruira, qui sera trop en peine pour

pour sa conseruation , & en fera la fin où il rapportera toutes choses , il faudra qu'il se propose d'auoir beaucoup de maistres. Il nous faut comporter non comme de-uans viure pour le corps , mais comme ne pouuans viure sans le corps. On ne le peut trop aymer, qu'à toute heure on ne soit tra-uailié de crainte, inquieté de solli-citudes , & rendu le but de toutes les iniures que le mal-heur nous voudra procurer. Qui l'estime trop, n'estime iamais assez la ver-tu. I'accorde bien qu'on en ait du soin tout ce qu'on en peut auoir : mais ie veux que ce soit en sorte, que sans regret on le iette au feu, quand la raison ou la foy nous obligeront à le faire, ou que nous y serons conuiez par la conserua-tion de nostre honneur. Euitons neantmoins non seulement les pe-rils , mais aussi les incommoditez, tant qu'il nous sera possible : Et retirez en vn lieu de repos, faisons

ce que le deuoir nous commande, pour le parer des choses qui luy peuuent apporter du déplaisir. Il y en a, ce me semble, de trois sortes. La pauureté, les maladies, & l'iniure d'un Grand, qui se proposera de nous offenser. De tous ces maux, le dernier est celuy qui nous estonne le plus, parce qu'il vient avec plus de rumeur & de tumulte. Les maux que nous auons nommez naturels, entrent chez-nous en silence: ils n'ont ny spectacle qui fasse peur à la veüe, ny bruit qu'on ne puisse ouïr sans s'effrayer. L'autre marche avec un plus grand equipage. Ce ne sont que fers, que feux, que chaines, qu'épées à l'entour de luy. Vous ne luy voyez que potences, prisons, tortures, croix, pieux à trauerfer les corps d'un bout à l'autre: chariots à les démembrer: chemises oinctes de soufre & autre matiere facile à prendre le feu, à les rôtir: & tout ce que l'ingenieuse

rage

rage des hommes peut encore inuenter pour l'assouuiffement d'une insatiable cruauté. Il ne faut donc point s'estonner si nous craignons vne chose qui nous montre tant de funestes visages , & nous menace avec vn si formidable appareil. Car comme vn bourreau fait la douleur du patient d'autant plus grande , qu'il luy en montre plus d'instrumens ; & qu'il y a des hommes qui succombent à la veüe des choses dont ils eussent peut-estre supporté les sentimens ; ainsi , de ces maux qui domptent nos ames , & leur font porter le ioug , il n'y a point de doute que les plus fascheux ne soient ceux qui nous representent la diuersité du pouuoir qu'ils ont de nous tourmenter. Nous en auons d'autres qui ne sont pas moins rigoureux , comme la faim, la soif , les vlcères des intestins, les fièvres qui nous brûlent dans le corps ; mais on ne les voit

E s

point:

point : ils n'ont rien de quoy faire montre , n'y qu'ils puissent faire porter deuant eux pour nous effrayer : à ces premiers , comme aux grandes armées , pour vaincre , il suffit de se montrer , parceque le moyen de s'en deffendre, c'est de ne les combattre point.

II. Quand le gouvernement est populaire , il faut craindre le peuple : quand il se manie par vn conseil , ceux qui y ont du credit, & par fois quelques particuliers sur qui le peuple s'est demis de sa puissance , pour estre gouverné par eux. Il y auroit fort à faire à gagner l'amitié de tant de personnes : c'est assez de n'en auoir point l'inimitié. Ainsi le sage ne prouoquera iamais le mauuais gré de ceux qui sont en authorité, mais l'éuitera , comme il feroit vn coup de vague , s'il estoit sur la mer. En allant en Sicile vous trauezsez le destroit , vn Pilote mal-auisé ne se soucie pas des menaces

naces du vent de midy, qui est celui de tous ces quartiers que les mariniers craignent le plus : mais au lieu de tenir la main gauche, s'en va droit donner dans Caribde, & inuestir les endroits où est le peril. Vn autre qui pense mieux à ses affaires, s'informe à ceux du pays, de la marée, & du iugement qu'il faut faire des nuages, & se garde bien d'approcher de ces tournoyemens si décriez par les naufrages qui s'y font. Vn homme sage en fait de mesme. Il éuitte le plus qu'il peut vne puissance qui luy peut nuire ? Mais il le fait si dextttement qu'on ne s'en aperçoit point : car en cela consiste vne bonne partie de son assurance, parce que quand vn homme fuit vne chose, il fait iuger qu'il ne l'approuue pas.

III. Pour auiser donc à nous garentir du peuple : premierement ne luy demandons rien : il y a de la noise, où il y a des cōpetiteurs.

Et

Et secondement prenons garde de n'auoir rien qu'il y ait beaucoup de profit à nous oster ; n'ayons à despoüiller sur nous que le moins que nous pourrons : ce n'est point le sang qui fait esprendre le sang : si quelques-vns le font, cela n'arriue pas bien souuent. Il y en a plus qui demandent la bource, que la vie : Vn voleur ne met iamais la main sur vn homme nud : les chemins les plus guertez sont libres à ceux qui n'ont rien. Apres cela nous auons vne vieille leçon de nos peres, qui nous enseigne de nous garder de trois choses, de la Haine, de l'Enuie & du Mespris. Le moyen de le faire, la sagesse nous l'apprendra : le temperament en est bien chatoüilleux, parce qu'il est à craindre que la fuite de l'enuie ne nous meine au Mespris, & que cependant que nous ferons difficulté de nous mettre au dessus des autres, nous ne leur faisons connoistre qu'ils ont

moyen

moyen de se mettre au dessus de nous. Beaucoup ont sujet de craindre , parce qu'ils auoient de quoy estre craints : retirons-nous de la circonference au centre : l'Enuie & le Mépris sont aussi dangereux l'vn que l'autre. Il faut donc se ietter entre les bras de la Philosophie , qui a ie ne sçay quelle majesté , reuerée , ie ne dis point des gens de bien , mais généralement de tous ceux qui ne sont point meschans au dernier poinct. Car quant à l'Eloquence , & aux autres-chores capables de faire quelques remuëmens en vn peuple , quiconque s'en veut preualoir , il a aussi-tost vn aduersaire en teste. Certuy-cy qui demeure en paix, & ne se mesle que de ses affaires , au lieu d'estre méprisé reçoit du respect de toute sorte de gens : & ceux-mesmes qui ne valent rien, ne dedaignent pas de luy faire honneur. Iamais le vice n'aura l'authorité si grande , & iamais

ne se fera de coniurateurs si desesperez contre la vertu , que le nom de Philosophie ne demeure saint & venerable eternellement ; il est vray qu'à la manier , il y faut comme en toutes autres choses, apporter de la douceur & du iugement.

I V. Trouuez-vous que Caton Philosophast comme il faut , de penser par son seul aduis empescher des guerres ciuiles , se ietter au milieu des armes de deux furieux ; & tandis que les vns se bandoient contre Pompée , les autres contre Cesar , par vne opinion irreguliere , les vouloit auoir tous deux pour ennemis ? Tout le monde n'approuuera pas qu'un homme sage voyant les choses ainsi disposées , se soit ietté parmy leur confusion & leur tumulte. Que pensez - vous faire Caton ? il ne se parle plus de la liberte , c'en est fait , il y a long-temps ; la question est à qui ser-
uira

vira la Republique. Vous n'y avez que voir : on élit vn maistre. Que vous importe qu'vn des deux soit victorieux ; mais ce ne sera pas le meilleur : i'ay touché les dernieres actions de la vie de Caton ; mais ses premieres ne venoient pas plus à propos au desordre , où desia les affaires commençoient de s'embroüiller : Dequoy luy seruit iamais tout ce qu'il sceut crier & tempester , que d'irriter vne populace qui tantost l'enleuoit tout couuert de crachats hors de la place , & tantost du Senat le trainoit en la prison ? Mais vne autre fois nous disputerons , s'il y a des choses , où le Sage , quoy que sa peine doive estre inutile , ne doive pas laisser de l'employer.

V. Cependant ie vous conseille pour n'estre point sujet à la mauuaise grace d'vn grand , d'estre de ceux qui ne s'embarassent point aux affaires du monde ; &
faisans

faisans les reduits , n'ont soin que des Loix , qui enseignent aux hommes à bien faire. Le Sage ne fera point le reformateur des mœurs publiques : & se gardera que par vne façon de viure extraordinaire , il n'attire les yeux & la haine du peuple sur luy. Vous me demandez , si vous comportant de cette façon , vous serez hors de tout danger ? C'est chose que ie ne puis non plus promettre que la santé à vn Temperant, encore que la Temperance soit l'occasion de la santé. Il se perd bien quelque vaisseau dans le port : mais que pensez-vous qu'il se fasse an pleine mer ? Combien eust-il couru plus de fortune , s'il eust esté d'une humeur actiue , & remuante : puis qu'en ne faisant rien, il n'a peu se garentir. Quelquefois les gens de bien font mauuaise fin : ie vous l'accorde : mais ce n'est pas si souuent comme les méchants. Vne touche receuë aux

habits

habits n'oste pas à vn homme la reputation de bien tirer. C'est assez que le sage entreprenne : le succez n'est pas de sa iurisdiction. Nous commençons les choses , la Fortune les finit : Et pour moy ie ne me remets pas à son iugement; mais elle apporte quelquefois des ennuis, & des traueses: on ne condamne pas le voleur , tandis qu'il fait le coup. Je vous voytendre la main , pour auoir vostre rente accoustumée : ie vous la veux bailler en vne piece d'or : Et puis que nous auons parlé d'or , ie vous veux apprendre , comme l'usage vous en donnera plus de plaisir.

VI. Le vray moyen de bien jouyr des richesses , c'est de s'en sçauoir passer. Vous voulez que ie vous nomme qui me l'a dit: voyez comme ie suis liberal : tout ce que ie vous donne , ie le prends en la bourse d'autrui. C'a esté Epicure, ou Metrodore , ou quelqu'autre

tre de cette cabale. Qu'importe qui l'ait dit ? il est dit pour tout le monde. Qui ne se peut passer de richesses , est en alarme pour elles : qui est en alarme pour vne chose, n'en jouït point , & pense toujours d'y adiouster : le soin de l'accroissement luy oste la memoire de l'usage. Il ne bouge du Change avec quelques marchands : s'il est chez luy , c'est avec des iettons , quelques registres en la main ; & bref de maistre il deuiant son procureur & son facteur.



EPISTRE XV.

ARGUMENT.

1. *L'estude & l'agitation moderée sont l'exercice de l'ame ; comme courir , sauter , aller en carosse, & parler haut , sont l'exercice du corps.*

2. *Com*

2. *Comme il faut conduire la voix.*
3. *Celuy qui se contente de sa condition , est heureux.*
4. *Les biens de Fortune ne donnent point un parfait contentement , ils sont dangereux , & peu solides.*

1. **N**OS Peres auoient vne coutume que i'ay encores veü garder de mon temps , de mettre au commencement de leurs lettres. *Si vous estes sain, tout va bien.* Nous pouuons dire tout de mesme ; *Si vous Philosohez, tout va bien* , car en cela consiste la santé ; Si vous ne Philosohez, vous auez l'esprit malade , & vostre corps , quelque vigoureux & valide qu'il soit , n'a rien que la force d'un frenetique , ou d'un furieux. Pensez-donc à cette santé premierement : & puis à l'autre. Vous en auez bon marché , si vous auez seulement la volonté de vous bien porter. La souplesse

se des bras , la dilatation des es-
paules , & l'affermissement des
reins , ne sont pas occupations
d'une ame bien-faite ; & vn hom-
me de lettres ne fait rien pour luy
de s'y arrester : faites-vous si gras,
& si charnu que vous pourrez ; vn
bœuf le fera plus que vous. L'es-
prit qui porte vn si pesant corps,
est escorché de sa charge , & perd
beaucoup de sa disposition ; Et
pour ce pressez-vous le plus que
vous pourrez le corps, & laschez-
vous l'esprit. La bonne chere a
beaucoup d'incommoditez : pre-
mierement en l'exercice il se fait
vne dissipation d'esprits , qui rend
l'homme inhabile à la medita-
tion , où il est besoin de se bander.
Dauantage la repletion empesche
la subtilité : puis il y a certaine
race de gens de neant , par qui
nous-nous laissons conduire ; ames
nées à la seruitude , qui tousiours
dans vne estuue , ou dans vn ca-
baret , pensent auoir fait vne bon-
ne

ne iournée , quand ils se sont fondus en sueur ; & d'un repas à l'autre mettent si peu d'interualle, que pour se remplir, ils ont bien à peine loisir de se vuidier. Boire & suër sont la vie d'un Cardiaque. Il y a des exercices qui ne sont ny longs ny penibles , qui ouurent incontinent les pores , tellement qu'il ne s'y perd gueres de temps ; qui est ce qu'il faut principalement considerer ; comme sont la course , le mouuement des bras, en leuant quelque chose de pesant en la main ; & le saut en haut, ou en auant , ou bien le Salien, autrement & plus iniurieusement appellé le saut du foulon : prenez celuy que vous aymentez mieux : il ne vous donnera point de peine , quand vous - vous y serez accoustumé. Quoy que vous fassiez , ne soyez guere avec le corps , que vous ne reueniez incontinent à l'esprit. Passez le iour- & la nuit à l'exercer : c'est chose de peu de travail,

travail, que vous pourrez faire au froid, & au chaud : la caducité mesme de l'âge ne sçauroit vous en empescher. La sollicitude en peut estre infructueuse, & est vn bien qui amende de vieillir. Ce n'est pas que ie vueille que vous ne soyez iamais sans vn liure, ou sans tablettes en la main. L'esprit me me a besoin de quelque treve, non pour s'aneantir, mais pour se relascher. Le carrosse & la litiere donnent de l'agitation au corps : & n'empeschent point d'estudier. Vous auez moyen d'y lire, dicter, parler & escouter : comme aussi ce sont toutes choses que vous pouuez faire en vous promenant. Il y a mesme quelque exercice à parler haut.

I I. Toutesfois ie ne trouuerois pas bon de faire monter la voix de degré en degré par certaines mesures, & puis la rabaisser. Que si vous cherchez de l'art à vous promener, faites venir quelqu'vn de
 cette

cette race de gens à qui la faim a fait apprendre tant de nouvelles inventions: vous en trouuerez qui vous conduiront les pas avec tant de iustesse, que l'un ne passera point l'autre; prendront garde iusques à l'enfleure de vos iouës, & vous donneront autant de leurs ceremonies, que vostre patience à les croire, croistra leur audace à les commander. Et quoy donc? tout aussi-tost que i'ouuiray la bouche, il faudra que ie crie du haut de la teste? C'est vne chose si naturelle de hausser la voix tout bellement, que ceux mesme qui plaident, gardent cét ordre de parler au commencement, & de ne crier que sur la fin: on ne vient pas d'un pleint fait aux prieres & aux obtestations. Et pour ce vous suirez en cela l'humeur où vous serez: & tantost avec vehemence vous vous irriterez contre ce qui vous semblera blasnable: & tantost irez plus doucement, selon
que

que la voix & la force des flammes vous en donneront la disposition. Quand vous serez sûr le point d'acheuer vostre propos, prenez garde que la voix ne vous tombe pas; mais qu'elle descende en forte, qu'on y remarque la modestie de celuy qui la gouerne, & non l'intemperance d'un homme grossier & mal appris. Car il n'est pas question de s'exercer pour parler, mais de parler pour s'exercer. Je ne vous ay pas osté d'un petit boutbier: mais outre cela ie vous veulx faire vn present, qui ne vous sera pas desagreable: voicy vn enseignement bien digne d'estre noté.

III. La vie des fols n'est que chagrin, sollicitude & apprehension de l'aduenir. Demandez-vous de qui est ce precepte? de celuy mesme de qui sont les precedents. Mais quand nous disons, la vie des fols, de quelle vie entendons-nous estre? de celle des fols

fols à marotte , & à chaperon ? Non , ie parle d'autres fols que de nous-mesmes , qui par des concupiscences furieuses , nous laissons emporter à des choses nuisibles, ou pour le moins incapables de nous souler iamais ; qui sommes mal contens parmy tant d'occasions de contentement , & ne pensons jamais combien l'esprit a de repos, qui ne desire rien ; & de generosité , ccluy qui pense estre pourueu de toutes choses , & ne s'attend point à ce que la fortune luy voudra donner. Pour ce, mon grand amy , representez-vous à toute heure la felicité de vostre condition. Quand vous aurez regardé combien il y en a qui vous passent , regardez combien il y en a qui vous suivent. Vous estes ingrataux Dieux , & à vostre propre vie, si vous ne considerez combien vous avez deuancé de personnes ; Mais que vous importent les autres , puis que vous vous estes

deuancé vous-mesme ? Donnez-vous des bornes , que quand vous voudriez , il vous soit impossible de passer.

I V. La durée de ces biens dangereux n'est pas eternelle , & bien souuent l'esperance en est meilleure que la possession. S'il y auoit quelque chose de solide , il y auroit dequoy se rassasier ? mais l'alteration ne se passe point pour en boire , & tousiours nostre soif trouue quelque chose qui la sollicite en apparence specieuse d'un breuuage si bien préparé. Puis que ce sont choses qui roulent encore entre les incertitudes du temps à venir , pourquoy veux-je plustost impetret de la fortune qu'elle me les donne , que de moy , que ie ne les demande point ? Or à quelle fin les demanderay-je , sinon qu'il ne me souuienne du tout plus de la foiblesse de ma condition ? Assembleray-je ? Pourquoy faire ? pour auoir de la peine ? ie suis au
dernier

dernier iour de ma vie , & si ie n'y suis , ie n'en sçauois estre bien éloigné.



EPISTRE XVI.

ARGUMENT.

1. *La Philosophie doit estre la guide de l'homme.*
2. *La Philosophie est utile à l'homme , soit qu'une providence eternelle gouuerne le monde , ou que les choses arriuent fortuitelement : dautant qu'elle enseigne d'obeyr à Dieu , & de souffrir les aduersitez avec patience.*
3. *Celuy qui se regle par les loix de la Nature est riche , qui par celles de l'Opinion , est pauvre.*

I. **I**E ne doute pas que vous ne sçachiez bien qu'il n'y a moyé de viure non pas heureusement,

mais passablement , sans l'estude de la sagesse ; & que selon le progres qu'on y fait , on approche plus ou moins de la parfaite felicité : Mais ce n'est pas tout que de le sçavoir , si par vne meditation continuelle on ne tâche de se confirmer en cette opinion. Les sages resolutions sont plus fortes à garder qu'à prendre : il faut perseverer, & ne cesser iamais de vous fortifier , que vous n'avez fait vn bon naturel de ce qui n'est qu'une bonne volonté. Vous n'avez que faire avec moy de tant de paroles, ny de si longues protestations : ie voy bien le profit que vous avez fait. Ie sçay d'où vient ce que vous m'escriuez : il n'y a ny fard ny déguisement : toutesfois pour vous dire franchement ce que i'en pense, i'en ay desia beaucoup d'esperance , mais de confiance ie n'en puis encore auoir. Faites le mesme scrupule que ie fais : ne soyez ny prompt ny facile à presumer de
vous

vous : épluchez-vous bien ; cherchez-vous par tout ; & ne laissez rien , où vous ne regardiez : sur tout aduisez , si vous n'apprenez point plustost à Philosopher qu'à viure.

I I. La Philosophie n'est pas vne occupation vulgaire , ny faite pour seruir de monstre. Il y faut moins de langage que d'execution: on ne l'apprend pas pour nous faire passer le iour , & nous garder qu'il ne nous ennuye de nous reposer. C'est elle qui forme , & qui façonne l'esprit , qui donne des regles à la vie , dirige les actions , monstre ce qu'il faut faire , & ne faire pas ; Et assise continuellement au timon de la barque , nous fait sans naufrage passer au milieu de tout ce que la mer a de perils : qui ne l'a point , n'est iamais sans apprehension. Il arrive d'une heure à l'autre vn nombre infini d'affaires où nous auons besoin de conseil ; C'est d'elle

F 3

qu'il

qu'il le faut prendre. Mais dira
quelqu'un ? Que me sert la Phi-
losophie , s'il y a un Destin ? que
me sert-elle , si Dieu gouverne le
monde ? que me sert-elle , si tout
arriue fortuitement ? Car ce qui
est certain , est consequemment
immuable : & quant à ce qui n'est
pas , quel moyen puis-je auoir de
me preparer à l'encontre ? soit que
Dieu par son decret ait preuenu
mon conseil , & ordonné ce que
je dois faire , quoy que ie delibe-
re , il demeure tousiours au pou-
uoir de la Fortune de faire l'eu-
nement bon ou mauuais , comme
il luy plaira. Prenez de ces deux
opinions celle qui vous semblera
la plus vray-semblable, ou receuez-
les toutes ensemble : il faut, quoy
qu'il en soit , tousiours Philoso-
pher ; Soit que le Destin nous ait
soumis à des loix inuariales , soit
que Dieu preside sur l'Vniuers &
dispose de ce qui s'y passe , soit
que la Fortune pousse , & tourne
en

en desordre les choses du monde, c'est toujours à la Philosophie qu'il faut auoir recours, pour nous gasentir : c'est d'elle qu'il faut apprendre à nous humilier à Dieu, vouloir ce qu'il veut, & sans se rendre iamais à la Fortune, supporter avec patience les choses que par preuoyance nous n'aurions pu diuertir. Mais il n'est pas temps de disputer s'il y a des choses de nostre iurisdiction, si la Prouidence commande, si nous sommes trainez par la chaisne des destins, ou si sans ordre & sans regle toutes choses arriuent casuellement, ie m'en remets à l'aduertissement que i'auois commencé de vous donner, que vous ne laissez point refroidir cette belle ardeur que vous auez, mais teniez vostre ame si ferme en la posture où vous l'auiez mise, que vous fassiez habitude ce qui n'est qu'un mouuement. Le voy bien que dès le commencement de cette lettre,

vous auez fait compte qu'elle ne viendroit pas sans estre accompagnée de quelque present. Cherchez bien , & vous le treuuez.

III. Au reste ne vous estonnez point de me voir si liberal; ie vous doute encor du bien d'autruy. Mais pourquoy dis-ie du bien d'autruy? tout ce qui est bien dit, de quelque part qu'il vienne , ie fais estat qu'il est mien , comme cecy d'Epicure. Si vous-vous reglez par nature , vous ne serez iamais pauvre. Si par opinion , vous ne serez iamais riche. Il faut peu de chose à Nature , rien ne suffit à l'Opinion. Ayez des biens plus que la Fortune n'en donna iamais à vn homme seul : possédez en vne condition priuée ce qui contenteroit vn Roy : soyez vestu d'habits où le clinquant cache la matiere : parez vos maisons de marbre, afin que ce ne soit pas assez d'auoir des richesses si vous n'y marchez dessus. Adioustez à ces delices des statuës & des

des tableaux , & généralement tout ce que l'Art a jamais fait pour l'assouissement du luxe , ce ne vous seront que des aiguillons pour vous prouoquer à desirer quelque chose de plus grand , & de plus beau. Les desirs de la Nature sont limitez : ceux de l'Opinion n'ont où s'arrester parce qu'une chose fausse n'a point de bornes. Qui va par le chemin, trouue quelque bout : qui est égaré, n'en trouue point. Retirez-vous des vanitez , & quand vous voudrez sçauoir si le souhait que vous faites est selon la Nature , ou selon l'Opinion , regardez s'il se peut arrester en quelque lieu. Si apres auoir marché long-temps vous trouuez que vous n'estes point encor au bout du chemin , faites compte que ce que vous desirez n'est point naturel.



EPISTRE XVII.

ARGUMENT.

1. *L'apprehension de l'estat de vos affaires ne nous doit point destourner de l'estude de la Philosophie.*
2. *Loiange de la Pauvreté.*
3. *Celuy qui veut premierement amasser du bien, & puis s'addonner à la Philosophie, fait la fin de ce qui doit estre le commencement.*
4. *Il ne faut, ny pour la pauvreté ny pour l'indigence, se retirer de la Philosophie.*
5. *Le Sage n'a faute de rien, parce que la Nature se contente de peu: mais le riche vit dans les inquietudes, & a faute de tout.*
6. *Les richesses ne mettent pas fin aux miseres, mais les changent.*

I. lcttez -

Lettez-moy tout ce que vous
lauez, si vous estes sage; ou
pour mieux dire, si vous le vou-
lez estre, ne pensez qu'à trouuet
la tranquillité d'esprit: voyez où
elle est, & courez-y le plus dili-
gement que vous pourrez. Si
quelque chose vous accroche, que
vous ne puissiez demesler, cou-
pez-la. Vous-vous excusez que
les affaires de vostre maison vous
retardent, & dites qu'auant que
rien entreprendre, vous les voulez
mettre en tel estat, que vous en
puissiez viure sans rien faire, afin
que la pauureté ne puisse ny vous
fascher, ny vous donner sujet de
fascher personne: En cela vous
tenez vn langage qui monstre que
vous ne connoissez pas ny la na-
ture, ny la force du bien où vous
pretendez. Vous remarquez assez
combien la Philosophie tout en-
semble est chose profitable: mais
en ce qui est de ses parties vous
n'y portez pas les yeux si prez,
comme

comme il en seroit besoin. Vous ne sçavez pas qu'il n'y a point d'occurrence, où nous n'en puissions tirer du secours, & que nous ne pouvons auoir d'affaires de si grande importance, que son pouuoir ne s'y estende, ny si petites, qu'elle ne s'y abbaïsse pour nous y subuenir. Croyez-moy, demandez-luy ce que vous auez à faire, ie m'assure qu'elle ne vous conseilera pas de vous aller seoir en vn contoir, le delay que vous demandez de pouruoir à vos affaires n'est-ce pas afin que la pauureté ne vous puisse incommoder? Mais que direz-vous, si au lieu de la craindre, on vous fait voir que vous auez occasion de la desirer. Assez de gens estoient nez à la Philosophie, & s'y fussent dignement employez, si les richesses ne leur en eussent osté le moyen.

II. La pauureté n'a ny faix qui la presse, ny apprehension qui

qui la trouble. Si l'alarme sonne, elle sçait bien, que ce n'est pas à elle qu'on en veut : s'il faut sortir, elle est preste & ne fait que regarder par où le pauvre n'est point en peine de son bagage. S'il se faut mettre sur mer il n'a point pour cela de rumeur au port. Les quais ne sont point couverts de ceux de son train. Il n'est point suivi d'une troupe de valets si grande, qu'il n'y ait pas de viures assez dans le pays pour les nourrir. Peu de ventres sont aisez à paistre quand ils sont reglez, & qu'ils ne desirent de la viande que ce qu'il en faut pour estre nourris. La faim couste peu, la friandise beaucoup. Tout ce que veut la Pauvreté, c'est de se pouvoit contenter aux choses qui luy sont necessaires. Pourquoi donc refuserez-vous sa cõpagnie, depuis que les riches mesmes, qui ont bon iugement, la prennent pour exemple, & de sa vie empruntent le regime de la leur? Voulez-vous

lez-vous que vostre esprit se fournisse de belles conceptions? Soyez pauvre, ou vivez en pauvre. Il est impossible d'estudier avec fruit sans la frugalité : la frugalité n'est autre chose qu'une pauvreté volontaire.

III. Laissez-moy donc ces excuses, ie ne suis pas encore bien, il me manque encore quelque chose : quand ie l'auray, ie ne veux plus faire que Philosopher. Mais voyez la faute que vous faites : ce que vous-vous proposez d'acquérir, apres que vous aurez toute autre chose, c'est ce que vous devez avoir, auant que rien acquérir. Vous faites la fin de ce qui doit estre le commencement. Vous dites que vous voulez acquérir dequoy viure : Apprenez par mesme moyen de quelle façon il le faut acquérir. Si quelque chose vous empesche de bien viure, elle ne vous empesche pas de bien mourir : il ne faut ny pour la pauvreté,

urété, pour l'indigence mesme se retirer de la Philosophie.

I V. Quand il seroit question d'en venir à ces extremitéz de faim, qu'on a veuës en beaucoup de sieges, il se faut resoudre à les supporter. Pourquoy ne souffri-rons-nous en l'acquisition d'une liberté perpetuelle, & qui nous asscurera contre toutes les menaces du Ciel & de la terre, ce que tant de fois on a souffert en des occasions où tout le loyer de la patience n'estoit que ne tomber point à la discretion du victorieux? Il y faut aller, & deust-on mourir de faim. Il s'est veu des armées reduites à la necessité de toutes choses, qui ont vescu de racines, & mangé des ordures qui feroient mal au cœur à reciter: Et tout sans autre sujet que pour regner: & ce qui vous semblera plus estrange, pour regner au Royaume d'autruy. Et se trouuera-t'il quelqu'un si lâche que pour se démeller des fu-

reurs où le monde l'engage, il apprehende de supporter la pauvreté? C'est donc vne folie de se proposer d'acquérir du bien : premierement il ne couste rien pour aller trouuer la Philosophie : vous auez raison, quand il ne vous manquera plus rien. Vous verrez d'auoir aussi la sagesse : ce sera la derniere piece de la vie : & s'il faut ainsi parler, la bonne mesure. Voulez-vous bien faire? si vous auez quelque chose, commencez dès maintenant à Philosopher : car que scauez-vous? peut-estre vous en auez desia plus qu'il ne vous en faut.

V. Si vous n'auetz rien, cherchez premierement la Philosophie, & puis vous penserez au reste : ouy mais i'auray faute de ce qui me sera necessaire. Cela ne se peut, parce que la Nature est contête de peu de chose, & le Sage s'accommode à la Nature. S'il se trouue reduit à des necessitez irremediables, il ne marchandera point à
quitter

quitter le monde, & se deliurer luy-mesme de son importunité. S'il a dequoy pouuoir allonger sa vie, sans desirer dauantage, il trouuera ce qu'il luy faut pour sa bouche & pour ses habits. Il s'entretiendra doucement, il verra les occupations des riches, & la peine que prennent ceux qui le veulent estre: Et vuide de toutes inquietudes dira en luy-mesme: Que ces pauures gens sont mal-aduisez de prendre vn si long chemin, & d'attendre ou les interests de leur argent, ou le profit de leur marchandise, ou la succession de quelque vieillard! Ce que la sagesse baille, vous l'auuez content. Elle fait tout d'vn coup vn homme riche, en luy apprenant à ne se soucier point de l'estre: ce sont choses qui ne vous touchent point. Je fais plus de cas de vous que des riches. En vn bon siecle, vous en auriez trop.

V I. Sans la mauuaise coustume,

me , que ie vous ay fait prendre, ie pouuois icy fermer ma lettre: on ne fait iamais la reuerence aux Rois, sans leur faire quelque present. Je ne vous puis dire adieu, qu'il ne m'en couste quelque chose. Que sera-ce? Epicure me le prestera. Plusieurs pour auoir acquis du bien, n'ont pas fini leurs miseres, mais les ont changées. Je ne m'en ébahis pas, le vice n'est pas aux choses, il est en l'esprit. Ce qui les dégoustoit en la pauureté, les dégouste aux richesses. Comme il n'importe au malade que son lit soit d'or, ou de bois, parce qu'en quelque lieu qu'on le mette, son indisposition ne le quitte point, aussi depuis qu'vn esprit n'est pas sain, mettez-le parmy les richesses, ou parmy la pauureté, comme vous aymeriez le mieux, c'est tout vn, il ne peut aller en part, où sa maladie n'aille quant & luy.



EPISTRE XVIII.

ARGUMENT.

1. *Le Sage doit estre moderé dans les débauches publiques, s'il ne les peut fuyr tout à fait.*
2. *Nous devons quelquefois faire essay de l'Abstinence, & de la Pauvreté: Et au milieu des caresses de la Fortune, nous resoudre à ses outrages.*
3. *Où il y a trop de colere, il n'y a jamais assez de iugement.*

1. **N**OUS sommes au mois de Decembre. C'est vne saison où tout va par escuelles. Le luxe n'a point de loix: chacun fait le plus de bruit qu'il peut, comme si les Saturnales estoient quelque autre chose que les iours ouuriers; Et certainement il faut aduoüer
que

que la difference y est si petite , que ie trouue que celuy rencontra fort bien , qui dit que Decembre, qui n'estoit d'ordinaire qu'un mois , estoit à cette heure vn entier. Si vous estiez icy, ie scaurois volontiers ce que vous seriez d'auis de faire ; si nous ferions comme de coustume , ou si pour ne sembler pas auoir des mœurs particulieres , nous mettrions robe bas , & ferions la débauche comme les autres: car à cette heure pour passer le temps , & faire feste, nous changeons d'habits : ce qu'autrefois on ne faisoit que lors qu'il y auoit quelque mauuaise nouvelle , ou que les choses sembloient se preparer à quelque remuëment. Si ie scay quelque chose de vostre humeur , vostre opinion seroit de prendre vne voye d'entre les extremités, & faire vn peu plus de chere que d'ordinaire : mais aussi n'aller pas iusques où va le peuple , si peut-estre vous n'estiez
d'auis,

d'avis, que c'est alors qu'il se faut tenir la bride plus haute, afin de faire monstre de la temperance, en vn temps où l'on ne voit que des exemples d'insolence & dissolution de tous costez. Il n'y a point de preuve qui fasse mieux connoistre que l'esprit est ferme, que quand il n'y a rien assez attrayant pour le conuier au desordre, ny rien d'assez fort pour l'y trainer. Ce seroit bien, à n'en mentir point, vn trait plus courageux de demeurer sec & sobre, au milieu d'un peuple qui ne fait qu'yurongner, & rendre sa gorge enmy les ruës; mais il y a bien plus de discretion à se tirer hors de la multitude, sans monstre qu'on soit irregulier, & faire ce que font les autres, pourueu qu'on le fasse d'autre façon qu'ils ne le font: il n'est pas impossible de passer son temps, sans se débouter.

I. J. Au demeurant, j'ay tant d'euie de reconnoistre comme vous auez l'ame en bõne assiette, que sui-
uant

uant les regles des grands personnages , ie suis d'aduis que vous fassiez vn essay d'estre mal nourry & mal vestu quelques iours , afin de pouuoir dire : Est-ce cecy dequoy on m'auoit fait si grand peur : Il faut en la seureté se preparer aux estonnemens, & au milieu des caresses de la fortune , se resoudre à ses outrages. Les soldats en pleine paix marchent en bataille, travaillent aux tranchées, & se lassent à des labeurs superflus, pour se fortifier aux necessaires. Voulez-vous n'auoir point de peur en l'execution de quelque chose ? assurez-vous deuant que d'y aller. Cette consideration a fait que beaucoup de gens ont voulu donner quelques iours de châques mois à viure comme les pauvres : & se sont approchez le plus qu'ils ont pu de l'indigence , afin que iamais ils ne craignissent ce que si souuent ils auoient essayé. Ne pensez-pas que ie vous appelle simplement

ment à quelque retranchement de vostre ordinaire , ou à manger sous quelque cabane , ou à faire quelqu'une de ces austeritez fantastiques, où par caprice les grands vont chercher de l'appetit , quand l'assiduité des delices leur en a fait perdre le goust. Que vostre liect soit vne paillasse, vostre habit vne haire , & vostre viande du pain bis: faites cette vie-là durant trois ou quatre iours , & quelquesfois davantage , afin que ce ne soit pas vn ieu, mais vne épreuue à bon esciër, & croyez qu'alors vous aurez l'esprit bien content. Quand vous verrez que pour deux liards vous aurez mangé tout à vostre aise , & connoistrez que pour estre saoul, vous n'avez que faite d'estre en la bonne grace de la Fortune , puis qu'en dépit d'elle , il faut qu'elle vous fournisse ce qui vous fait besoin : Quoy que vous fassiez pourtant , ne vous imaginez point d'auoir fait quelque grande prouësse.

Vous

Vous n'avez rien fait qu'une infinité d'esclaves & de pauvres ne fassent. Toute la gloire qui vous en est deüe, c'est que vous le faites volontairement. La continuation ne vous en fâchera non plus que l'essay : exerçons nous à la quintaine, & de peur que la fortune ne nous surprenne, faisons de bonne connoissance avec la pauvreté. Quand nous aurons sçeu combien c'est chose supportable d'estre pauvres, nous en serons riches avec moins d'apprehension. Epicure, qui estoit si sçavant en volupté, qu'il en faisoit leçon, avoit de certains iours où il ne mangeoit pas son saoul, pour voir s'il y faisoit faute quelque chose d'une pleine & parfaite volupté, ou combien il en manquoit, & si c'estoit chose qui meritast de s'entraîner beaucoup : Cela se trouve ainsi dans les lettres qu'il escrivoit à Polienus durant le gouvernement de Charinus. Il se vante au-

qu'il ne depenſoit pas vn ſol à chaque repas: Et que Metrodorus, qui n'eſtoit point encore du tout ſi Philoſophe, n'en depenſoit pas plus d'vn entier. Vous ne croyez pas qu'il y euſt dequoy ſe raffaſier à faire de ſi mauuais repas? ſi auoit-il dequoy ſe contenter, non d'vne volupté legere & periffable, mais d'vn contentement bien ſolide & bien aſſeuré. Il n'y a pas grande friandiſe à manger vn peu de boüilly, ou vn morceau de pain d'orge, & boire de l'eau: mais c'eſt vn plaifir extreme que de trouuer du plaifir en ce qui n'en a point, & ſe reduire à des choſes que la plus rigoureuſe, & la plus iniuſte fortune du monde n'eſt pas capable de nous oſter. Les criminels font bien meilleure chere à la Conciergerie, & ceux-mêmes qui ſont mis à part afin d'eſtre menez au ſupplice, ne ſont pas traitez ſi maigrement. Quelle demonſtration plus euidente ſçauoit-on faire de la

grandeur de nostre ame , que de nous ranger volontairement à des choses que nous ne souffririons pas quand nous serions à la dernière extremité ? C'est ainsi qu'on se prepare contre la Fortune. Commencez donc de bonne heure, mon grand amy , à prendre cette coustume : & destinez quelques iours où separé du monde , & rendu communicable aux plus petits, vous entriez au commerce de la pauvereté.

*Courage, mon Amy , méprisez la
richesse ,*

*Rends-toy digne de Dieu par ta
mesme sagesse.*

Celuy seul en est digne qui sçait mépriser les richesses : ce n'est pas que ie les condamne, mais ie veux qu'il les possède sans apprehension , & cela ne se peut faire que nous ne soyons resolu à nous en pouuoir passer , & que nous ne les regardions comme tousiours prestes à s'en aller d'auec nous.

III. Mais

I I I. Mais il faut commencer à fermer ma lettre. Je me doute bien que vous ne me le permettrez pas; que premierement vous n'ayez esté payé de ce que ie vous doys. Je vous assigneray donc sur Epicure, qui m'acquittera. Où il y a trop de colere, il n'y a iamais assez de iugement: vous n'ignorez pas comme cette sentence est veritable. Puis que vous avez eu des valets, vous avez eu des ennemis. C'est vne passion qui ne respecte personne: Elle naist d'amour aussi bien que de haine? & non moins parmy les choses serieuses, qu'entre les ieux & passe-temps. Les effets n'en sont point selon la cause, mais selon la disposition de l'ame qui la conçoit, comme il n'importe pas combien vn feu soit grand, mais combien la matiere où il tombe, est capable de s'allumer. Car il y a des choses si dures & si solides, que quelque feu que ce soit, elles ne le reçoivent pas. Et

au contraire il y en a qui en sont si susceptibles, qu'il suffit vne seule estincelle pour les consumer tout incontinent. Il n'y a point de doute, qu'une Colere bien violente ne se termine en fureur : Et pour ce il est bon de s'en donner garde, non seulement pour la modestie, mais encore pour la conseruation de nostre entendement.



EPISTRE XIX.

ARGUMENT.

1. *Le Sage ne doit point vieillir à la Cour, ny aux charges publiques, mais chercher son repos à bonne heure, non tout à fait dans la solitude, mais dans vne honneste occupation.*
2. *Les amis de table ne sont point les vrais amis. On ne doit pas
tant*

*tant prendre garde à la chose
donnée comme à celui qui la
reçoit.*

I. **I**E ne reçois iamais de vos lettres que ie n'en sois transporté de ioye. Elles n'auoient par cy-deuant fait esperer quelque chose de vous ; mais à cette heure elles m'en respondent , & changent l'incertitude de leurs promesses en des assurances indubitables. Continuez de mieux en mieux, ie vous en prie , & vous en coniuire , comme de la chose que ie vous souhaitte le plus. Dérobez-vous tout bellement à ces occupations qui vous diuertissent , ou si vous ne pouuez , tirez-vous-en ouuettement. Nous n'auons que trop perdu de temps : la vieillese nous aduertit de plier bagage. Quelle enuie est - ce qu'on nous en pourra porter ? Nous auons passé nostre vie parmy la tempeste ; finissons - la dans le port.

Ce n'est pas que ie vous conseille de chercher de la reputation par cette retraite : il ne faut ny monst^rer , ny cacher : quelque iugement que ie fasse du forcenement des hommes , ie ne veux pas que vous alliez vous mettre au fonds d'une cauerne pour vous y enseuelir en vn oubly perpetuel. C'est assez que vostre repos paroisse , il n'est pas besoin qu'il soit eminent : ceux qui ne sont point venus au monde , sont libres de n'y venir point, & demeurer cachez en l'obscurité , mais à vous , le temps n'est plus de le faire. Vostre bel esprit , qui vous a mis si auant au jour , la gentillesse de vos escrits, & la connoissance que les Grands ont de vostre merite, vous en empescherōt. Vous avez tant de reputation, que quand vous-vous iriez cacher au bout du monde , & que vous ne sortiriez iamais d'une chambre , ce que vous avez desia fait , vous produiroit. Il n'y a point

point de tenebres pour vous: fuyez
ou vous voudrez: vous y porterez
toujours les rayons de cette lu-
miere qui vous a fait éclairer par
le passé. Personne ne se peut of-
fencer que vous-vous mettiez en
repos, c'est chose que vous pou-
vez faire sans regret, ny mor-
sure d'ame quelconque. Car que
nous laissez-vous que vous-vous
apperceviez d'auoir laissé, si vous
ne voulez? Vos clients? ce n'est
pas vous qu'ils demandent, mais
quelque chose de vous. Vos amis?
autrefois on recherchoit de l'a-
mitié, à cette heure on ne se sou-
cie que du profit. Les vieillards
que vous aurez quittez referont
leurs testamens: le donneur de
boniour ira chercher vne autre
porte: Il est mal-aisé qu'vne
chose vaille beaucoup & ne cou-
ste gueres. Regardez ce que vous
aymez mieux perdre, ou vous, ou
quelque chose du vostre. Pleust
à Dieu que la Fortune vous eust

laissé viure en la condition qu'elle vous auoit fait naistre ; Et que le bon vent ne vous eust point emporté si loin de terre : vous estiez bien , sans cette félicité précipitée , qui vous a fait auoir des Gouvernemens , & des Commissions , & pretendre aux Charges , de qui celles - cy ne sont que les degrez pour y monter : d'un estat vous passerez à l'autre , & de cet autre à vn autre. Mais enfin que fera - ce ? Quand ferez - vous compte de vous reposer ? quand vous aurez ce que vous desirez. Ce ne fera iamais. La suite de nos cupiditez est comme celle des causes , de qui les Stoïques tiennent , que les Destins sont enfilez. La fin de l'une est la naissance de l'autre : vous - vous este laissé choir en vne vie , où la misere & la seruitude n'ont point de bornes. Tirez - vous le col hors du joug : vous aurez meilleur marché

marché de l'auoir coupé vne fois , que pressé perpetuellement. Si vous reuenez à la vie priuée , vous y trouuerez bien les choses plus petites : mais elles ne laisseront pas de vous rassasier : à cette heure vostre estomach est vn abyssine , quoy que vous y jettiez ne le contente. Or lequel est-ce que vous aymez mieux , d'estre pauure & faoul , ou riche & affamé ? Les Grands ne sont iamais sans Conuoitise : & sont encore exposez à la conuoitise d'autrui. Si vous n'estes content , vous ne pouuez contenter personne. Mais comment sortiray-ie ? Faites comme vous voudrez : mais de quelque façon que ce soit , il faut sortir. Souuenez-vous combien l'auarice vous a fait courir de hazards , & combien de trauaux l'ambition vous a fait trouuer agreables. Il faut aussi vsier de quelque chose pour estre en repos.

ou vous resoudre de vieillir en cette inquietude de commissions, ou de charges publiques, parmy le tumulte, & tousiours dans quelques nouveaux flots, d'où, quelque modeste, & paisible que vous soyez, vous n'aurez moyen de vous garentir. Qu'importe que vous vueillez vous reposer? Votre fortune ne le veut pas: que fera-ce si vous la laissez monter plus haut? L'accroissement du bien ne sera-ce pas vn accroissement d'apprehension? Je vous veux icy reciter vne chose, que Mecenas a dite en son Promethée. La torture luy fit à la fin decouvrir la verité. La seule hauteur estonne les choses eleuées: il a voulu dire, que le coupeau d'vne chose haute a tousiours de l'estonnement. Est-il possible qu'il y ait grandeur au monde qui vueille qu'vn homme soit contraint de confesser qu'il en est enyuré? Ce fut certainement vn bel esprit, & qui

qui pouuoit mettre sa bien disance entre les exemples, si la prospérité de la Fortune ne l'eust rendu plustost femme, qu'effeminé. Vous en serez de mesme, si vous n'y prenez garde. Il eut enuie de prendre terre : mais ce fut trop tard : pliez les voiles de bonne heure.

II. Cette sentence de Mecenas me pouuoit acquitter si ie voulois, mais ie me doute qu'il me faudroit auoir procez avec vous, & que vous voudrez auoir vostre payement de monnoye courante. Puis qu'ainsi est, ie m'en vay en emprunter d'Epicure. Ne prenez pas tant garde à ce que vous mangez, comme avec qui vous mangez. C'est vne vie de Lyon, ou de Loup, que manger sans vn amy. Pour auoir cette élection, retirez - vous : autrement il faut que vous preniez la compagnie telle qu'entre ceux qui vous viennent voir, vn officier vous aura voulu choisir. Les amis ne se trou-
uent

uent point en vne basse-court : ils ne s'éprouuent point en vne table. C'est le mal ordinaire des Gtands, de penser estre aymez de ceux qu'ils n'ayment point , & croire que pour acquerir des amis , ce soit assez de les obliger. Au contraire , il y a des hommes qui ne veulent du mal qu'à ceux qui leur ont fait du bien : plus ils doivent, plus ils hayssent : vne petite somme estrange celuy qui l'emprunte : vné grande le rend ennemy: Et quoy donc , les plaisirs ne font pas les amitez ? Si font, pourueu qu'on choisisse ceux qui les doivent receuoir , & qu'indifferement on ne les épande pas sur les premiers venus. Ainsi iusques à ce que de vous-mesme vous foyez capable de vous conduire, prenez l'aduis de ceux qui sont sages , & ne regardez pas tant ce qui vous part des mains, comme la personne qui le reçoit.



EPISTRE XX.

ARGUMENT.

1. *La Philosophie est une eschole de bien faire , & non de parler : Estre constant en ses resolutions est la marque d'un homme sage.*
2. *La Pauvreté fait connoistre les vrais Amys : La gloire d'une ame genereuse n'est point d'aller au deuant des incommoditez, mais par le mépris des richesses , de s'y preparer , comme à choses qui ne sont pas fort difficiles à supporter.*
3. *Qu'il faut quelquefois se représenter une Pauvreté imaginairo, pour s'accoustumer à la veritable.*

1. **S**I vous-vous portez bien , & pensez auoir du merite assez ; pour estre quelque iour vostre.

stre, ce sont les meilleures nouvelles que ie sçauois receuoir de vous. Je serois bien-aïse d'auoir l'honneur de vous tirer de la confusion où vous estes, avec peu d'esperance de vous en débrouïller. C'est pourquoy ie vous prie, & vous conseille de faire descendre la Philosophie iusqu'au fonds de vostre ame, & de mettre en pratique ce que vous auez appris, non par des belles paroles, ou par des escrits, mais par assurance de courage, & diminution de vos passions. Verifiez vos paroles par effects. Il n'est pas question ny de haranguer deuant vne assemblée, pour faire admitter son eloquence, ny de disputer de quelques propositions curieuses, pour entretenir de ieunes hommes, & ie ne sçay quelles gens, qui ne sçauent où passer le iour. La Philosophie est vne eschole de bien faire, & non de parler: elle veut que chacun se cõforme à sa regle: qu'ó viue comme on parle

parle : & qu'en nos actions tout soit d'une peinture , sans qu'il y ait rien de dissemblable ny de bigarré. Le principal office de la sagesse, & sa marque la plus euidente, c'est que les œuvres ne démentent point les paroles, & qu'en toutes rencontres, un homme se trouve toujours égal à soy. Mais qui sera capable de ceste perfection ? peu de gens sans mentir : Et toutesfois il s'en trouuera quelques-uns. C'est chose qui n'est pas bien aisée : mais si est ce que ie n'oblige pas le sage à marcher toujours de mesme pas : il me suffit qu'il tienne toujours un mesme chemin. Prenons donc garde si nous ne nous habillons point d'une façon, & gouvernons nostre maison de l'autre : Si nous ne baillons point trop auarement aux autres ce que nous prenons trop liberalemment pour nous : Si vous n'estes point frugal en despense de table, & trop somptueux en magnificence
de

de bastimens. Choisissons pour vne fois vne forme de viure , & suiuous-la eternellement. Il y en a qui sont mesquins & sordides en leur maison , & qui dehors font les grāds & les magnifiques. Cette inegalité vicieuse est marque d'un esprit qui chācelle, & qui n'est point encore en bonne assiette. Je m'en vay vous dire d'où leur vient ceste humeur ainsi variable , & pourquoy il y en a de si peu de rapport de leur conseil à leur execution. Ils ne se proposent point vn certain but , & s'ils le font , ils n'y perseuerent point : mais se laissent incontinct emporter ailleurs, & ne se contentent pas de chāger, mais retournent sur leurs pas , & reprennent la resolution mesme, qu'ils auoient condamnée auparavant. Afin donc de laisser les anciennes definitions, qu'on a faites de la sagesse , & comprendre toute la consideration de la vie humaine , ie me contenteray de ce

que

que ie vous vay dire. Qu'est-ce que sagesse ? quand on a voulu quelque chose, estre tousiours ferme à la vouloir, & ne vouloir iamaïs ce qu'une fois on n'a point voulu. Je n'y adiouste point ceste petite exception, que ce qu'on veut, soit iuste, parce qu'il est impossible, qu'une chose iniuste puisse plaire continuellement. Les hommes sçauent peut-estre ce qu'ils veulent en ce moment où ils veulent : mais apres ils n'en sçauent plus rien. Il n'y a personne du tout ferme à vouloir, ou ne vouloir point. Le iugement se change : il se contredit d'un iour à l'autre, & de là vient, que plusieurs font de la vie comme d'un jeu. Suiuez donc ce chemin, que vous auez pris, & peut-estre qu'il vous menera à la perfection, ou pour le moins vous gagnerez ce poinct, que si quelque chose vous manque, vous serez le seul, qui reconnoistrez vostre deffaut.

II. Mais

II. Mais que deviendront mes domestiques ? quand ils ne mangeront plus vostre pain, ils mangeront le leur. Vous sçavez par la pauvreté ce que le bien que vous avez fait, ne vous a sçeu faire apprendre. Les amis de cœur vous demeureront : vous ne serez laissé que de ceux qui vous suivoient pour quelque autre chose que pour vous. Quand la pauvreté ne vous seruiroit qu'à vous faire connoistre qui vous ayme, n'est-ce pas du sujet assez de la vous faire aymer ? Ne vous verrez-vous iamais en vn estat qui n'oblige personne à mentir pour vous faire honneur ? faites donc que toutes vos pensées ; tous vos soins, & tous vos souhaits soient d'y paruenir. Remettez à Dieu tous les autres vœux que vous luy pouuez auoir faits, & qu'il vous accorde cettuy-cy, que vostre contentement soit en vous-mesme, & aux biens qui ne procedent

dent que de vous. Quel bon-heur
ſçauriez - vous voir plus à com-
mandement ? eſtabliſſez - vous ſi
bas , qu'il ſoit impoſſible de tom-
ber. Le tribut de cette lettre que
ie m'en vay vous payer, vous don-
nera plus de ſujet de vous y re-
ſoudre : ſoyez-en jaloux tant qu'il
vous plaira. Ie ſçay bien qu'Epi-
cure ne ſe faſchera non plus de
payer pour moy , qu'il a fait par
le paſſé. Croyez que quand ie
vous verray eſtendu ſur quelque
pauvre liſt , & vos habits tout dé-
chirez, ce que vous me direz m'en
ſemblera bien plus braue & plus
magnifique. Ie n'en ouyray pas
ſeulement le langage , i'en verray
l'experience: Pour moy ie ne prens
iamais tant de plaifir d'ouyr noſtre
Demetrius que quand ie le rencon-
tre couché ſur la paille , ou ſur
quelque choſe encore pis, & ſi mal
en ordre , qu'il eſt pluſtoſt nud
qu'habillé : car il ne profeſſe pas
la verité : il la témoigne. Et quoy
donc ?

donc? ne peut-on pas viure parmi les biens , & les mépriser ? pourquoy non ? On ne peut dire qu'un homme n'ait beaucoup de courage , qui apres auoir long - temps amoureuxment regardé les richesses, se prend à rire de ce qu'elles le font venu trouuer : & les reconnoist siennes plustost par ouy dire, que pour sentiment qu'il en ait. Ce n'est pas peu de pouuoir conuerfer parmi les richesses, & ne s'y laisser point corrompre. Il y a de la gloire d'en auoir , & viure en pauvre : mais il y a moins de peril à n'en auoir point. Je ne sçay , direz-vous, si ce riche tóboit en pauureté , comme il la supporterait patiemment. Je ne sçay , vous respondray-je pour Epicure, si la Fortune donnoit des biens à ce pauvre, comme il auroit du iugement & du courage à les mépriser. Il faut entrer au fonds de leur ame de l'un & de l'autre , & voir si c'est à bon escient & sans fard , que le pauvre

pauvre prend plaisir à l'estre, & si le riche, quelque bonne mine qu'il fasse, ne se resioiit point d'auoir du bien. Ce n'est pas vn grand tesmoignage d'vne volonté bien disposée, qu'vn méchant liêt, ou vn mauuais habillement, sinon qu'il y paroisse, non de la necessité, mais & de l'élection & du consentement à les auoir. Au reste la gloire d'vne inclination genereuse n'est point à chercher mal à propos ces incommoditez, comme plus salutaires au repos de cette vie : mais de s'y preparer indifferemment comme à choses qui ne sont point si difficiles, qu'il ny ait moyen de les supporter. Et certainement, Lucilius, elles sont supportables, vrayment plaisantes, quand on y vient aduertit de longue main. La seureté les accompagne, sans laquelle nous ne pouuons iamais rié auoir qui nous donne du plaisir.

II I. Nous ferons donc bien, à mon aduis, à l'imitation de beaucoup

coup de grands personnages de nous reseruer quelque iours, où par l'exercice d'une pauvreteé imaginaire, nous nous accoustumions à la veritable. Dequoy nous auons d'autant plus de besoin, que nous aurons esté plus noyez dans les delices, & que toutes choses nous sembleront plus dures & difficiles. Il faut pincer nôtre esprit, afin qu'il se réveille, & luy représenter le peu que la Nature nous a ordonné pour nostre entretien. Il n'y a personne qui sorte riche du ventre de sa mere : quiconque vient au monde, il faut qu'il se contente d'un peu de laiçt pour sa nourriture, & d'un morceau de drap pour son habillement : Et cependant de si petits commencemens viennent ces ambitions disproportionnées, à qui les Royaumes entiers ne sont pas encore assez.



EPISTRE XXI.

ARGUMENT.

- I. La Vertu nous rend immortels, & non les biens de Fortune.*
II. Celuy qui a borné ses desirs, est riche.

PENSEZ-vous que vostre empêchement vienne d'où vous m'écriués? vous n'aués rié qui vous trauerse tant que vous-même. C'est de là que vient vostre inquietude, que vous ne sçauéz ce que vous demandez, & approuuez mieux la Vertu que vous ne vous y rangez. Vous voyez bien où est la Felicité; mais vous n'auéz pas assez de cœur pour vous y acheminer; Puisque vous ne sçauéz d'où cela vient, ie le vous diray. Vous pensez que ce qu'il vous faudra laisser, soit

soit quelque chose bien estimable; Et autant de fois que vous vous representez le repos de la vie, où vous voudriez bien passer, autant de fois l'éclat de celle d'où vous partirez, vous retient, comme si vous deviez choir au fonds de quelque sale & tenebreuse obscurité. Vous vous trompez, Lucilius; de la vie où vous estes, on monte à celle que vous desirez. Il y a entre ces deux vies la mesme difference, qu'entre la lumiere & la lueur, l'une, qui a son origine d'elle même, & l'autre, qui n'éclaire que par autrui. La vie où vous estes, parce qu'elle est frappée d'un brillement extérieur, donne incontinent une ombre épaisse à ceux qui s'y arrestent: celle que vous desirez, a de soy-mesme une splendeur véritable, & n'emprunte point de rayons pour éclairer. Vous luissez du lustre de vostre science: sa célébrité vous rendra célèbre. Epicure escriuant
à

à Idomeneus, l'un des principaux Officiers du Roy son maistre, & qui estoit employé en affaires de grande importance; pour le tirer d'une vie, qui n'auoit que de la monstre, & luy faire embrasser vne gloire solide & durable, luy disoit: Si vous cherchez de l'honneur, toutes ces vanitez que vous suivez: & qui vous font suivre, ne vous en donneront point tant que mes lettres. Ne luy a-t'il pas tenu promesse? Qui iamais eust ouy parler d'Idomeneus, s'il ne se fust rencontré dans les lettres d'Epicure? Tous ces Magistrats, & Satrapes, & ce Roy mesme, d'où venoit la grandeur d'Idomenée, ont leurs noms, aussi bien que leurs cendres dans le tombeau. Atticus eust Agrippa pour gendre, Tyberius pour pere de son gendre, & Drusus Cesar pour ariere-neveu. Et toutesfois avec tous ces noms si grands & si magnifiques, si les lettres de Cicéron ne l'auoient mis

au monde, on ne sçauroit pas qu'il a vescu. Nous serons couuerts d'une profonde espaisseur de siecles, qui tomberont sur nous : il y aura quelques esprits qui leueront la teste , & long-temps disputeront la conseruation de leur memoire, mais à la fin ils succomberont eux-mesmes , comme les autres , seront noyez en l'abysme d'un silence perpetuel. Ce que promettoit Epicure à son amy, ie le vous promets, Lucilius. l'ay du credit avec la posterité : i'ay dequoy faire viure ceux qu'il me plaira mener avec moy. Nostre Virgile a promis à deux de faire que la posterité s'en souuiendroit d'eux eternellement : & de fait il leur tient promesse.

*O tous deux bien-heureux ; si mes
vers ont pouuoir ,*

*Nul iour vostre memoire esteinte
pourra voir,*

*Tant que de Capitol cette roche
éleuée*

Logera

*Logera les neveux & la race
d'Enée :*

*Et tandis qu'on verra que le pere
Romain ,*

*De ce monde vainqueur , aura
l'Empire en main*

Tous ceux que la Fortune produit à la veüe du monde , & que les Roys font les pieces principales de leur estat, sont honnorez , & leurs maisons frequentées , tandis qu'ils vivent : mais ils n'ont pas si-tost fermé les yeux , qu'on n'en parle plus. Il est au contraire des beaux esprits : c'est après la mort qu'on les estime davantage, & non pas eux seulement, mais generale-ment tous ceux qui en quelque fa-çon se sont attachez à leur me-moire.

II. Puis qu'Idomeneus a eu place en ma lettre , il est raisonnable qu'il luy en couste quelque chose. Epicure luy voulant per-suader d'enrichir Pytocles par vne voye extraordinaire , mais indu-

bitable, luy dit vne parole fort remarquable: Voulez-vous, dit-il, que Pytocles soit riche, n'accroissez point ses biens, mais diminuez ses conuoitises. Cette sentence sans interpretation est assez claire, & a trop de grace pour luy chercher d'embellissement. Je vous aduertiray seulement d'une chose; que ce qu'il a dit des richesses, se peut appliquer par tout, où vous vous-en voudrez seruir. Voulez-vous faire Pytocles honneste homme? n'accroissez point ses honneurs, diminuez ses conuoitises? Voulez-vous qu'il soit en vne volupté perpetuelle? n'accroissez point ses voluptez, mais diminuez ses conuoitises: Voulez-vous que sa vie soit longue? n'accroissez point ses années, mais diminuez ses conuoitises. Toutes ces paroles ne sont point particulièrement à Epicure; elles sont publiques. Je tiens qu'il faut faire en la Philosophie comme au Senat. Quand
quel

quelqu'un a dit quelque chose, qui ne me plaist qu'en quelque partie, ie luy fais diuiser son opinion, & me range de son costé; Et puis i'allegue tout après Epicure, afin que ceux qui se voudroient jeter de son party, pensans y trouuer la couerture de leurs intentions vicieuses, sçachent que de quelque costé qu'ils se tournent, il faut qu'ils se resoluent d'estre gens de bien, & se comportent avec honneur. Quand ils iront pour se rendre dans ses jardins, & qu'ils verront escrits sur la porte; *Passans, il y a bon Logis ceans: la volupté y est tenue pour souuerain bien*: Apres cela vous trouuerez vn concierge gracieux, qui vous traittera de bouillie, & vous donnera de l'eau tout ce que vous en voudrés. Il vous dira: Et bien, ne vous fais-je pas bonne chere? on ne s'affame point en ces jardins, on s'y rassasie: ce qu'on y boit ne prouo-

que point l'alteration , mais oste la soif , avec vn remede gratuit & naturel. I'ay passé ma vie en cette volupté : ie vous parle de ces desirs qui n'escoutent point de consolation , & à qui par force il faut donner quelque chose pour les appaiser : car quant aux autres , qui se peuent remettre à vne autrefois , chastier, corriger, ou supprimer du tout , ils ne sont ny naturels , ny necessaires , ny nous ne leur deuons rien. Si nous leur baillons quelque chose , c'est de nostre gré. Le ventre ne veut point de remonstrances ; il demande , il somme. Et toutesfois ce n'est point vn fascheux crediter : nous le renuoyons pour peu de chose : il se contente de la raison , & ne veut pas qu'on se ruine pour le payer.



EPISTRE XXII.

ARGUMENT.

1. *Le sage se doit tout à fait demesler des occupations specieuses en apparence, & pernicieuses en effet.*
2. *Le moyen d'eschapper aux occupations publiques, c'est d'en mespriser les honneurs & les recompenses.*
3. *Nous entrons au monde meilleurs que nous n'en sortons.*

I. **V**OUS connoissez desia bien que vous ne sçauriez mieux faire que vous demesler de ces occupations specieuses en apparence, & pernicieuses en effect : mais vous ne sçaez pas le moyen d'y paruenir. Il y a des choses qu'on ne peut monstrier qu'en

presence. Vn Medecin ne sçau-
roit par lettres ordonner au ma-
lade les heures qu'il doit man-
ger, ou se mettre au bain : il faut
qu'il luy taste le pouls. Le vieux
prouerbe dit, Que le Gladiateur
deliberé sur l'arene. Son aduersai-
re fera quelque mine, ou quelque
mouuement de la main, ou se met-
tra sur quelque posture, sur laquel-
le il se resoudra de ce qu'il faudra
qu'il fasse. Pour les choses qui se
doiuent faire, ou qui se font ordi-
nairement, il y a bien moyen de
les escrire, & de les faire sçauoir
non seulement aux absents, mais
à ceux mesmes qui viendront au
monde, apres que nous en serons
hors ; Mais de prescrire le temps,
ou la façon de proceder en quel-
que chose, c'est vn aduis, qui ne
se peut donner de loin. Il en faut
deliberer avec les yeux : l'occasion
nous échappe d'vn moment à l'au-
tre : ce n'est rien que d'estre pre-
sent pour la voir, qui n'est vigi-
lant

lant pour l'employer : Et pour ce
espiez-là bien : si vous la voyez ,
ne manquez pas de la prendre ; &
quoy qui en arriue , ne demeurez
plus comme vous estes. Vous vi-
uez d'une façon , que vous seriez
plus heureux de ne viure point.
Toutesfois ie ne suis pas d'avis ,
que ce changement se fasse avec
violence. Rompez ce que vous
vous avez meslé plustost que de
ne vous dégager point. Mais de-
uant que de le rompre , faites ce
que vous pourrez pour le débrouil-
ler. Il n'y a si poltron , qui n'ayme
mieux tomber vne fois , que d'estre
en branle toute sa vie. Cependant
pensez que vous estes loin de ter-
re , & ne vous engagez point plus
auant en la mer. Soit que vous-
mesme vous soyez mis dans la
barque , soit que comme vous
le voulez faire croire, vous y ayez
esté porté fortuitement , si vous
passez outre , vous n'avez point
d'excuse : on verra bien que vous

y estes non par fortune , mais par election. Ce sont contes que ce qu'on dit ordinairement : Je n'ay sçeu m'en garentir , ie n'en voulois rien faire , mais ça esté par force : on ne force iamais personne de courir apres la felicité : c'est quelque chose de ne la rejeter point , & de demeurer ferme.

Quand la Fortune vient , sans aller au deuant, pour la faire marcher plus vistement, ie veux , si vous le trouuez bon , qu'avec moy vous ayez encor en vostre conseil des gens plus sages que ie ne suis , & de qui ie prends ordinairement l'aduis , quand i'ay quelque chose à deliberer. Il y a dans Epicure vne lettre qu'il escrit à Idome-neus , qui se rapporte fort à ce propos . Il le prie qu'il fasse tost , & qu'il se dépesche le plus qu'il pourra , deuant qu'il suruienne quelque empeschement , qui luy oste la liberté de s'en aller. Toutesfois il adjoûte incontinct apres, qu'il

qu'il ne doit rien tenter que bien à propos ; mais quand l'heure sera venuë , il se iette par la fenestre plustost que de demeurer : Qu'au reste celuy qui pense à la fuitte ne doit iamais s'endormir : & que pourueu qu'on ne preuienne ny perde le temps , il n'y a rien si difficile qui ne puisse auoir vne bonne fin. Peut-estre vous voulez scauoir ce qu'en tiennent les Stoïques. Il ne faut pas qu'on vous fasse croire que ce soient gens qui se precipitent au peril sans iugement , ils sont plus confiderez que resolus : vous attendez possible qu'ils vous disent que c'est vne honte de laisser tomber sa charge: que depuis qu'on a pris vne profession, il faut combatre contre ce qu'elle a de mal-aisé , & que la marque d'vne ame magnanime & valeureuse est de s'opposer contre les difficultez. Ils voustiendront ce langage , quand il y aura quelque fruit en la perseuerance , & qu'il

qu'il ne ſera queſtion de choſe qu'on ne puiſſe ny faire ny ſouffrir avec honneur: autrement vn homme de bien ne voudra pas s'attacher apres quelque choſe de ſordide , ny d'une occupation en faire naiſtre vn autre , pour auoir toujours quelque ſujet de ſe tourmenter. S'il ſe trouue vne fois embarqué dans les affaires du monde , il n'en voudra pas toujours ſouffrir les marées, côme vous penſez qu'il fera mais ayant reconnu cōbien les choſes qui luy donnent de la peine, ſont peu durables , incertaines, & douteuſes, il ſe retirera tout bellemēt, & ſans tourner le dos reculera iuſques à ce qu'il ſoit hors de peril.

I I. Le moyen d'échapper aux occupations , c'eſt d'en mépriſer les recompenſes : il n'y a que cela qui nous arreſte, & nous retienne. Quoy donc, que deuiendront tant de belles eſperances : M'en iray-ie ſur le poinct de faire la recolte! N'auray-ie plus perſonne qui vien-

ne apres moy, personne qui courre apres mon carosse ; ny qui se promeine en ma basse court ? Ce sont des vanitez que les hommes ne peuvent laisser qu'à regret : ils detestent bien les arbres, mais ils prennent plaisir d'en cueillir le fruit, ils se plaignent de l'ambition comme d'une maistresse; c'est à dire, si vous examinez le fonds de leur affection, ils ne luy veulent pas de mal, mais ils sont en dispute avec elle. Sondez cette sorte de gens, qui font mine d'auoir à contre-cœur les choses qu'ils ont recherchées, & pensent de fuir ce qu'ils pensent leur estre necessaire: Vous trouuerez qu'ils succent comme sucre ce qu'ils rejettent comme absynthe. On ne les tient point, ils s'arrestent volontairement : il n'y a point tant d'esclaves, comme il y en a qui prennent plaisir de l'estre. Mais vous auez enuie de vous dégager de la seruitude: la liberté vous plaît à bõ escient: tout ce que

vous

vous demandez , c'est de le pou-
voir faire si à propos , que jamais
plus vous n'ayez suiet de vous sou-
cier de rien. Vous ne trouuerez
point de Stoïque qui ne soit en
cela de vostre opinion. Il n'y a ny
Zenon , ny Crisippus qui vous
conseillent chose qui n'ait quel-
que mesure , qui ne soit raisonna-
ble & que vous ne puissiez faire
avec honneur. Mais si vous vou-
lez attendre que vous ayez donné
ordre à ce que vous porterez quât
& vous , & aux prouisions qu'il
vous faudra pour vostre retraite,
ce ne sera jamais fait. Quand vn
vaisseau se brise, ceux qui se iettent
à la nage , ne se chargent point de
leurs hardes. Ne vous souciez que
de gagner le port d'une meilleu-
re vie. Les Dieux vous assiste-
ront : mais non pas comme ils as-
sistent ceux à qui d'un bon visage
ils donnent des maux déguisez d'un
ne apparence magnifique , se ga-
rentissans de cette excuse , que si
ce

ce qu'ils baillent est dommageable, ils n'ont pû refuser ce qu'on leur a demandé.

III. Je m'en allois cachetter ma lettre : mais il me la faut r'ouvrir, afin que vous ne la receuiez point, qu'avec le present accoustumé. Tout à cette heure il me vient de souuenir d'une parole d'Épique, aussi véritable, que bien dite : ie cherche tousiours dans les coffres d'autrui. Nous nous en allons tous de ce monde, comme si nous venions d'y arriuer. Prenez qui vous voudrez, ieune, vieil, ou du moyen âge ; vous n'en trouuerez pas un qui n'ignore la vie, & qui n'apprehende la mort. Nous nous remettons tous au lendemain ; & de là vient que nous n'auons iamais rien de prest. Ce que ie trouue de meilleur en cette sentence, c'est qu'elle reproche l'enfance aux vieillards. Comme nous sommes entrez au monde, nous en sortons. Cela n'est pas vray :
nous

nous naissons meilleurs que nous ne mourons. La faute en est à nous il ne s'en faut point prendre à la Nature : elle a plustost sujet de se plaindre de nous , & nous dire : D'où vient cecy ? quand ie vous mis au monde , vous n'aués point de cupiditez , point de frayeurs , de superstition , de perfidie , & de toutes ces autres pestes que vous auez à cette-heure ? Que n'en sortez - vous tels que vous y estes venus ? nous serions vrayement sages, si nous pouuions mourir avec aussi peu de peur comme nous sommes nez. Mais comme le peril approche, nous ne sçauons plus où nous en sommes : nous auons l'ame & le visage en desordre , & versons des larmes, que nous sçauons bien qui ne nous seruiront de rien. Quelle vilainie est-ce d'estre en allarme sur le poinct de sortir hors de tout peril ? L'occasion de ce trouble est, Que nous n'auons du tout rien de

ce que nous voudrions bien auoir.
 Quand nous sommes prests de
 mourir, il ne nous est rien demeuré
 de ce que nous auons vescu.
 Nous auons laissé tout écouler:
 nous ne nous soucions point d'vne
 bonne vie, mais d'vne longue:
 Et cependant le bien viure est si
 facile, que tout le monde le peut
 faire, & le viure longuement si
 difficile, qu'il n'y a pas vn qui
 puisse adiouster vne heure seulement
 à son dernier iour.



EPISTRE XXIII.

ARGUMENT.

1. *La vraye ioye consiste en la bonne conscience, au mespris des vanitez, des choses casuelles, & en vn reglement de vie uniforme.*
2. *Celuy-là vit honteusement, qui commence tous les iours à viure.*

I. Vous

I. **V**ous attendez que ie vous mande comme l'Hyuer nous a traittez doucement, comme il n'a esté ny si long ny si rigoureux que de coustume, comme le Printemps est fascheux, comme il est froid extraordinairement, & toutes ces niaiseries de gens qui ne cherchent qu'à remplir le papier. Pour moy ie ne vous veur rien escrire dequoy nous ne puissions recevoir quelque profit. Que sera-ce donc, sinon de vous exhorter à prendre garde que vous ayez l'ame bienfaite? Demandez-vous qui en est le fondement? de ne se resjouir point des vanitez. Ay-je dit que s'en est le fondement? c'en est le faiste. Quand vn homme en est venu là, qu'il sçait dequoy se resjouyr, & que pour estre heureux, il ne se remet à la discretion d'autre que de soy-mesme, il ne sçauroit monter plus haut: Quiconque se laisse chatoüiller de quelque esperance, quelque apparence

parente & facile qu'elle soit, & quelque bon succès que ce qu'il se propose, ait accoustumé d'avoir, il est impossible que jamais il ait ny l'ame nette, ny le courage bien affermé. Faites, Lucilius, que vostre première leçon soit d'apprendre à vous resjouyr. Vous me direz que vous ostant les choses fortuites, & les esperances qui sont les plus cheres delices de l'esprit de l'homme, ie ne vous en laisse pas beaucoup de sujet. C'est tout au contraire : ie ne veux pas que jamais vous soyez sans contentement. Tout ce que ie demande, c'est qu'il naisse en vostre maison : il y naistra, pourueu qu'il soit en vous-mesme. Les autres joyes relaschent bien le front, mais elles ne remplissent pas l'estomach; ce ne sont que fumées : il ne suffit pas de rire pour estre ioyeux : il faut que l'ame soit gaye, en bonne assiette, & si relevée, que toutes choses demeurent au dessous

sous d'elle. Croyez-moy, c'est vne chose seuerre qu'une joye veritable. Auez-vous opinion, qu'on puisse sans se rider, & comme parlent ces affetez, en faisans les doux yeux, mespriser la mort, ouvrir la maison à la pauureté, resister à ses affections, & se disposer à la patience d'une douleur? Il n'y a point de doute, que le contentement de ces meditations ne soit grand: mais il n'a pas le goust bien delicat. C'est celuy que ie veux que vous recherchiez. Ne vous souciez que d'en rencontrer la source: vous n'en trouuez iamais le bout. Les metaux de peu d'importance, sont ordinairement si près du gazon, qu'on les découure en deux coups de besche: Ceux qui sont de prix, se cachent au fond de la terre: mais aussi tant plus qu'on y cherche, tant plus on y trouue de quoy fouïller. Tout ce que le vulgaire estime, n'est que de fumée:

mée: s'il aquelque plaisir, il ne fait que s'espandre en la superficie, & ne penetre point à l'interieur. Il ne peut y auoir de fondement en vne joye, qui vient de dehors; Celle de qui ie parle, & où ie tafche du vous conduire, est essentielle, & n'a pas tant d'apparence que de verité. Voulez-vous estre heureux, Lucilius? il n'y a qu'un chemin qui vous y meine: marchez sur toutes ces vanitez, que vous voyez luire, & ne desirez point vne chose, que vous ne pourrez auoir, si vous ne la mendiez. Tournez-vous tousiours du costé du vray bien, & resioüissez-vous à vos despens. Comment à mes despens? De vous, & de ce qui est meilleur en vous. Quant au corps, encore qu'il soit l'organe de la pluspart de nos operations, traités-le comme necessaire: mais n'en faites point de cas. Les voluptez qu'il dône, sont vaines, & ne durent point:

point : elles sont aussi-tost presentes comme passées : & bien souuent se changent en leur contraire , si on ne les prend avec beaucoup de discretion. Ce que ie vous dis , est veritable. Elles sont en vn precipice , & qui n'y garde mesure , il en sort ordinairement de la douleur. Or il n'y a rien de si mal-aisé , que de garder mesure en ce qui est à nôtre goust. D'un bien veritable prenez en tout à vostre aise. Vous estes assurez que la quantité ne vous en peut faire mal. Vous me demanderez , Que c'est que ce bien veritable , & d'où il peut venir. Je le vous diray : De la bonne conscience , des intentions vertueuses , des actions droites , du mépris des choses casuelles , & d'un reglement de vie uniforme , qui ne s'égare jamais de son chemin. Car comme seroit-il possible, que ceux qui ne font que sauter d'un dassein à l'autre , ou qui mesmes
 n'y

n'y sautent pas , mais se laissent aller au gré de la Fortune , estans vagues & suspendus, eussent quelque chose de certain & d'arresté ? Il s'en trouuent peu , qui gouvernent eux & leurs affaires par conseil. La plupart ne vont pas, mais sont portés , comme ces choses que nous voyons flotter sur vne riuiere: Les vnes, parce que l'eau qui les soustient est molle & dormante , descendent tout bellement en bas , les autres par le fil impetueux sont trainez avec violence. Les vnes par vn braslement languide sont jettées à bord : Et les autres rapidement emportées jusques en la mer. Il faut donc prendre vne resolution de ce que nous auons à faire. Et quand elle est prise , y perseuerer.

II. Mais il est temps de payer ce que ie doy: ie m'en vay acher cette lettre avec vne belle parole de vostre Epicure. C'est chose fascheuse de commencer tous
les

les iours à viure , ou si vous trouuez la conception mieux exprimée de cette façon , c'est mal viure que de commencer tousiours à viure. Demandez - vous pourquoy ? pource que leur vie est tousiours imparfaitte , & qu'il n'y a point d'apparence qu'un homme qui ne fait que commencer à viure , se puisse preparer à mourir : il faut faire en sorte , que nous ayons tousiours assez vesçu. Cette meditation n'entre point en l'esprit d'un homme , qui pense tousiours estre au commencement de sa vie. Ne croyés pas que le nombre en soit petit : il n'y a gueres d'autres. Si vous vous en estonnez , ie vous diray bien vne chose qui vous estonnera bien d'auantage. Il y en a qui commencent de viure quand il est temps de cesser ? il-y en a qui cessent de viure , & n'auoient pas encore commencé.



EPISTRE XXIV.

A R G U M E N T.

1. *Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.*
2. *Le moyen de n'apprehender point les maux à venir, est d'en prendre la mesure à par soy & taxer sa crainte.*
3. *La mort n'a que l'apparence d'un plus grand mal, & toute sa pompe n'est que la douleur d'une goutte, d'une colique, ou d'une femme en son accouchement.*
4. *La mort & les afflictions sont la condition de la vie.*
5. *Châque iour emporte une partie de nostre vie, & la dernière heure n'est pas celle qui fait la mort, mais qui l'accomplit.*
6. *L'homme sage ne doit craindre ny desirer la mort.*

I

I. Vous

I. **V**ous me mandez que les brauades de vostre partie vous font douter que vous n'ayez quelque arrest à vostre preiudice: c'est peut - estre afin que ie vous mette l'oreille sous le coude, & que ie vous conseille de vous flatter de l'esperance de quelque meilleur euenement. Car quel besoin est-il d'aller au deuant des maux, auancer vne douleur que nous sentirons assez - tost quand l'occasion en sera venuë, & gaster la iouissance du present par l'apprehension de l'aduenir? Il n'y a point de doute que vous n'ayez faute de iugement: si vous vous rendez miserable à cette-heure, parce que vous serez miserable quelque iour.

II. Mais ie vous veux bien mener à la seureté par vn autre chemin. Si vous voulez vous dépoüiller de tout les soucis faites compte, que ce que vous redoutez qu'il vous aduienne, indubitablement vous aduiendra. Quel-
que

que mal que ce soit , prenez en la mesure à part-vous , & taxez vostre crainte, vous trouuerez que ce qui vous fait peur, s'il est grand ne sera pas de longue durée : Il n'en faut point aller chercher la preuve bien loin : il n'y a point de siècle qui n'ait des exemples de pareilles resolutions : Iettez les yeux de quelque costé que vous voudrez dedans l'Italie ou dehors, vous trouuerez par tout des ames grandes , & d'acquisition , & de naturel. Je veux que vous soyez condamné, que pouuez-vous auoir pis que le bannissement ou la prison ? Que scauroit craindre le corps au delà de la flamme & de la mort ? Considérez chacune de ces douleurs à part , & en mesme temps representez - vous ceux qui les ont mesprisées ; vous serez plus en peine de les choisir que de les chercher. Rien ne déplut à Rutilius en sa condamnation, que d'auoir esté mal iugé. Metellus en son

bannissement eut patience : Rutilius print plaisir au sien L'vn reuint pour gratifier sa republique qui le rappelloit : l'autre prié par Sylla de reuenir, ne craignit point de le refuser , en vn temps , ou luy refuser estoit crime capital. La prison ne fit point taire Socrate : on luy donna moyen de se sauuer ; mais il n'en voulut rien faire , & demeura , pour apprendre aux hommes le mespris de deux choses qu'ils apprehendent le plus, la mort, & la prison. Mutius se rotist la main , c'est vne chose bien cruelle que le feu : mais combien l'est-il d'auantage quand c'est vous mesme qui vous estes l'occasion de le sentir ? Vous voyez vn homme qui ne sçait que c'est de science , & qui n'a iamais ouy leçon du mespris de la douleur , ny de la mort , fortifié seulement d'vn courage militaire, se donner luy-mesme la punition d'vn dessein mal executé. Il demeurera ferme à
regarder

regarder fondre sa main dans la flamme: Et quoy qu'il ne luy en restast plus que les os dépouillez, ne l'osta iamais que l'ennemy même ne luy fist oster le feu. Il pouuoit bien faire quelque chose avec plus de succez, mais non avec plus de valeur. Voyez comme la cruauté n'est pas ny si dure ny si tendre à ordonner les supplices, comme est la vertu à les endurer. Il fut plus facile à Porfenna de pardonner à Mutius la volonté qu'il auoit eüe de le tuer, qu'à Mutius de se pardonner à soy-même la faute qu'il auoit faite de ne l'auoir point tué. Vous me direz que ce sont des contes qu'on fait aux escholes; & que tantost quand il sera question de mépriser la mort, j'auray l'exemple de Carton tout prest à mettre sur le bureau. Pourquoi ne l'y mettrois-ie? pourquoi ne vous représenterois-ie comme cette nuict qui fut sa dernière, lisant le liure de Platon, son espée au cheuet de son liêt:

(car il auoit aussi bien pourueu à pouuoir mourir qu'à le vouloir) apres auoit donné l'ordre , qui se pouuoit donner au desordre où estoient ses affaires , il pensa qu'il falloit faire en sorte que Caton ne peust receuoir la vie ou la mort de personne : Et pour cét effet ayant tiré du fourreau son espée, qui iusques-là n'auoit iamais fait de sang : Tu n'as rien gaigné, dit-il, Fortune, d'auoir trauersé toutes mes entreprises. Iusques icy i'ay combatu pour la liberté de ma patrie : mais non encores pour la mienne. Je ne me suis point obstiné pour viure libre; mais pour viure entre des libres. Maintenant que les choses du monde sont déplorées , & que leur confusion n'a plus de remede : il est temps de mettre Caton en vn lieu de seureté : Et là dessus il se la plongea dans l'estomach : Et bien-tost apres diminué de sang & de force , mais aussi ferme de courage qu'au

qu'auparavant, non plus en colere contre Cefar, mais contre soy-mefme, à faute d'armes, fourra les mains dans la playe, en arracha les emplaftrés & les bandes, & fit fortir cét esprit fi genereux & fi braue, qui ne pouuoit rien voir au deffus de soy. Je ne vous amene pas tous ces exemples pour exercer vofre esprit, mais pour vous affeurer contre ce qui vous fait le plus de peur. Or il n'y a point de meilleur moyen de vous affeurer, que de vous monftrer que le mefpris de ce moment de rendre l'ame, est vne refolution, où les plus grands personnages font bien fouuent égaletz par des esprits foibles, qui iamais en autre occasion n'ont donné tefmoignage d'auoir du cœur. Scipion, de qui le grand Pompée auoit espoufé fa fille, ayant esté rapporté par vn vent contraire à la cofte d'Afrique, où tout auffi-toft il fe trouua tellement inuefty dans fon vaiſſeau, qu'il

qu'il n'y auoit moyen qu'il écha-
past, se donna de l'espée au trauers
du corps; Et comme il ouït qu'on
demandoit ou estoit le General, il
respondit , le General se porte
bien. Ceste parole le fit aller du
pair avec tous ceux de sa maison ;
& continua l'opinion qu'on auoit,
que l'Afrique estoit fatale à la
gloire des Scipions. Ce fut beau-
coup de vaincre Carthage : mais
ce fut encore plus de vaincre la
mort. Le General, dit-il , se por-
te bien. Eust-il esté raisonnable ,
qu'un General , & un General ,
qui commandoit à Caton mesme,
fut mort d'une façon moins braue
& moins releuée ? Je ne vous
veux point amuser à lire les hi-
stoires , ny à réueiller tous ceux
des siècles passez , qui ont mes-
prisé la mort , dont le nom-
bre est infiny : regardez seule-
ment le nostre , de qui nous accu-
sons ordinairement la molesse & la
dissolution : Vous y en trouuerez
de

de toutes qualitez, de toutes fortunes, & de tous âges, qui n'ont point fait de cas de s'oster la vie, pour donner la mort à ce qui les affligeoit. Je vous jure, Lucilius, qu'il y a si peu d'occasion de craindre la mort, que ie ne croy point qu'il y ait rien de comparable au bien que nous en receuons. Ne vous souciez donc point des menaces de vostre partie : & combien que vostre conscience vous doiue faire attendre vn bon succez de vos affaires ; toutesfois parce que pour gagner la cause il ne suffit pas de l'auoir bonne, promettez-vous d'vn costé qu'on vous rendra iustice : mais de l'autre preparez-vous à vous consoler, quand on ne la vous rendra point.

III. Sur tout souuenez-vous de considerer les choses hors de leur tumulte : voyez de prés ce que c'est : vous n'y trouuerez rien d'épouuantable, que le seul épouuantement, que nous en prenons.

Nous ne sommes en cela gueres moins enfans que les enfans mesmes. Ceux qu'ils aiment le plus, qu'ils ont le plus accoustumé de voir tous les iours, leur font peur quand ils sont masquez. Les choses ont leur masques aussi bien que les hommes. Il le leur faut oster, & les regarder en leur visage naturel. Que pensez-vous faire de me monstrier des glaiues, des feux, & vne troupe de bourreaux, qui grincent les dents à vos costez? Ne vous cachez point en cét equipage: cela est bon pour faire peur à des niais. C'est la mort, de quoy mon valet & ma seruante firent dernièrement si peu de cas. A quoy est bonne ceste monstre de foüets, de tortures, & de gesnes, destinées à châque partie du corps pour le tourmenter? Que veulent dire tous ces instrumens à deschirer vn homme piece à piece, que vous nous desployez avec tant d'appareil? Ostez-nous ce qui nous estonne;

estonne ; faites taire les gemissemens & les cris ? supprimez ceste aigreur de voix, que le démembrément fait éclatter ; qu'est-ce que toute vostre pompe, sinon la douleur mesme d'une goutte, d'une colique, ou d'une femme en son accouchement ? si ie la puis supporter, c'est peu de chose, si ie ne puis, i'en seray bien-tost dehors. Representez-vous ce que tant de fois vous avez ouy dire, Souvenez-vous de ce que si souvent vous aués dit vous-mesme ; & rendés par effect tesmoignage de la verité de vostre doctrine. Il n'y a chose si honteuse que la reproche, qu'on fait ordinairement, que nostre Philosophie se limite à des paroles, & ne va point jusqu'à l'action.

IV. Que voulez-vous dire ? est-ce à cette heure, que vous aüisez, que vous estes sujet à la mort, au banissement & à la douleur ? ce sont toutes choses, à quoy
vous

vous estes né : faisons compte que tout ce qui peut - estre , fera. le sçay bien que vous n'avez point attendu mon conseil à vous résoudre ; Aussi ne veus-je de vous autre chose pour cette-heure , si non que vous ôstiez ce trouble de vostre esprit : autrement vous serez ébahy , que vous le trouerez lasche quand il sera question de l'employer. Tirez-le du particulier au general : dites luy que ce corps est mortel & fragile , & que non seulement l'iniure , ou l'oppression d'une force plus grande que la sienne , mais sa volupté propre peut-estre occasion de l'affliger. La bonne chere luy donne des indigestions , le vin des Paralyties , les femmes des affoiblissements de pieds, de mains, & de toutes les jointures. Mais que sera-ce si ie deuiens pauvre ? i'auray beaucoup de compagnons. Si ie suis banny, ie feray compte d'estre originaire du lieu mesme, où il me
sera

fera commandé d'aller. Si j'ay les fers aux pieds, ie diray : Et quoy? suis-ie libre en l'estat où ie suis? Ne suis-ie pas attaché naturellement à cette masse de chair? Si ie meurs, ie cesseray de pouuoir estre malade, ie cesseray de pouuoir estre prisonnier, ie cesseray de pouuoir mourir. Je ne suis pas si mal-aduisé d'apporter icy la chanson d'Epicure, Que ce sont contes que les apprehensions qu'on nous donne des enfers qu'il n'y a point d'Ixion qui tourne vne rouë, de Syfiphe, qui porte vne pierre qui retombe, de Titie, de qui le poulmon & le foye renaissans à mesure qu'ils sont mangez, soient eternellement déchirez par vn vautour. C'est à faire aux enfans de craindre Cerbere, des lieux sans iour, & des Fantosmes qui n'ont autre chose que des os. La mort ou nous consume, ou nous laisse aller. Si elle nous laisse aller, ce que nous auons de meilleur nous demeure,

& ne perdons que ce qui ne faisoit que nous charger. Si elle nous consume , comme nous ne pouuons plus sentir de bien , aussi ne pouuons-nous plus souffrir de mal. Trouuez bon , que ie vous rapporte icy vn de vos vers , & que ie vous die , que vous ne l'auiez pas plus écrit pour les autres , que pour vous. Il n'y a point d'apparence de dire vne chose & penser le contraire ; combien est ce plus de honte , de dementir ce qu'on a escrit.

IV. Il me souuient d'auoir veu quelque trait de vous , où vous disiez que nous ne tombions pas tout d'vn coup en la mort , mais que nous y descendions par degrez ; & vne piece apres l'autre. Il n'est iour que nous ne mourions ; car il n'y a point de iour , que nous ne perdions quelque chose de nostre vie , & lors mesmes que nous croissons , nostre vie décroist. Nous auons esté enfans , garçons , & jeunes hommes. Ces âges - là
font

sont perdus pour nous : le temps passé iusques à hier est tout évanouy , & le mesme iour où nous sommes, est moitié à nous, & moitié à la mort. Comme ce n'est pas la derniere goutte d'eau qui vuid de vn bassin, mais toutes celles qui sont coulées auparauant , ainsi l'heure derniere où nous cessons d'estre, n'est pas seule nostre mort, mais bien elle est seule qui l'accomplit. C'est l'heure où nous sommes arriuez au logis : mais nous auons esté trop long-temps par les chemins. Et faisant toute ceste description, avec vostre suffisance accoustumée , & qui toujours grande, semble encore auoir quelque vehemence particuliere, quand il est question de rendre témoignage à la verité , vous aués dit,

*L'homme a plus d'un trépas, mais
le dernier l'emporte.*

J'aime mieux que vous-vous amusiez à vous lire, qu'à lire ma lettre.

Vous

Vous verrez en vos vers que cette mort de qui nous auons tant de peur , est bien la derniere , mais qu'elle a esté desia precedée par beaucoup d'autres. Le voy bien où vous voulez venir. Vous demandez s'il y aura rien dans ceste lettre ? Le m'en vay vous mettre quelque chose qui se rapporte à la matiere que nous auons traitée. Epicure ne blasme pas moins ceux qui desirent la mort , que ceux qui la craignent. Voicy ce qu'il dit. C'est vne mocquerie de vouloir mourir par vn dégouſt de viure , veu que de la vie que nous demenons nous vient l'occafion de vouloir mourir. Et en vn autre lieu : Est-il rien de si ridicule que de souhaitter la mort, veu que c'est la crainte que nous en auôs, qui nous fait déplaire de la vie ? Ce n'est pas tout que de la souhaiter, Il y en a de si mal aduisez, ou plustost si hors du sens qu'ils se font mourir eux-mesmes, pour la peur qu'ils ont de mourir.

Prenez

Prenez celuy que vous voudrez de tous ces poinçts il vous fortifiera l'esprit en la patience de la vie & de la mort. Il ne faut pas trop aimer la vie , mais aussi ne la faut-il pas trop haïr. Nous n'auons pas moins de besoin de nous résoudre au dernier qu'au premier ; Et quand la raison mesme nous conseille de mourir , il le faut faire avec iugement , & non pas y courir à bride abbatuë. Un homme de courage, & qui a la teste bien faite , ne s'en doit ipas fuir de la vie : il en doit sortir. Euitons sur toutes choses cette passion à qui beaucoup se laissent gagner , de vouloir mourir sans sçauoir pourquoy. Car en la mort, comme en autre chose : l'esprit de l'homme a quelquefois des mouuemens inconsiderez. Il n'y a point de distinction de qualité, ny de suffisance. Châcun se laisse emporter: les fots & les poltrons, com-
me

me les galans & les braues : ceux-cy pour auoir trop de cœur , & ceux-là pour n'en auoir point. Il y en a qui s'importunent de faire, & voir tousiours de mesmes choses. Ils n'ayssent pas leur vie , mais ils en sont ennuyez. Ce sont de considerations où la Philosophie même nous amene quelquefois. Ne ferons-nous iamais autre chose que nous leuer, coucher, manger, auoir faim, trembler de froid, & brusler de chaud ? C'est tousiours à refaire : les choses du monde sont enfilées d'une sorte, qu'en s'entrefuyât elles se suiuent. La nuit presse le iour, le iour la nuit; L'Esté, l'Automne : L'Hyuer & le Printemps sont le commencement & la fin des vns des autres. Tout se passe, mais c'est pour reuenir : ie ne voy rien que ie n'aye veu : ie ne fais rien que ie n'aye fait. Il n'y a personne qui n'en fust degousté , il y en a assez qui n'estiment pas la vie vne chose fascheuse , mais il leur
semble

semble qu'elle est superflüë, & qu'il y a moyen de s'en passer.



EPISTRE XXV.

ARGUMENT.

1. *Les mauvaises habitudes pour enracinées qu'elles soient, ne sont point incurables.*
2. *Le plus pauvre du monde, est assez riche, pour avoir ce qui est nécessaire.*
3. *Qu'il nous faut représenter un tesmoin en toutes nos actions : il n'importe quel, pourveu que sa vie soit telle, que les plus perdus ayent honte de faire paroistre leurs vices deuant luy.*
4. *L'homme de bien doit viure chez soy, & le meschant en compagnie.*

I. **Q**uant à ce qui touche nos deux amis, il n'y faut pas aller

aller par vn mesme chemin. Il y en a vn, duquel il suffit de redresser les imperfections ; mais de l'autre, il les faudra rompre tout à fait. Je parleray librement : Si ie me picque le premier , ie ne suis point son ami. Et quoy , voudriez-vous mettre vn homme de quarante ans en tutelle ? Ce n'est point vn âge capable d'instruction. Il faut qu'une ame soit tendre, pour prendre le ply qu'on luy veut bailler. Je ne sçay pas ce que i'aduanceray : mais puisque mon deuoir me commande que ie l'entreprene , ie courriray la fortune de l'euenement. Il n'est point de mal incurable , quelque enraciné qu'il soit : mais il se faut bander contre l'intemperance , & reduire le patient à souffrir beaucoup de choses contre sa volonté. Quant à l'autre, ie n'en suis pas gueres plus assure : tout ce que i'y voy de bon , c'est qu'il rougit, quand il fait quelque faute. Tant qu'il

qu'il aura ceste honte, i'en auray bonne opinion : Il la luy faut entretenir. Pour le regard de cét endurecy, ie ne tiens pas qu'il le faille mener trop rudement, de peur de le desesperer. Il faut choisir le temps à propos pour y tenter quelque chose, & le prendre, s'il est possible, quand il est en bonne humeur, & qu'il semble estre en quelque disposition d'amendement: ie ne me tromperay iamais en ses interualles. Quand il sera sage, ie m'attendray de le reuoir plus égaré que iamais, & croy qu'il n'y paroisse pas de vice, ie ne laisseray pas de croire qu'il y en ait.

II. Je donneray quelques iours à cét exercice, & verray ce qui s'y pourra faire. Quant à vous, faites-nous voir vostre resolution, & despéschez-vous de serrer bagage. Rien de ce que nous auons, ne nous est necessaire: si nous-nous rangeons aux Loix de Nature, nous sommes riches. Ce qui nous

nous fait besoin , ne couste rien : où s'il couste quelque chose, c'est si peu , que cela ne vaut pas d'en parler. Nature ne veut que du pain , & de l'eau. Le plus pauvre du monde est assez riche pour en auoir , & qui s'en contente , sa condition est aussi bonne que celle de Iupiter. C'est l'opinion d'Epicure , de qui ie vous vay dire vn autre beau trait : Faites , dit-il, toutes choses, comme si quelqu'un vous regardoit.

III. Il n'y a point de doute que vous ne fassiez beaucoup pour vous , de choisir quelqu'un , sur qui vous ayez tousiours les yeux ; & que vous imaginiez tousiours present, quand vous ferez quelque dessein. Ce seroit bien plus de gloire de vous proposer quelque homme de bien ; toutesfois prenez le premier venu : ie me contenteray que vous pensiez tousiours estre en la presence de quelqu'un. La solitude ne nous persuade iamais que
du

du mal : quand vous serez si suffisant , que vous aurez honte de vous-mesme , vous pourrez alors donner congé à vostre Gouverneur. Jusques à ce que cela soit, mettez - vous en la conduite de quelque homme d'autorité : soit Caton , Scipion , ou Lelius , c'est tout vn qui ; pourueu que sa vie soit telle, que les plus perdus ayēt quelque honte de faire paroistre leurs vices deuant luy.

IV. Quand vous en serez venu là, que de vous porter honneur à vous-mesme , ie vous donneray le mesme conseil que donne Epicure. Pensez que vous n'avez iamais plus de besoin de vous retirer en vous-mesme , que quand vous estes contraint d'estre en compagnie. Gardez-vous de ressembler au grand nombre que vous voyez. Vous ne feriez pas bien alors de vous quitter. Regardez-les tous l'vn apres l'autre : il n'y en a pas vn , qui ne se trouue mieux

mieux en toute autre compagnie que la sienne. Ne vous retirez jamais plus en vous-mesme, que quand il faudra que vous soyez en compagnie; mais ne vous y retirez pas, si vous n'estes homme de bien, & si vous n'avez l'ame sans tumulte, & sans passion: Car alors vous feriez mieux de vous quitter, & vous en aller avec la troupe. Vous ne sçauriez estre plus mal avec autre qu'avec vous.



EPISTRE XXVI.

ARGUMENT.

1. *La Vieillesse affoiblit le corps, & fortifie l'ame, en la deliurant des Vices.*
2. *La mort qui est causée par la Vieillesse, est douce.*
3. *La mort est le Juge veritable de nostre vie.*
4. *Qu'il*

4. *Qu'il faut continuellement apprendre à bien mourir.*

I. **I**E vous disois il n'y a gueres, que ie m'en allois arriuer tout bellement à la Vieillesse. Mais à cette heure ie me doute, que la Vieillesse ne soit demeurée bien loin derriere moy. Ma disposition & mes ans se doiuent desormais nommer d'autre façon. Quand on parle de Vieillesse, on n'entend pas vn âge rompu, mais seulement lassé. Ce que j'ay, c'est decrepitude: ie suis au bout de la carriere: Toutesfois ie ne craindray point de dire, que ie ne me sens incommodé que du corps, & que ie n'eus iamais l'entendement ny plus sain, ny plus entier: ie n'ay rien de vieil en moy, que les vices, & les parties destinées à leur vsage: l'esprit est vigoureux, & se rejouit, que le corps ne luy donne gueres plus de trauerses. A ceste heure,

K qu'il

qu'il est déchargé d'une bonne partie de son faix, il ne demande que de l'exercice, & me veut démentir, quand ie parle de ma vieillesse. Il dit qu'il est en sa fleur; ie suis content de le croire, & de le laisser faire: mais si veux-je regarder ce que ie dois de mon amendement à la Philosophie, & ce que i'en dois à mon âge. Ie veux mettre d'un costé ce que ie puis faire, & ne veux pas faire. Et de l'autre ce que ie veux bien faire, & que ie ne puis: car si ie veux quelque chose de plus que ce que ie puis, ie suis bien-aise de mon impuissance. Quelle occasion auons-nous de nous en plaindre, & quelle incommodité nous est-ce, que ce qui deuoit auoir fin, soit acheué? vous me répondez, qu'il n'y a point de plus grand déplaisir, que d'aller en diminuant, & se voit comme fondre de iour en iour: car nous ne tombons pas d'une secousse, & ne sommes pas
ren

renuersez d'un seul effort. Nous auons tous les iours quelque coup d'ongle, & d'une heure à l'autre perdons quelque chose de nostre vigueur. Mais comme scaurions-nous mieux partir du monde, que d'estre par vne dissolution naturelle insensiblement amenez à nostre fin? Non qu'il y ait du mal à mourir tout d'un coup, & sortir inopinément de cette vie: mais parce que c'est vne douce voye, que d'en estre retiré tout bellement.

III. De moy, comme si i'estois sur le poinct d'en faire experiance, & en ce dernier iour, qui prononcera l'arrest de mes années passées; ie me considere, & me tiens ce langage. Tout ce que i'ay dit, ou fait iusques à ceste-heure, n'est rien. Si i'ay donné quelque tesmoignage de mon courage, ç'a esté en choses de peu de merite, & y a eu plus d'imposture que de verité. Je n'ay rien fait que beaucoup d'esperance ne m'ayent sollici-

té de faire : Si i'ay quelque chose de bon dans l'ame , la mort me le dira. C'est pourquoy , sans m'effrayer , ie me prepare à ceste iournée , où le masque leué , ie verray si mon courage est aussi braue que ma langue , & si les redomontades , que i'ay faites contre la fortune n'estoient point autant d'artifices , pour me faire estimer ce que ie n'estois pas. Ne prenez point garde à l'opinion des hommes ; elle est ordinairement douteuse , & peut pancher aussi-tost d'vn costé que de l'autre. Mettez à part toute l'estude , que vous avez jamais faite : la mort vous jugera. Ce ne sont ny les disputes , ny les discours profonds , ny les preceptes de Philosophie , qui font paroistre la force de l'ame : bien souuent ceux qui ont le courage plus bas , ont le langage le plus haut : C'est à rendre l'esprit , qu'on voit ce qu'un homme a dans le cœur. La condition me plaist bien : ie n'ay
point

point de peur de ma cause. Voyla comme ie m'entretiens : mais faites compte , que ie ne parle pas moins à vous qu'à moy. Si vous estes plus jeune , qu'importe ? La mort ne compte pas les années : Elle vous attend peut-estre ailleurs que vous ne pensez : & pour ce attendez-la par tout. I'estois prest à clorre ma lettre , & prenois desia le cachet. Mais il m'est souuenu qu'il luy faut bailler son sauf-conduit. Ie ne vous dis point d'où ie l'emprunte. Vous le sçauiez bien : ayez tant soit peu de patience ; ie vous iray querir chez moy de quoy payer.

IV. Cependant Epicure me prestera cette sentence: Aduisez lequel sera le meilleur , que la mort vienne à nous, ou que nous allions à elle. Il veut dire , qu'il faut apprendre à bien mourir. Vous pensez peut-estre que c'est folie d'apprédre avec tant de peine , vne chose que nous ne deuons faire qu'vne fois:

& ie treuve au contraire, que c'est ce qui nous y doit rendre plus diligents. Il ne faut iamais cesser d'apprendre vne chose que nous ne pouuons iamais estre asseurez de bien sçauoir. Mediter la mort, c'est mediter la liberté. Qui sçait mourir, ne sçait point seruir. Il est au dessus de toute puissance : pour le moins il en est hors : il se mocque des prisons, des gardes & des cachots : il a la porte ouverte. Tout ce qui nous arreste, c'est l'amour de la vie. Il n'est pas bon de la quitter du tout : mais il en faut retrancher quelque chose, afin que si l'occasion s'en presente, nous n'ayons rien qui nous empesche de faire à l'heure mesme ce qu'il faudra faire quelque iour.



EPISTRE XXVII.

ARGUMENT.

1. *Les Vieillards sont blasmables, qui aiment les plaisirs des jeunes gens, & qui ne font mourir leur vice deuant qu'eux.*
2. *La Vertu est le seul bien de l'Homme, qui ne s'aquier pas par Procureur, comme beaucoup d'autres Sciences.*

I. **V**OUS me direz, que ie vous presche à present, que ie me suis presché moy-mesme, & que m'estant mis en bon estat, ie passe mon temps à reprendre les autres. Je ne suis pas si presomptueux de me sentir malade, & faire le medecin : Mais comme gardant le liët, tous deux en mesme chambre, ie deuisse avec

vous de nostre maladie , & vous fait part des remedes que ie sçay pour la guerir. Quand ie parleray donc à vous pensez que c'est à moy-mesme que ie parle , & que deuant vous en mon cabinet ie me demande compte de mes actions. C'est à moy que ie crie. Regardez , quel âge vous auez : & vous auez honte d'auoir les mesmes volontez & les mesmes desseins que vous auiez, quand vous estiez encor enfant. Deuant que de mourir , faites pour vous vne chose, que les vices meurent plustost que vous. Quittez toutes ces voluptez pleines de trouble & de tumulte , qui vous cousteront bien cher vn iour. Les passées font du mal autant que les futures. Quelque bon succez qu'ayēt les crimes, ils ne laissent pas de gesner l'ame apres l'execution. Le trouble qu'ils donnent ne se passe pas avec eux. Il en est de mesme d'un plaisir que la Vertu n'accompagne point. Il

a tousiours le repentir à sa queue, il n'est ny solide ny fidele. Et quand il ne seroit point domma-geable, sa fuite nous donne assez de sujet de le fuir.

II. Voyez plustost de treuver quelque bien qui soit durable : or il n'y a point d'autre que celuy que de soy l'ame prend elle-mesme. C'est de la vertu seule que viennent les joyes perpetuelles, & qui sont hors de toute apprehension. S'il y a de l'obstacle, il passe au dessous d'elle, comme vn nuage, qui ne leur empêche point le iour. Quand sera-ce que nous serons si heureux d'y paruenir? Certainement nous ne nous arrestons pas tout court: mais nous y allons bien lentement. Il y a encore bien de la besongne. Si vous en voulez voir la fin, il y faut veiller, & trauailler vous-mesme. Ce n'est point chose qui se fasse par Procureur. Il y a d'autres sciences, où l'on peut prendre de l'aide pour

estudier. Il y auoit de mon temps vn Caluissius Sabinus fort riche, & qui auoit de l'esprit, & le reuenu d'vn affranchi. C'estoit l'homme qui se soit iamais veu, qui auoit la plus mauuaise grace à faire le Grand. Il auoit si peu de memoire, que s'il vouloit parler d'Ulysse, d'Achile, ou de Priam, il ne sçauoit pas trouuer leurs noms, quoy qu'il les conneust mieux, que nous ne connoissons nos Maistres d'eschole. Iamais vieil Nomenclateur, de ceux-cy qui forgent les noms, quand ils ne les sçauent point, n'en donna de si faux à personne, comme ce pauvre homme en donnoit aux Grecs & aux Troyens: Et cependant il auoit enuie d'estre tenu pour vn sçauant personnage. Il s'auisa pour auoir plütoft fait, d'auoir des esclaves, & les acheter bien cher, dont l'vn sçeuft Homere par cœur, & l'autre Hesiodé: les neuf Lyriques eurent aussi chacun le sien. Ne vous

eston

estonnez pas, si ie vous dis qu'il les achera bien cher. Il n'en trouua point : il les fit exprés. Quand il eust dressé tout cét equipage , il commença de rompre la teste à ceux qu'il appelloit à manger avec luy. Ses protocoles estoient à ses pieds , qui luy fournissoient des vers, à mesure qu'il en demandoit. Mais il n'en pouuoit pas reciter vne moitié , que l'autre ne luy échappast. Vn Sabellius Quadratus , qui ne faisoit autre mestier que de suiure les tables des riches, qu'il voyoit n'auoir pas beaucoup d'entendement , & rire d'eux en mangeant leur bien , luy conseilla d'auoir des valets à luy ramasser les paroles. Comme Sabinus luy eust dit, que ces esclaves luy coustoient deux mille escus la piece : Vous eussiez eu , respondit Sabellius, autant d'armoiries à meilleur marché. Toutesfois il auoit cette bonne opinion de soy, qu'il pensoit estre le plus sçauant homme qui fust

fust en sa maison. Le mesme luy conseilla de s'exercer à luiéter. Sabinus, homme mal-sain, palle, & extenué, luy ayant respondu là-dessus: Comme voudriez-vous que ie luiétasse? tout ce que ie puis faire c'est de viure. Ie vous prie, dit-il, ne dites pas cela; vous auez tant de valets, si grands & si forts à vostre commandement: vne bonne ame ne tombe point au commerce? Et quand il s'en troueroit à vendre, ie ne pense pas, qu'il se trouuast personne, qui en voulut acheter: Quant à la mauuaise, on ne trafique d'autre chose. Mais prenez ce que ie vous doy, & adieu. C'est richesse qu'une pauureté, qui se range aux loix de nature. Epicure a tousiours ce langage en la bouche, & n'en change que les paroles. Mais on ne peut iamais assez sçauoir. Il y a des personnes, à qui il ne faut que monstrier les remedes, & d'autres, à qui il les faut
mettre

mettre dans la teste à coups de marteau.



EPISTRE XXVIII.

ARGUMENT.

1. *Le changement des lieux ne profite point à ceux qui portent leur vice avec eux.*
2. *Fuir le bruit du Palais.*
3. *Connoistre sa faute, c'est estre en voye d'amendement.*

I. **V**OUS vous estonnez que tant de voyages que vous avez faits, & tant de lieux où vous avez esté, ne vous ont fait passer vostre humeur melancholique, Et pensez estre seul à qui cela soit arriué. C'est l'esprit qu'il faut changer, & non pas l'air. Passez tant de mers que vous voudrez; reculez-vous en des solitudes, où iamaïs homme ne mette le pied: En quelque part que vous alliez, vous
aurez

aurez toujours vos vices avec vous. Quelqu'un faisant un jour cette mesme plainte à Socrate, il luy dit : Pourquoi vous estonnez-vous que vos voyages vous soient inutiles, veu que vous vous portez par tout où vous allez? la cause qui vous fait partir s'en va à mesme temps que vous. Quel grand profit vous peut faire de voir, & cognoistre des pays & des villes, que iamais vous n'avez connus ny veus? Tout cela n'est que vous tourmenter en vain. Voulez vous sçauoir d'où vient que vous ne gagnez rien de fuir? vous vous enfuyez avec vous. Il faut mettre bas ce qui vous charge l'esprit : autrement, soyez où vous voudrez; vous ne serez iamais bien : faites compte que vous estes auourd'huy comme est cette Sybille en Virgile, quand l'enthousiasme la prend, & qu'elle a dans le corps un esprit autre que le sien.

La Prestresse tempeste, & voudroit bien pouvoir

Mettre le Dieu dehors.

Vous courez de tous costez, pensant vous décharger de ce qui vous presse, & tant plus vous vous remuez, tant plus vous en recevez d'incômodité; comme vous voyez dans vn vaisseau, que ces paquets qui ne bougent d'vne place, ne l'ébranlent point, & que quand ils sont iettez inégalement d'vn lieu à l'autre, ils le font perdre, & presque renuerser de leur costé. Tout ce que vous faites, vous le faites contre vous. Vous vous gastez de vous remuer, vous donnez des agitations à vn malade. Quand vous serez guéry, vous n'irez en lieu qui ne vous donne du plaisir. Quand on vous banniroit au bout du monde, & qu'on vous confinerait en la Religion la plus sauuage qui soit sur la terre, quelque barbare qu'y soit le Peuple, vous y trouuerez de l'hospitalité. L'importance

portance de vostre repos est en vous , & non pas au lieu où vous allez. Il n'importe pas où nous soyons: c'est folie de s'en soucier: il faut faire conte que nous ne sommes point nez pour vn petit coin de terre , mais que le monde entier est nostre partie. Si vous auiez cette impression , vous ne vous estonneriez pas , que la diuersité de tant de lieux , où le dégoust vous a chassé de l'vn à l'autre , ne vous auroit de rien seruy. Ce n'est pas voyager ce que vous faites: c'est rouler & courir le país. Vous estes auourd'huy en vn lieu : demain en l'autre ; comme si la félicité que vous cherchez , ne se pouuoit pas trouuer par tout. En quelle part du monde sçauroit-on ouir plus de tempeste , qu'en vn Palais ? & cependant qui seroit contraint d'y viure, on trouueroit moyen d'y auoir du repos.

I I. Mais tant que l'élection de ma demeure me sera libre , ie
m'en

m'en tiendray le plus loïn que ie pourray. Car comme il ny a point de corps si bien composez, qu'une demeure infectée du mauuais air, n'apporte quelque alteration à leur santé: tout de mesme, quand vn esprit vertueux n'a pas encore atteint sa perfection; mais est encore en chemin d'y arriuer, il y a des choses, qu'il vaut mieux pour luy de ne les point approcher. Je ne suis pas de l'opinion de ceux, qui à corps perdu se iettent au milieu des ondes: & nourris volontairement dans le tumulte, ne sont pas bien aises, s'ils ne sont tousiours en armes contre quelque difficulté. Je ne dy pas que si les occasions s'en presentent, vn homme sage ne les reçoïue avec patience. Mais il ne prendra pas plaisir à les chercher: il aimera mieux la paix que la guerre. Et de fait, qu'auroit-il gagné de s'estre demeslé de ses vices, s'il luy falloit toute sa vie auoir le balet en main, pour nettoyer

nettoyer les ordures de son voisin: Vous me direz que Socrate eut trente tyrans en teste, & que jamais ils ne luy peurent faire manquer le cœur. Qu'importe le nombre des maistres, il n'y a qu'une seruitude. Quiconque la peut mépriser, quand il auroit autant de maistres qu'il y a d'hommes au monde, il est libre.

III. Il est temps de cesser: mais il faut premierement acquitter la gabelle. Le commencement de s'amender, c'est de connoistre qu'on a manqué. Epicure est autheur de cette sentence, qui est tres belle à mon iugement. Car qui ne pense point manquer ne scauroit vouloir qu'on le reprenne. Il se faut prendre en faute deuant que de s'amender. Il y en a qui font gloire de leurs vices. Estimez-vous qu'un qui ne pense point estre malade, se mette en peine de chercher le Medecin? Et pour ce faites ce qui vous sera possible pour vous conuaincre.

uaincre. Informez contre vous :
soyez premierement vostre accu-
sateur , & puis vostre iuge : A la
fin, demandez grace, mais ne vous
la donnez pas quand vous pense-
rez meriter punition.



EPISTRE XXIX.

ARGUMENT.

1. *Qu'il ne faut pas cesser de re-
prendre ceux qui n'ayment point
à estre repris.*
2. *Les meschans ne rient pas long-
temps.*
3. *La vertu enseigne le mespris de
la mort.*
4. *On ne peut plaire au peuple, &
estre homme de bien.*

I. **V**OUS me demandez des
nouvelles de Marcellinus,
& desirez sçauoir ce qu'il fait ; ie
ne

ne le voy gueres. Ce n'est pas que ie luy donne sujet de s'éloigner de moy : mais il ne prend pas plaisir d'oüir la verité. Toutesfois il n'a plus que faire de rien craindre de ce costé-là. Car il ne la faut dire qu'à ceux qui prennent plaisir à l'écouter. C'est pourquoy tout le monde n'approuue pas cette franchise generale de Diogene, & des autres Cyniques : qui sans distinction de personnes, faisoient des remonstrances aux premiers qu'ils rencontroient en leur chemin: Car à quel propos vous amuseriez-vous à prescher à vn sourd, ou à vn muet? Mais vous direz: Pourquoy ne feray-ie bon marché des paroles, puis que c'est chose qui ne couste rien? Je ne puis pas sçauoir si ie feray le profit de celuy que i'aduertiray : mais ie sçay bien que ie n'en puis aduertir beaucoup, que ie ne fasse le profit de quelqu'un. Il faut ouurir la main : qui fait beaucoup d'entreprises, c'est force qu'il

qu'il y en ait vne qui luy succede.
Pour moy, Lucilius, ie ne suis pas
d'avis qu'un homme d'honneur en
vse de cette façon. Son autorité
perd son lustre par cette commu-
nication trop vniuerselle : Et ceux
qui se corrigeroient par ses remon-
strances, s'il ne les rendoit pas si
communes, n'en peuuent faire
compte, quand ils voyent que sans
election de sujets ny de personnes,
il les employe en toutes occasions
indifferemment. Il n'est pas besoin
que celuy qui tire, donne à tous
coups dans le blanc : il n'y a point
d'art en ce qui se fait par accident.
La sagesse est vn art : il est raison-
nable qu'elle ait vn but, qu'elle
choisisse ceux qu'elle iugera capa-
bles d'instruction, & quitte les
autres, non du premier coup tou-
tesfois, mais apres auoir essayé
tout ce qu'elle aura iugé propre
pour leur guerison. Ie ne tiens pas
que Marcellinus soit du tout per-
du ; Toutesfois pour le sauuer, il
ne

ne faut plus gueres tarder à luy tendre la main. C'est vn bel esprit, mais qui prend desia le chemin de se gaster. Il en fera ce qui pourra : ie m'hazarderay , & luy diray librement mon aduis , de ce que ie luy verray faire mal à propos.

I I. Je sçay bien qu'il se mettra tout aussi-tost sur les bouffoneries, qui feroient rire vn mort , & se mocquera de luy-même le premier, & puis de moy. Je n'auray pas ouvert la bouche , qu'il ne me preuienne , & que le premier il ne me die tout ce que ie luy penseray dire. Il recherchera tout ce qui se passe en nos escholes , & me remettra deuant les yeux les salaires des Philosophes, leurs amies, & leurs bonnes cheres. Il m'en monstrera vn au Bordel , l'autre au Cabaret , & l'autre à la Cour. Il me monstrera ce plaissant Philosophe Ariston, qui se fait promener en vne chaire, & discourt en cette belle posture: c'estoit l'heure qu'il prenoit pour trauailler.

travailler. C'est celuy de qui Scaurus, vn iour qu'õ disputoit de quelle Secte il estoit, respondit: Je sçay bien qu'il n'est pas Peripateticien: Iulius Grecinus grand personnage, interrogé quel iugement il en faisoit: Je ne puis, dit-il, que vous en dire. Car ie ne sçay ce qu'il fait sur cette selle entre-deux limons; comme si on luy eust parlé d'vn rocher. Il me mettra deuant le nez tous ces Charlatans, qui pour leur honneur eussent mieux fait de ne se mesler point de la Philosophie, que d'en trafiquer indignement, comme ils font. Mais tenez vous preparé à souffrir toutes ces iniures. Peut-estre qu'il me fera rire: & peut-estre aussi que ie le feray pleurer: s'il continuë de rire, ie seray bien ayse, puis qu'il faut qu'il ait du mal, que pour le moins sa folie soit de belle humeur. Quoy qu'il en soit; la gayeté de telle gens n'est iamais longue: prenez y garde; vous les verrez tout d'vn coup

coup pafmez de rire , & en moins de temps que de tourner la main, ils crieront comme enragez. Je fuis refolu de l'entreprendre , & de luy monftrer que ie ne l'eftime pas fi peu , comme font beaucoup d'autres : fi ie ne déracine du tout fes vices, ie les garderay de croifre. Sa maladie ne guerira pas : mais elle aura de bons interualles; & peut eftre qu'apres les interualles , la parfaite guerifon pourra venir. Quand on ne feroit que l'en foulager , à vn malade ce n'eft pas peu. Vne bonne relafche eft vne efpece de fanté.

III. Tandis que ie me prepare à fon instruction, vous qui déjà pouuez quelque chofe , & qui par la confideration du progres que vous avez fait iufqu'à cette heure, iugez à peu pres ce que vous pouuez faire à l'aduenir ; formez vofre vie, releuez vofre courage, tenez pied ferme cõtre tout ce qui eft formidable , & ne vous fouciez
point

point de nombre de ceux qui vous pensent faire peur. Ne seroit-ce pas vne folie bien manifeste de craindre la multitude en vn lieu, où il faut venir l'vn apres l'autre? Plusieurs vous peuuent bien menacer: mais en vostre mort il n'y a passage que pour vn. C'est le reglement qu'a fait la Nature. Vn vous a donné l'ame, vn vous l'ostera.

- IV. Si vous auiez quelque discretion, vous ne me demanderiez plus rien. Mais ie ne veux rien auoir du vostre: ie m'en vay vous jetter ce que ie vous doy. Je n'ay iamais eu volonté de plaire au peuple: car ce que ie sçay, le peuple ne l'approuue pas; & ce que le peuple approuue, ie ne le sçay pas. Vous me demandez qui dit cela? ne sçavez-vous pas qui est mon Chaland? Epicure. Mais il n'y a Philosophe, de quelque Secte qu'il soit, Peripatetique, Academique, Stoïque ou Cynique,

L

qui

qui ne vous en die autant que luy. Il n'est pas bien aisé qu'un homme, à qui la vertu plaist, puisse plaire au peuple; on ne peut auoir sa bonne grace, que par des moyens qui ne valent rien: il faut donner ordre de luy ressembler: Si vous n'estes des siens, vous ne sçauriez estre à son gré. Or en vostre establissement, vostre opinion vous importe bien plus que celle des autres. Il faut estre infame pour estre aimé de ceux qui le sont. De quoy donc seruira cette Philosophie, que vous estimez tant, & que vous tenez preferable à tout ce qu'il y a de choses & de sciences au monde? Que vous aimerez mieux vous plaire qu'au peuple, Que vous peferez plustost les opinions, que vous ne les compterez, Que vous ne craindrez ny les Dieux ny les hommes, & supporterez les aduersitez avec patience, ou les finirez avec honneur. Au demeurant, si ie voy
que

que le peuple vous tienne pour un grand personnage ; que quand vous entrez, il fasse des acclamations, & vous applaudisse : que tout l'équipage des Comédiens soit en rumeur à vostre venue ; que par toute la ville les femmes & les enfans preschent vos loüanges, pourquoy ne me ferez-vous pitié, puis que ie sçay par quelle eschelle on monte à cette faueur ?



ÉPISTRE XXX.

ARGUMENT.

1. *La Vieillesse est une maladie sans remede.*
2. *Le sage ne craint point la mort.*
3. *Les Vieillards peuvent mieux parler de la mort que les jeunes.*
4. *La necessité de mourir doit oster l'apprehension de la mort.*
5. *La Vieillesse nous tire du monde sans violence.*

6. *Le Sage seul fait bon visage à la mort.*
7. *Les Vieillards doivent moins craindre la mort que les jeunes, bien que tousiours elle soit aussi près des vns que des autres.*

1. **I**'AY veu le bon homme Bassus Aufidius, bien bas & bien cassé. Il fait ce qu'il peut, pour se deffendre de la vieillesse: mais elle est desia la plus forte; elle l'abbat plus qu'il ne se peut redresser: elle se laisse choir sur luy de toute sa pesanteur. Vous sçavez qu'il a esté tousiours mal-sain, & d'un temperément fort sec. Il s'est entretenu long-temps, ou pour mieux dire, rapetassé le mieux qu'il a peu. Mais la force luy a manqué tout d'un coup; comme en vn nauire, s'il n'y a qu'une fente ou deux, il y a moyen de le calfeutrer: mais depuis qu'il commence à s'ouuir de tous costez, c'est perdre sa peine que de
le

le vouloir racoustrer : il en est de mesme d'un corps, où l'âge s'est rendu maistre. On peut bien appuyer sa foiblesse pour un temps : mais à la fin, côme en un vieil édifice, de qui l'assemblage se déjoint, & qui tandis qu'on l'estançonne d'une part, s'éclate de l'autre, il n'y a plus de remede que d'en sortir.

II. Le bon-homme pourtant ne laisse pas d'avoir tousiours bon courage. Cette coûtume luy vient de l'estude qu'il a fait en la Philosophie, qui resout tellement les ames, que de quelque petite cõplexion que soit un homme, il a toujours assez de force. La presence de la mort ne luy change pas ny la couleur ny la parole, & quand il deffaut, c'est alors qu'il a moins d'apparence de manquer. Un bon Pilote, quoy que sa voile soit en pieces, & son vaisseau, trouue moyen de racommer les restes de son équipage, & d'acheuer sa route. Bassus en fait de mesme,

& voit venir sa fin avec vn visage si ferme . que s'il auoit la mesme assurance à regarder celle d'vn autre , vous l'estimeriez plustost insensible que resolu. Il y a de la peine , quand nous sommes arriuez à cette heure inéuitable , de s'en pouuoir aller sans regret , & ne murmurer point. C'est vne leçon qu'on ne sçait pas , sans l'auoir long-temps estudiée. Aux autres maux il y a quelque esperance. Si vous estes malade , vous guerissez. Si le feu vous surprend , vous l'esteignez. Si la maison , où vous estes , tombe , c'est peut-estre d'vne façon que vous n'aurez point de mal. Si vous faites naufrage , quelque vague vous pourra ietter à bord : si quelqu'vn vous tient l'espée à la gorge , pour vous tuer , quelque chose pourra suruenir , qui luy fera perdre son coup. Mais si la vieillesse vous meine à la mort , il faut marcher ; il n'y a repit , ny opposition , qui
vous

vous en garentisse : C'est bien la mort la plus douce ; mais aussi est-
ce la plus longue. Vous diriez à
voir ce bon - homme , qu'il est à
ses obsèques : il s'enterre , survit
à soy-mesme , & ne s'afflige point
de n'estre plus avec soy : car il dit
beaucoup de choses à ce propos.
Il fait ce qu'il peut , pour nous
persuader ; que si en la mort nous
auons du travail , ou de la crainte,
nous en sommes causes, & non
pas elle ; & qu'en mourant nous
ne sommes non plus incommodés,
que quand nous sommes
morts. Or il y a aussi peu de rai-
son de craindre ce qu'on ne sen-
tira point , que de ce qu'on ne
souffrira point. Comme est-il
possible , qu'un homme s'imagine
de sentir vne chose , qui le priue-
ra de tout sentiment ? Il faut donc
conclurre , qu'il n'y a non plus
d'apprehension que de mal en la
mort. Le sçay bien que ce sont
choses , qui beaucoup de fois ont

esté dittes , & qui le feront encore beaucoup de fois : mais ie ne faisois point de profit à les lire , & encore moins à les oïr dire à des gens , à qui l'âge ne donnoit point encore occasion de craindre ce qu'ils conseilloient de n'appréhender point.

III. Mais sans mentir ce langage venant de Bassus, qui a vn pied dans la fosse , m'a touché d'une estrange façon : car pour en dire mon aduis , ie trouue qu'il est plus mal-aisé de se resoudre à la mort , quand on en aproche , que quand on y est. Quelque lâche & timide que soit vn homme , quand il voit la mort presente , il se dispose à ne vouloir point éviter ce qui n'est point évitable. Vous voyez vn Gladiateur , qui durant le combat aura fait le plus mal & le plus poltronnement qu'on scauroit faire ; quand il sera bas , tendre luy-mesme sa gorge à son aduersaire , & luy condui-

re l'espée à la partie qu'il pense la plus mortelle, afin d'estre bien-tost dépeché. Mais quand la mort est encore en chemin, & qu'indubitablement elles'en vient à nous, c'est vn peril où il faut vne froideur & vne assurance, de qui peu d'hommes sont capables que ceux qui par l'estude se sont de longue main preparez à cét assaut. C'est pourquoy ie prenois grand plaisir à l'ouyr dire son aduis d'une chose, qu'il auoit bon moyen de connoistre, pour la voir de si prés comme il faisoit. S'il reuenoit quelqu'un de l'autre monde, qui vous dit qu'il n'y a point de mal en la mort, vous le croiriez, parce qu'il parleroit d'une chose qu'il auroit éprouuée. Tout de mesme aussi ne pouuons nous mieux scauoir l'estonnement que donne la mort quand elle approche, que de ceux qui se sont trouuez aupres d'elle, qui l'ont veüe arriuer, & qui luy ont donné la bien-venue.

I V. Vous pouuez bien mettre Bassus de ce nombre-là : il ne nous a point voulu laisser tromper : il ne trouue non plus d'apparence à craindre la mort que la vieillesse. A la ieunesse succede la vieillesse; à la vieillesse la mort : Qui ne veut point mourir, seroit content de n'auoir point vescu. La mort est la condition de la vie : quand on nous donne l'vne, on nous permet l'autre : nous en sommes au chemin ; c'est folie de l'apprehender. L'apprehension est des choses douteuses : la mort est certaine, il la faut attendre : c'est vne necessité, qui n'épargne personne ; il n'y a point de force, qui nous en deffende. Pourquoi se plaindroit vn homme d'estre compris en vne loy, qui comprend tout le monde ? La premiere patrie d'équité, c'est l'égalité : mais il n'est pas besoin de plaider la cause de la Nature. Elle ne nous a point donné la loy pour nous,
que

que la mesme qu'elle a prise pour elle : tout ce qu'elle a fait , elle le deffait ; ce qu'elle a deffait , elle le refait.

V. Or à cette heure si par le benefice de la vieillesse nous sortons du monde tout bellement, & n'en sommes point ravis par force, mais tirez doucement vne piece apres l'autre ; n'auons-nous pas dequoy remercier les Dieux, qu'apres auoir gousté du monde à nostre aise , nous - nous trouuions conduits en vn repos qui nous estoit necessaire , & qu'en vne si longue lassitude nous auions occasion de desirer ?

V.I. Vous en voyez qui souhaitent la mort d'vne façon, qu'ils ne scauroient estre plus passionnez à demander la vie. Mais ie trouue bien autant de courage en ceux qui de pied ferme la regardent venir sans s'émouuoir: Ceux-là quelquesfois y sont emportez ou par vne rage , ou par quelque depit
violent

violent qui les transporte. Mais indubitablement cette procedure si tranquille , est vne preuue qui ne se peut faire que par vn esprit bien iudicieux & bien rassis. Il se void assez de personnes qui par colere se vont rendre à la mort : mais quand elle vient, il y en a peu qui luy fassent bon visage , si par vne longue meditation ils ne se sont disposez à la receuoir.

VII. C'est pourquoy ie fais bien souuent tout exprez allé trouuer ce bon homme , à qui ie porte beaucoup d'amitié ? pour voir s'il seroit tousiours en mesme posture , & si ie n'y reconnoistrois pas quelque affoiblissement de l'esprit comme du corps. Mais tousiours ie luy trouue la disposition meilleure ; comme en la septieme carriere le contentement de ceux qui courent , est plus visible , parce qu'ils pensent qu'il ne s'en faut gueres qu'ils n'ayent emporté le prix. Il s'ac-

commodoit

commodoit aux preceptes d'Epicure, & me disoit, Qu'il se persuadoit premierement, qu'en ceste expiration derniere on ne sentoit point de mal: toutesfois que s'il y en auoit, c'estoit quelque consolation de penser qu'on en seroit bien-tost quitte parce qu'une extrême douleur n'est iamais longue. Au demeurant, que si cette distraction du corps & de l'ame le traualloit, il se presenteroit, qu'apres ceste douleur, il n'en auroit iamais d'autre. Qu'il ne doutoit point qu'un homme de son âge n'eust l'ame au bord des lèvres; & que par consequent il n'y auroit pas beaucoup de peine à la faire sortir. Un feu qui s'est pris à quelque matiere forte, & qui a beaucoup de corps, s'esteint avec de l'eau, & quelques-fois par la ruine de ce qu'il brûle: mais celuy qui n'a plus d'aliment, s'amortit de soy - mesme. Voila les discours qu'il me fait, & que
i'escoute

i'escoute fort volontiers, non comme choses nouvelles , mais parce que ie pense estre aux mains avec la mort. Et quoy donc ? n'ay-je iamais veu personne qui se soit tué soy-mesme ? Si ay; i'en ay veu , & ne me suis pas contenté de les voir: ie les ay regardez : mais i'estime bien plus ceux qui sans estre faschés de la vie , ouurent la porte à la mort & la reçoient de bonne grace , sans que toutesfois ils la prennent au colet pour la faire entrer. Il disoit que si la mort nous donnoit de la peine, la faute en vient de nous-mesme , qui prenons l'alarme aussi-tost que nous pensons qu'elle est prez de nous. Car de qui peut-elle estre éloignée, puis qu'en tous lieux & à toutes heures elle est sur le point de nous assaillir ? Quand nous craignons quelque sujet de mort qui semble venir à nous , considerons combien il y en a d'autres bien plus proches , de qui nous n'auons point

point de peur. Vn ennemy vous menace de vous tuer : vne indigestion preuiendra son espée. Considerons les causes de nostre apprehension: nous trouuerons qu'elles semblent vne chose, & en sont vne autre. Ce n'est pas la mort que nous craignons, mais l'imagination de la mort. Nous en sommes tousiours aussi pres vne fois que l'autre : Tellement que s'il la falloit craindre, il se faudroit resoudre de n'estre iamais qu'en alarme. Car en quelle saison en sommes nous exempts ? Mais ie dois apprehender que mes lettres ne vous semblent si longues, que vous les haïssiez plus que la mort. Ie m'en vay donc les finir, apres vous auoir dit encore vne parole. Voulez-vous ne craindre iamais la mort ? meditez-la perpetuellement.



EPISTRE XXXI.

ARGUMENT.

1. *Fuir la Volupté ; la felicité de l'homme gist au repos de l'ame.*
2. *Il n'y a point de bien sans Vertu, ny de mal sans Vice.*
3. *Definition du bien & du mal : quelle est la regle du Sage.*
4. *L'homme sage est seul heureux.*

I. **V**OUS estes à moy, ie le voy bien. Vos promesses commencent desia d'auoir quelque effet. Je vous ay veu fouler aux pieds toutes ces vanitez que le vulgaire appelle biens, & ne vous proposer que la vertu: Continuez en cette belle resolution. Je ne vous demande pas que vous fassiez plus que ce que vous auez entrepris. Vos fondemens tiennent
 beaucoup

beaucoup de place : faites le bâtiment suivant le dessein. Faites la besogne, que vous avez en la main, & pour bien faire, bouchez-vous les oreilles, non avec de la cire, selon qu'Ulysse fit de ses compagnons; mais avec quelque chose de plus ferme. Les voix qu'il apprehendoit, estoient bien attrayantes, mais non pas generales: celle que vous avez à craindre, n'est point au pied d'un rocher: vous l'ouyrez en quelque part du monde que vous alliez. La volupté n'a point ses embusches en un lieu seul; il n'y a ville qui ne nous doive estre suspecte. Passez outre, & soyez sourd aux meilleurs amis que vous ayez. Leur intention est bonne; mais leurs vœux ne valent rien. Si vous voulez estre heureux, priez Dieu, que rien de ce qu'ils vous souhaitent, ne vous arriue. Ce qu'ils voudroient vous voir posseder, n'est pas bien: tout le bien que peut auoir un homme,

homme, de s'asseurer de soy-mesme ; & en cela seul est la cause & l'establissement de sa felicité. Le moyen d'y paruenir, c'est de ne se soucier point du traual, & de le tenir pour indifferent. Car qu'une mesme chose soit tantost bonne, & tantost mauuaise ; tantost facile à supporter, & tantost difficile, cela ne se peut faire. Ce n'est pas bien que le traual. Qu'est-ce donc qui est bien ? Le mespris du traual. Je ne scaurois approuuer qu'on prenne beaucoup de peine en choses de peu de fruit : mais quand ie verray quelqu'un s'acheminer à quelque entreprise louable, tant plus il se bandera, sans vouloir faire de reposée, tant plus ie me rauray de le regarder, & luy crieray, Courage, efforcez-vous : faites, si vous pouuez, cette montée tout d'une haleine. Les belles ames se nourrissent au labour. Ne prenons point garde aux souhaits accoustumez de nos peres

peres & de nos meres, pour y conformer les noïtres : Nous ferions mieux de n'en rien faire du tout.

II. Vn homme de merite se fait tott d'importuner les Dieux : quel besoin est-il de vœux ? faites vostre bonne fortune vous-mesme : vous la ferez, si vous prenez impression, que, où il y a de la vertu, il y a du bien ; & qu'où il y a du vice, il n'y peut auoir que de l'infamie & du deshonneur. Comme il n'est point de splendeur sans lumiere, & d'obscurité sans tenebres, de chaud sans feu, ny de froid sans air : ainsi les choses ne sont honnestes ou deshonestes, qu'en-tant que le vice ou la vertu les accompagne.

III. Qu'est-ce qui est donc bien ? Connoître les choses. Qu'est-ce qui est mal ? Ne les connoître point. En l'élection des choses, la consideration du temps sera la regle d'un habile-homme. Mais quoy qu'il rejette, ou qu'il choisisse

choisisse, s'il a l'ame grande, & au dessus de toutes choses, il ne rejettera rien par crainte, & aussi ne choisira rien par admiration. Sur tout qu'il se garde de se raval-ler. Ce n'est rien que de ne refu-ser point le travail, il le faut cher-cher. Me demandez-vous ce que i'appelle travail inutile & super-flu ? Celuy de qui le sujet n'est point releué : non toutesfois qu'il soit non plus mauuais, que celuy qu'on employe aux choses loüa-bles ; parce que c'est de l'ame que vient la resolution, qui nous solli-cite aux entreprises labourieuses, & nous dit ; A quoy est bon ce propos ? Vn homme de bien ne craint point la sueur.

IV. Au demeurant, souuenez-vous d'estre tousiours conforme à vous-mesme, & ne vous dementir en aucune de vos actions. En l'éga-lité de la vie consiste la perfection de la vertu, qui ne peut estre sans la connoissance des choses diui-nes

nes & humaines ; Et de là vient la félicité souveraine , par laquelle nous sommes faits compagnons des Dieux , & n'auons plus la peine de les prier. Voulez-vous sçauoir le moyen d'y paruenir ? Il ne vous faut aller ny par l'Appennin, ny par le mont-Senis , ny par les deserts de Candauie, ny courrir la fortune de Syrtes , ou de Scille & de Caribde : combien toutesfois qu'une chetive & petite commission les vous a tous fait passer. Le chemin y est seur & plaisant : & pour le faire , il ne vous faut ny prouision ny équipage, que la Nature ne vous ait donné. Ne quittez point ce que vous auez d'elle , vous irez du pair avec Dieu. Vous n'irez point du pair avec Dieu , pour estre riche : Dieu n'a rien. Vous n'irez point pour des habits magnifiques : Dieu n'en a point. Non pour auoir vne reputation , qui vous fasse connoistre à tous les peuples de la terre : Dieu n'est

n'est conneu de personne, & plusieurs mesmes ont mauuaise opinion de luy, qu'il ne les punit pas. Non pour vne presse de valets, qui nous portent en litiere aux champs & à la ville. Ce Dieu, tout grand & tout-puissant, porte tout. Aussi ne sera-ce ny la beauté ny la force; le temps les consume. Il faut donc trouuer quelque chose, qui soit incorruptible, saas embarras, & si bonne, qu'on ne puisse rien desirer de meilleur. Que peut-ce estre? l'Esprit. Mais vn esprit si droit, si bon & si grand, qu'on puisse dire, que c'est vn Dieu logé dans vn corps humain. Cét esprit ne se trouuera point plustost en vn Prince qu'en vn Gentil-homme, en vn Gentil-homme, qu'en vn valet. L'ambition & l'injure ont fait cette distinction de qualitez. Il n'y a si petit recoin en la terre, d'où il n'y ait moyen de monter au Ciel. Ayez-vous seulement,

& prenez vne forme digne de Dieu. Ce ne sera ny avec or, ny avec argent : ce ne sont point matieres, qui le puissent représenter. Souuenez-vous, que les Dieux ne furent jamais si propices, qu'au temps qu'ils estoient de terre.



EPISTRE XXXII.

ARGUMENT.

1. *Le Sage ne frequente que ses semblables.*
2. *Il n'achete de viure dauant que de mourir.*
3. *Pourquoy nous desirons de viure long-temps.*

LE demande de vos nouvelles à tous ceux qui viennent de vos quartiers, & m'informe que vous faites, où vous estes, & en quelle compagnie vous demeurerez.

Il vous est impossible de me tromper. Je suis avec vous. Ne vous figurez pas seulement, qu'on me rapporte vos actions : imaginez-vous que je les voy. Voulez-vous sçavoir de tout ce qu'on me dit de vous, ce qui me resioüit le plus? c'est qu'on ne m'en dit rien : & que la plupart de ceux à qui je m'adresse, n'en ont point oüy parler. Le meilleur moyen que vous ayez de vous garentir, c'est de ne frequenter point gens d'autre humeur que la vostre, & qui desirent ce que vous mesprisez. J'ay cette bonne opinion de vous, que vous n'estes pas capable de changement, & que quelques sollicitations, qu'on vous sçache faire, vous demeurez ferme en vostre resolution.

II. Qu'est-ce donc qu'il y a? je ne crains point le changement, je crains le diuertissement : nostre vie est si courre, qu'on ne sçauroit si peu nous arrester, qu'on ne nous

nous fasse beaucoup de tort. Et puis nous l'accourcissions encore par nostre inconstance, n'ayant pas si - tost entrepris vn ouurage, que nous le quittons pour en commencer vn autre : nous déchirons nostre vie, & la mettons par morceaux. Aduancez-vous donc, Lucilius, & pensez quelle diligence vous feriez, si vous auiez vn ennemy à dos, qui vous suiuiſt l'espée en la main. Vous en estes-là : vous estes presque atteint : vous aduancez le pas, vous piquez & vous en sauuez. Mettez-vous hors de peril, & representez-vous à toute heure, combiè c'est belle chose d'accomplir sa vie auant que de mourir, & pouuoir avec vne ame non broüillée d'apprehension ny de sollicitude quelconque, acheuer en repos le reste de ses iours. La vie n'est point plus heureuse, pour estre plus longue; O quand verrez-vous le temps que vous mespriserez le temps même ? Que vous serez tranquille &

M

paisible

paisible & sans vous soucier d'adiouster vniour à l'autre, vous ferez cõpte que vous aurez assez vescu.

III. Voulez-vous sçauoir d'où vient que nous sommes si enuieux de l'aduenir? Il n'y a point d'homme qui soit à soy : de tout ce dont vos parens vous desirent l'abondance, ie vous en desire le mépris: ils appauurissent vn monde de personnes, pour vous enrichir : ils ne peuuent rien porter chez vous, qu'ils ne prennent chez vn autre. Vous ne pouuez croistre, que quelqu'vn ne diminuë. Quant à moy, tout ce que ie vous desire, c'est que vous soyez vostre , & que deliuré de toutes pensées vagues , & errantes, qui vous mettent l'ame en desordre , vous cherchiez à vous contenter par l'intelligence du vray bien , qui est aussi-tost possédé comme connu , sans desirer autre longueur à vostre vie , que celle qu'il semble bon à la Nature de vous donner. Quiconque vit
 apres

apres auoit acheué sa vie , il se peut vanter d'estre libre , & qu'il n'est point de necessité capable de le forcer.



EPISTRE XXXIII.

ARGUMENT.

1. *Les discours des Stoïques sont sententieux.*
2. *Pour faire jugement d'un grand personnage , comme d'une belle femme , il faut tout voir.*
3. *Vn homme d'âge ne doit pas toujours rapporter les dits d'autrui , mais doit raisonner luy-mesme.*

I. **V**OUS voulez , qu'en ces lettres , comme aux precedentes , ie mette quelques sentences de nos Stoïques : ils ne se sont point amusez à des fleurettes : prenez-les par où vous voudrez ,

ils sont tousiours masles. Quand en vne multitude , vne chole paroist par dessus l'autre , il y a de l'inégalité. Vn arbre quelque grand qu'il soit, n'est point admirable en vne forest qui est toute de mesme hauteur. Vous ne trouuerez autre chose parmy les vers & dans les histoires que les sentences que vous me demandez ; Et pource ie ne veux pas que vous les attribuez à Epicure , elles sont à tout le monde, & particulièrement aux Stoïques. Mais on les remarque en luy plus qu'on ne fait ailleurs, parce qu'elles y sont rares, & qu'on s'estonne quand vn homme qui fait profession d'une vie molle & delicieuse , lâche quelque parole où il y a de la rigueur. I'en parle selon l'opinion commune ; car selon la mienne , tout ioly qu'il est, avec ses manches pendantes, ie trouue qu'il a du courage & de la force. On peut bien sentir le musc & l'ambre , & n'estre ny moins galand,

galand, ny moins braue, que si on sentoit la poudre à canon. Ne me demandez d'oc point de choix : ce qui se trouue rarement chez les autres, est par tout chez les Stoïques. Nous n'auons point de monstre, pour abuser les acheteurs, qui ne trouueront rien dans la boutique. Prenez-en vn eschantillon où bon vous semblera : nous ne faisons qu'vne bource tant que nous sommes : Chaque sentence n'a point son auteur à part. Si nous les voulons separer, de qui dirons-nous qu'elles sont? De Zenon, de Cleantes, de Chrysippus, de Panetius. Nous n'auons point de maistre : châcun l'est à soy. Entre-eux si Hermatus, ou Metrodorus disent quelque chose, tout est attribué à Epicure. S'il se traite quelque chose chez nous, c'est sous son nom, & sous les Auspices. Toutes ces belles choses que nous auons, sont en si grand nombre, & si semblables, que quand nous

voudrions , il est impossible d'y rien choisir.

C'est à faire à un pauvre à compter son troupeau.

lettez l'œil où vous voudrez , vous rencontrerez toujours quelque trait , qui vous semblera plus agreable : Si ce n'estoit que les vissiez en vne troupe de choses pareilles ; car alors tout vous plairoit également.

II. Ne vous imaginez donc point de pouvoir faire vn sommaire de nos sentences. Les esprits des grands hommes ne se goustent point superficiellement, & par vne seule piece : il y faut tout voir, & tout manier. Vous trouuerez plus de choses que de paroles , & vn ouvrage si bien suiui , qu'il est impossible d'en rien oster , sans faire tomber tout le bâtiment. Je suis bien content, que vous voyez tous les membres vn à vn ; mais ie veux que ce soit en vn mesme corps. Ce n'est pas assez d'vne belle cuisse ,

se , ou d'un beau bras , pour faire juger vne femme belle , il faut qu'une grace vniuerselle de toutes les parties tienne si douteux & si suspendus ceux qui la voyent , qu'ils ne sçachent où prendre party pour les considerer. Toutesfois si vous en auez trop d'enuie, ie ne seray pas si mesquin en vostre endroit : le vous en bailleray , mais ce sera à pleines-mains : nous en regorgeons de tous costez , nous ne les amassons point vne à vne ; nous les prenons à poignées. Ce ne sont point gouttes, qui tombent l'une apres l'autre : le coulement y est perpetuel ; il continuë. Ie ne doute point, qu'il n'y ait du profit pour les ignorans , & pour ceux qui écoutent de loïn : Car des choses ainsi baillées par morceaux , & comprises comme des vers en certain nombre de paroles , vont bien plustost au fond. C'est pourquoy nous faisons apprendre des sentences &

des Chries aux enfans , parce que ce sont choses accómodées à leur suffisance , & que leur esprit n'est pas capable de monter plus haut.

III. Vn bouquet ne sied point bien en la main d'un homme : il n'est plus temps qu'il fasse provision de ie ne sçay quel petit nombre de mots , que tout le monde sçait , & se fie en sa memoire : il faut qu'il s'appuye sur soy-mesme, & qu'il parle par sa bouche , & non par la bouche d'autruy. Depuis qu'un hóme est vieil, ou qu'il approche de l'estre, c'est vne honte de n'estre habile homme , que par son liure. Zenon a dit cela. Et vous , quoy , Cleanthes a dit cela ; & vous quoy ? Iusques à quand n'aurez-vous mouuement que par autruy ? Faites des regles vous-mesme : baillez quelque leçon aux autres : monstrez quelque chose de vostre talent. Je ne sçau-rois auoir bonne opinion de ceux-cy , qui ne font iamais rien d'eux-mêmes ,

mêmes, mais se contéent de seruir d'interpretes aux autres, & se tiennent tousiours cachez à l'ombre de quelqu'un. Il ne m'est point aduis qu'ils puiffét auoir rié de genereux en l'ame, puis qu'ils n'osét rien faire de ce qu'ils ont si long-téps estudié. Tout le mestier qu'ils font, c'est d'apprédre par cœur. Se souuenir, est vne chose; & sçauoir en est vne autre. Se souuenir, est conseruer vne chose mise en dépost en nôtre memoire. Sçauoir, au contraire, c'est trauailler pour soy-mesme, sans patron, & se regarder à châque fois vn maistre, pour demander son approbation. Zenon dit cecy. Cleanthes dit cela. Faites qu'il y ait difference entre vous & vn liure. Serez-vous tousiours écholier? Ne môterez-vous jamais en chaire? Quel plaisir prenez-vous d'écouter, puis que vous pouuez lire? Mais c'est beaucoup que la viue voix. Il est vray quand celuy qui parle prend du sien: mais à

reciter les paroles d'un autre, & faire le greffier, ie ne trouue pas qu'il y ait beaucoup d'honneur. Il y a encore autre chose : c'est que cette maniere de gens qui ne sortent iamais hors de page, suivent les premiers en des opinions que tout le monde reprobue, & en des choses qu'on cherche encore, & qui ne seront iamais trouuées, si nous-nous contentons de ce que les premiers ont mis en auant. D'auantage, qui suit un autre ne suit rien, ne trouue rien, & pour mieux dire, ne cherche rien. Et quoy donc : ne tiendray-je point le chemin de ceux qui sont passez deuant moy ? Si feray : mais si i'en trouue un plus court & plus beau, ie feray bien-aise de le prendre, & d'y faire le passage pour les autres. Ceux qui nous ont precedez ne sont pas nos maistres : ils ne sont que nos guides : la verité tend la main à tout le monde, personne ne s'en est saisi iusques icy. Sa recherche

cherche donnera encore de l'entretien assez à ceux qui viendront apres nous.



EPISTRE XXXIV.

ARGUMENT.

1. *Le sage disciple resioüyt le Precepteur.*
2. *Pour deuenir homme de bien, il ne suffit pas d'auoir bien commencé, il faut bien finir.*

E. IL m'est aduis que ie suis plus grand que de coustume, & que ie sens quelque chaleur qui me reioüit, tant ie suis transporté de joye, quand par ce que vous faites, & ce que vous m'escritez, ie recognois quelque auantage sur vous-mesme : car pour le commun, il y a long-temps, que vous luy avez mis la poudre aux yeux.

yeux. Si vn laboureur prend plaisir de voir fructifier ses arbres , vn berger de voir multiplier son troupeau , vn nourricier de voir bien porter son nourrisson ; Quel contentement pensez-vous que ce soit à ceux qui ont fait la nourriture des esprits , quand apres les auoir formez en vn âge encore tendre, ils les voyent tout d'vn coup éléuez & paruenus ? Le vous tiens pour mien: vous estes ma creature. Aussi - tost que j'eus reconnu ce que vous estiez, ie n'oublia pas de mettre la main sur vous, de vous donner courage, & avec quelque coups d'esperon , vous faire aller plus viste que le train accoustumé. I'en fais de mesme encore à cette heure : mais ie vous trouue desia courant, & aussi capable de faire des remonstrances que d'en recevoir.

I I, Que me demandez - vous dauantage ? direz-vous. Certainement ie vous auoüe que vous estes
bien

bien auancé : mais il n'est pas de l'instruction des esprits , comme des autres ouurages. Le bon commencement n'y fait pas la moitié d'une œuvre : C'est une grande partie de bonté, que d'auoir enuie d'estre bon , mais ce n'en est qu'une partie. Sçauiez-vous qui i'appelle bon ? Celuy qui est si parfait & si accompli , qu'il ne peut deuenir mauuais , quelque violence qu'on luy fasse , & quelque nécessité qui luy puisse arriuer. Je ne doute point que vous ne le deueniez , parce que vous allez tousiours d'un mesme pas , & que vos effets respondent tellement à vos paroles, qu'ils semblent auoir esté frappez en mesme coin. S'il y a de la discordance entre le faire & le dire , c'est signe d'un esprit qui n'est ny bien fait , ny bien assis.



EPISTRE XXXV.

A R G V M E N T.

1. *L'amitié fait tousiours du bien,
& l'amour quelquefois du mal.*
2. *Le plaisir qu'on prend avec ses
amis est plus sensible par la pre-
sence.*
3. *La constance est la marque d'un
homme sage.*

I. **L**A priere si affectionnée que
 ie vous fis d'estudier, n'est
 pas toute pour vostre profit, il y
 va du mien. J'ay enuie d'auoir vn
 ami, & vous ne le pouuez estre,
 si depuis que vous auez commen-
 cé, vous ne continuez à vous fa-
 çonner : car pour cette heure, ie
 croy bien que vous m'aymez? mais
 ce n'est pas à dire que vous soyez
 mon amy? & quoy donc. Son-
 oe deux choses? Ouy; & bien
 disse

differentes. Qui est amy, ayme : qui ayme, n'est pas amy. L'amour est quelquefois cause de mal : l'amitié ne fait iamais que du bien. Quand vous ne tireriez autre commodité de vostre estude, que de sçauoir aymer, vous n'aurez pas perdu vostre peine: dépêchez-vous donc, de peur qu'un autre n'ait la science de ce que vous auez appris.

I I. Pour moy, i'en reçois bien desia quelque fruit par le plaisir que i'ay de me figurer que vous & moy ne ferons qu'un cœur; & que si mon aage m'oste quelque chose de ma vigueur, ie la reprendray du vostre, encore qu'il n'y ait pas beaucoup à dire de l'un à l'autre. Mais ie ne veux pas demeurer au plaisir de l'imagination: i'en veux auoir par effect. Nous auons bien quelque contentement de personnes que nous aymons en leur absence, mais c'est un contentement de peu de substance, & qui s'éuanouyt incontinent. La
veüe,

veüe , la presence, & la conuersation font la volupté plus viue & plus sensible; Sur tout quand ceux que nous voulons voir, sont en l'estat que nous les desirons. Le plus beau present que vous me sçauriez donc apporter , c'est vous-mesme. Cette consideration vous doit faire auancer , ie suis vieil , & vous estes mortel: Aduancez-vous, toutefois ne vous pressez pas tant, que vous ne soyez avec vous premier qu'avec moy.

III. Faites-vous honneste homme , & gardez-vous d'estre irresolu. Quand vous voudrez essayer les progres de vostre suffisance, prenez garde si vous voulez au iourd'huy ce que vous vouliez hier. La volonté variable monstre l'agitation d'un esprit , qui va tantost d'un costé, tantost de l'autre , selon qu'il est poussé par le vent. Ce qui est fixe & fondé , ne flote point. Cette constance se trouue parfaite en celuy qui est
parfait

parfait en sagesse : & telle quel est le profit qu'il en a fait. Quelle difference donc y faites-vous ? L'un branle , mais sans bouger de sa place , & l'autre ne se meut aucunement.



EPISTRE XXXVI.

ARGUMENT.

1. *Preferer la vie privée à celle des Courtisans , & personnes publiques.*
2. *L'humeur morne est plus propre à l'estude, & l'estude des premières lettres convenable aux jeunes , qu'aux vieux.*
3. *Le commerce des amis doit estre des bonnes mœurs , & non des biens de fortune.*
4. *La regle du Sage c'est le mespris de la mort.*

5. *La.*

5. *La persuasion n'est point neceſſaire, où l'inclination nous porte.*
 6. *La mort ne nous oſte point la vie, mais luy donne quelque intermiſſion.*

I. **D**onnez du courage à votre amy, & fortifiez-le contre toute cette maniere de gens, qui le blaſment d'auoir quitté ſa bonne fortune, & preferé l'ombre d'une vie paiſible à la ſplendeur des charges honorables, où il eſtoit capable de paruenir. Il ne ſe paſſera iour qu'il ne leur faſſe paroître l'vtilité de ſa reſolution. Ceux de qui la condition eſt enuiée, auront toujours quelques nouvelles atteintes. Les vns ſeront froiſſez: les autres donneront du nez à terre. La Felicité n'eſt que tumulte: elle ſe donne des agitations, & des tournoyemens de teſte de toutes ſortes. Elle paſſionne les vns apres la grandeur, & les bouffit d'imaginations ambitieufes.

ses. Elle amuse les autres aux delices, & les amollit & relasche entierement. Vous me direz qu'il y a, qui la portent bien : ie vous l'â-uouë ; aussi en est-il, qui portent bien leur vin. Il ne faut donc pas qu'ils vous en fassent croire, qu'un homme soit heureux, qui a sa basse court pleine de gens, qui ont affaire à luy : ce leur est vne fontaine, ils l'épuisent, & la troublent. Ils disēt, que ce n'est qu'un causeur & un faineant. Vous sçavez bien, qu'il y a des personnes, de qui'il faut prendre les patoles à contre-poist.

II. Ils l'appellent heureux. Et quoy, l'estoit-il auparauant ? Il y en a qui le trouuent trop sauuage, & trop seucte : ie ne fais non plus de cas de ceux-là que des autres. Ariston disoit, Qu'il ayroit mieux vne froidure morte en un jeune homme, qu'une humeur plaisante, qui le rendit agreable en compagnie : un vin rude en sa nouueauté sera delicat en l'arriere saison.

faison. Celuy qui ne se garde point, a la couleur belle aussi-tost qu'il sort de la cuue. Quand ils l'appellent melancholique, & ennemy de son aduancement, qu'il les laisse dire, pourueu qu'il continuë d'aymer la vertu, & de prendre comme il faut la teinture des bonnes lettres. Son austerité se trouuera de bon goust avec le temps : il est à cette-heure en la vraye saison d'apprendre. Et quoy ? n'en est-il point tousiours saison ? Si est, mais comme il est tousiours bien-seant d'estudier toute leçon, il n'est pas conuenable à tout âge. Ce ne seroit gueres d'honneur à vn vieillard d'apprendre à lire : il faut acquerir quand on est ieune, pour en iouïr quand on est vieil.

III. Vous aurez beaucoup fait pour vous, s'il deuiet honneste homme par vostre moyen. C'est de ces choses-là, qui sont aussi bonnes à donner qu'à prendre, que le commerce est louable entre les amis,

amis, & non pas des biens qui sont en la disposition de la Fortune, pour les croistre & diminuer, comme il luy plait. Il ne s'en peut plus dédire, sa parole est donnée, il y a moins de honte de faire banqueroute à vn creancier qu'à son honneur. Pour payer vne debte, le marchand a besoin d'une heureuse navigation, le laboureur de la fertilité de la terre, & de la faueur du Ciel : mais il ne luy faut qu'une bonne volonté pour payer.

I V. La fortune n'a point de iurisdiction sur les mœurs ; qu'il aduise à vous donner vne regle si droite, & mette son esprit en telle assiette, que pour bon ou mauvais succez qu'il luy arriue, il ne se glorifie d'auoir gagné, ny se plaigne d'auoir perdu ; mais que riche ou pauvre, il soit tousiours egal à soy-mesme, & ne se monstre iamais, pour vne condition, ny pour l'autre plus haut ny plus rabaisé. S'il estoit né entre les
Parthes,

Parthes, il sçauoit tirer de l'arc plustost qu'il ne sçauoit parler. Si en Allemagne il seroit encore au berceau, qu'il sçauoit jeter le jaelot. S'il eut esté du temps de nos peres, il eust sçeu piquer vn cheual aussi-tost que le monter, & manier vne espée aussi-tost que la tenir. Chacun se dispose à la discipline, & aux exercices de sa nation. Au lieu de tout cela, ie veux qu'il apprenne vne chose, qui le rende impenetrable à toutes flèches, & inexpugnable à tous ennemis. C'est le mespris de la mort.

V. I'auouë bien, qu'en cette imagination il y a quelque chose d'épouuantable, qui ne se peut représenter sans quelque trouble, parce que nous est chose naturelle de nous aimer. Mais aussi quel besoin auroit-il de persuasion, ny de coustume en vne chose, où l'inclination volontaire le porteroit? On n'apprend point à pou-
 uoir,

uoir, en vne necessité, coucher sur des roses : c'est pour la souffrance des choses dures, qu'un homme se prepare, afin que parmy les tourments sa foy ne fléchisse point ; & que s'il en est besoin, debout & blessé mesme, il passe la nuit en garde dans vne tranchée, & ne s'ose pas seulement appuyer de ses armes, de peur que le repos ne luy donnast occasion de s'endormir : si la mort estoit incommode, il faudroit qu'il y eust quelque chose, qui en receust l'incommodité.

VI. Si vous auez si grande envie de viure, souuenez-vous, que rien de ce que vous voyez partir de deuant vos yeux, ne se consume : tout retourne en ce mesme sein de la Nature, pour en sortir la seconde fois, comme il en est sorti la premiere : les choses cessent, elles ne perissent point. La mort mesme, qui nous est si formidable, & que nous fuyons avec
tant

tant de soin, & ne vous oste point la vie; mais seulement luy donne quelque intermission. Vn iour viendra que nous serons remis au monde; ce qu'assez de personnes refuseroient, si ce n'est qu'ils ne se souviendront pas d'y auoir esté: Mais ie reserueray cette matiere pour vne autre-fois: qui doit reuenir, doit partir sans regret. Considerez le tournoyement de toutes choses en ce monde: comme, à vn cercle il n'y en a point qui s'aneantissent. Elles ne sont faites que pour monter & descendre alternatiuement. L'Esté qui s'en va, reuiendra en l'année qui vient. L'Hyuer est passé: Decembre le ramenera. La nuit a fait perdre la presence du Soleil: le iour luy fera bien-tost quitter la place: Quelque chose qui passe, ceste reuolution perpetuelle d'Estoilles nous l'établit: vne moitié du Ciel hausse, l'autre baisse. Je finiray ma lettre, quand i'auray dit en-

core

re vn mot. C'est que les fols, ny les enfans ne craignent point la mort, & que c'est vne honte, que la Raison ne nous puisse donner cette assurance, que la faute du jugement nous fait auoir.



EPISTRE XXXVII.

ARGUMENT.

1. *La Philosophie nous enseigne à vaincre les necessitez, & à surmonter les passions,*
2. *Il nous faut obeyr à la Raison, si nous voulons qu'on nous obeysse.*

I. **L**A parole que vous m'avez donnée, vous oblige d'estre homme de bien. Vous avez fait monstre, & presté le serment. Ce seroit vous trôper que de vous promettre de l'aise & du plaisir en ceste guerre; ie vous veux dire ce
 N qui

qui en est. Le serment de l'arene & de la Philosophie sont semblables: en l'un comme en l'autre on iure de souffrir le feu, le fer, & les verges iusques à la mort. Toute la difference qu'il y a, c'est que les Gladiateurs qui se loüent pour les spectacles, & qui n'ont rien à payer de ce qu'ils mangent & boient, que leur propre sang, sont obligez à vne patience forcée; & de vous on vous la demande. Ils peuuent quitter les armes, & ranter la misericorde du peuple: mais vous ne pouuez faire ny l'un ny l'autre: il faut mourir debout & sans se rendre. Mais aussi quand tout sera bien considéré, que nous seruiroient quelque peu de iours ou d'années, qu'on nous sçauroit donner davantage? Quand nous entrons au monde, nous venons en vne guerre, d'où nous n'auons iamais nostre congé: tout le remede que vous y auez, c'est de vaincre les necessitez, que vous ne pouuez éuiter:

il

il se faut faire passage: La Philosophie le vous ouvrira. Si vous aimez vostre vie, vostre assurance, vostre contentement, & qui est le principal, vostre liberté, le mieux que vouspouvez faire, c'est de vous jetter entre sas bras: rien ne vous peut reüssir que par son moyen. La chose du mode la plus basse, abjecte, sordide, seruite, & sujette à toute sorte de cruelles passions, c'est la folie. Contre tant de maistres, qui gouvernent quelque fois l'un apres l'autre, & quelque fois tout ensemble, la Sagesse est le seul expedient de s'affranchir: voyez de l'aller trouver; il n'y a qu'un chemin qui vous y mene. Vous ne scauriez vous égarer.

I I. Voulez-vous que tout vous obeisse, obeissez à la Raison. Si vous vous laissez commander à elle, beaucoup se laisseront commander à vous: Elle vous enseignera ce que vous devez entreprendre, & comme il vous

y faudra conduire. Vous ne vous intriguerez point. A peine m'en sçavez - vous nommer un qui vueille quelque chose, & qui sçache rendre raison d'où luy est venuë cette volonté. On ne delibere gueres : tout se fait par boutades. La fortune nous rencontre aussi souuent, comme nous elle. C'est vne honte de n'aller point, mais se laisser porter, & puis quand on voit la tempeste, faire l'esbahy, & demander, qui m'a mis icy? comme y suis-ie venu?



EPISTRE XXXVIII.

ARGUMENT.

1. *Les discours familiers sont plus puissans pour enseigner, que les elegants & polis.*

I. **V**ous avez raison de vous
 plaie au commerce de
 nos

nos lettres, & de le desirer. Il y a bien du fruit en vn entretien qui se coule ainsi dans l'ame vne piece apres l'autre. Les disputes faites avec apparat, en presence de tout vn peuple, sont plus magnifiques, mais non pas si familiares. La Philosophie est vn conseil de bié faire: pour le dóner il n'est pas besoin de crier: les harangues sont bonnes pour la persuasion d'une ame irresoluë. Mais il est plustost question d'enseigner, que d'inciter à vouloir apprendre: cette façon de parler moins releuée fait plus d'effect. Les paroles entrent avec moins de peine: mais elles ne laissent pas de bien tenir. L'efficace en est plus considerable que le nóbre: il les faut esprendre comme des graines, qui pour estre petites, ne laissent pas, quand elles tombent en terroir qui leur est propre, de déployer leur force, & se dilater à des merueilleuses grandeurs. Il en est de mesme de la Rai-

son; à la voir ce n'est que bien peu de chose : elle croit & se multiplie en l'action. Pour peu qu'il y ait de langage, quand elle rencontre vne teste iudicieuse, & bien-faite, elle se fortifie, & fait de l'operation assez. Je vous repete encore vne fois qu'il est des preceptes comme des graines. Ce sont petites choses qui font beaucoup, si l'esprit qui les reçoit, a de la disposition à bien apprendre, il ne fait point douter que de sa part il ne contribuë à la generation, & n'adiouste beaucoup à ce qu'il aura recueilly.



EPISTRE XXXIX.

ARGUMENT.

1. *Vn esprit genereux suit l'exemple des choses loüables.*
2. *Fuir les grandeurs excessiues, & s'arrester aux mediocres.*

3. *Le*

3. *Le peché ne va iamais sans penitence, & sans douleur.*
4. *Les voluptez rendent par l'accoustumance, les choses necessaires, qui estoient auparavant superflues.*

I. **I**E vous enuoyeray les memoires que vous demandez, & vous les dresseray le plus curieusement, & avec le moins de langage qu'il me sera possible: mais aulsez-vous si vn discours ordinaire ne vous feroit point plus de profit. C'est, à mon aduis, ce qu'il faut pour vn qui apprend. Ceux qui sçauent, se peuvent passer d'vn simple recueil. Le premier enseigne: Le dernier aduertit. Mais vous n'auiez que faire de me demander ny l'vn ny l'autre: ie vous fourniray de tout deux, quand il vous plaira. Vous me connoissez: ie ne vous en dis autre chose. Vous aurez de moy ce que vous desirez; mais vous attendrez que ie sois en hu-

meur. Cependant, vous auez assez d'autres escrits ; seruez-vous-en : quoy que ie ne doute point , que l'ordre n'y soit pas bien gardé: prenez-la liste des Philosophes : il ne faut que cela pour vous éueiller. Quand vous verrez combien d'honestes hômes auront trauaillé pour vous, vous voudrez estre de la partie. Vn esprit generoux a cela , que l'exemple d'une chose loüable le conuie à l'imitation. Tout homme , qui a du courage , dédaigne les choses basses & sordides , celles qui sont de belle apparence , luy plaisent , & l'appellent à les rechercher. *

II. Il est de nôtre esprit comme de la flamme ; il s'éleue tousiours en haut , & peut aussi peu descendre que reposer. Tant plus il a de force , tant plus il a le mouuement prompt , & l'action vigoureuse. Heureux est celuy, qui le peut employer à bien. Il se met hors de la iurisdiction de la Fortune. S'il prospere,

prospere, son ame pour cela ne sortira point de sa place. S'il luy arriue des aduersitez, il y trouuera de la consolation, & se mocquera de ces vanitez, que les autres regardent avec admiration. Vn grand cœur méprise tout ce qu'on appelle grand : il fuit les choses excessiues, & s'arreste aux mediocres. Celles-cy sont vtils, & les autres nuisent par leur superfluité. Comme vous voyez, que les bleds se couchent pour estre trop bons, que les branches se rompent pour estre trop chargées, & qu'une fertilité, qui passe mesure, n'arriue point à maturité. Il en est de mesme des esprits. Vne felicité disproportionnée les énerue, & leur est vn instrument à fascher les autres, & se faire mal à soy-mesme.

III. Il y a des homes, à qui leurs voluptez font ce que le plus cruel ennemy, qu'ils sçauoient auoir, n'auroit pas le courage de leur faire. En quoy s'ils meritent quelque

pardon, c'est, que leur peché ne va jamais sans penitence, & qu'il leur demeure tousiours quelque douleur qui pese bien autant que le plaisir.

IV. Il ne faut point trouuer estrange que leur fureur leur donne de la peine : depuis que nos desirs passent au delà de la Nature, il n'est plus de barriere capable de les arrester. La Nature a des bornes : les vanitez & concupiscences n'en ont point. Le profit est la mesure des choses necessaires : mais les superfluës, à quelle aune les reduisez-vous ? Ce leur est tout vn, pourueu qu'ils se plongent dans les voluptez, & ne prennent pas garde que par cette coustume ils tombent en cét inconuenient, que les choses qui auparauant ne leur estoient que superfluës, leur sont necessaires à l'aduenir. Ils seruent leurs voluptez, au lieu de les posseder & (ce qui est le comble de leur ruine) ils ne pensent pas estre bien,

bien, s'ils ne sont mal. Depuis que nous en sommes venus là : que d'aimer ce qui n'est point honneste, il faut faire conte que nostre misere ne peut aller plus auant, & que quand nous auons tant continué nos vices, que nous en auons fait des mœurs, c'est se rompre la teste que de chercher des remedes, & penser encore à la guerison.



EPISTRE XL.

ARGUMENT.

1. *Les lettres nous representent les amis absens.*
2. *Il blasme le parler viste, & ap-
preuue le lent en un Philosophe.*

I. **IE** vous ay bien de l'obligation de la diligence que vous apportez à m'écrire. Puis que ie suis priué de vous voir d'autre façon, ie suis bien aise de vous voir
en

en vos lettres. Je n'en reçoÿ jamais, que ie ne m' imagine, que nous soyons ensemble. Et defait, si nous prenons plaisir d'auoir le pourtrait de nos amis, parce qu'il nous en entretient la memoire, & par vn contentement illusoire, adoucit en quelque façon l'amer-tume de leur éloignement : combien doiuent les lettres estre agreables, puis que ce sont les marques les plus certaines, & la representation la plus viue, qu'il est possible d'auoir des personnes, que nous aymons? Ce que la presence a de plus doux, les caracteres imprimez de la main d'vn amy, le font reconnoistre sur le papier.

II. Vous m'escruez, qu'on vous a conté, qu'vne autrefois Serapion le Philophe se trouuant en ces quartiers, où vous estes, discouroit avec vne promptitude si grande, & vne suite de paroles si pressée, qu'il sembloit, qu'vne voix seule ne püst pas fournir à la multitude
des

des conceptions, que son esprit luy fournissoit. Cette qualité ne me plaist en vn Philosophe : ie veux du reglement en sa langue. Aussi vous voyez qu'Homere en la description d'vn Orateur, luy donne vne vehemence rapide & continuée, comme celle d'vn torrent, quand le Printéps a fondu les neiges. Mais quand il est questió d'vn vieillard, il le fait couler tout bellement, & compare ses paroles à du miel. Faites donc estat, que ce grand flux de bouche a plus de charlatan, qui veut arrester le monde à son banc, que de l'homme d'honneur, qui traite quelque chose de graue, & se propose l'instruction de ceux qui l'écourent. Mais comme ie n'approuue pas le langage court, aussi ne veux-je pas qu'il tombe vn mot apres l'autre, comme des gouttes d'eau. La longueur importune les oreilles, & la precipitation les accable, combien que ce qu'on voit venir de loin, se

se retienne, & trouue mieux sa place en la memoire, que ce qui va si viste, qu'on n'a loisir de le regarder. Mais enfin, il est question de bailler des preceptes : vne chose qui échape n'est point baillée. Adioustez à cela qu'un discours qui ne se propose que la demonstration de la verité, doit estre simple. C'est son artifice que de n'en auoir point. En ces harangues populaires, qui ne sont ordinairement que mensonges, & où le but n'est que d'émouuoir vn peuple, & d'abuser de son imprudence, pour le trainer par les oreilles, tantost d'un costé, tantost de l'autre, on peut faire passer les paroles si promptement, qu'on n'a pas le loisir de les manier : mais comme est-il possible d'arrester vn autre, & ne s'arrester point? On s'abuse: vne remonstrance faite par la guerison des ames, ne veut point demeurer en la superficie. Il faut qu'elle descende au fond del'estomach. Quel bien scauroit

roit faire vn remede, s'il ne demeure quelque temps sur la partie malade ? Toute cette quantité des longs discours a plus de vanité que d'autre chose : c'est vne piece de beaucoup de son , & de peu de valeur. I'ay des frayeurs, il me les faut ôster. Mes passions m'emportent, il leur faut donner vne bride. I'ay des doutes: il me les faut éclaircir. Il faut regler ma débauche, & corriger mon auarice. Laquelle est-ce de toutes ces choses qui se pourra faire en courant la poste? Où est le medecin qui guerira son malade, s'il ne fait qu'entrer & sortir? Et puis quelle grace peuuét auoir des paroles, où il n'y a point d'électiõz. Mais cõme il y a de certaines choses difficiles à croire, qu'il faut voir vne fois, pour pouuoir dire qu'on les a veuës , il en est de mesme de ceux-cy , qui vont aussi viste de la langue. Il leur faut dõner vne heure de temps à les ouïr, & ny retourner plus : Car que scauriez - vous apprendre

apprendre d'eux, ou que voudriez-vous imiter ! Quelle fermeté pensez-vous trouver en leur ame, puis que leur discours est si peu ferme, que quand ils luy ont vne fois donné le branle, il leur est impossible de l'arrester : Ils ressemblent à ceux qui courent à la valée : leur pesanteur les emporte, & les fait aller plus loin qu'ils n'ont resolu. Cette volubilité n'a point de grace en la Philosophie : ce n'est point son fait de ietter les paroles en desordre, mais de les asseoir tout bellement chascune en sa place, & ne s'avancer autrement que pied à pied. E quoy donc ? elle n'aura jamais liberté de se hauffer ? Pourquoi non ? Mais que tousiours elle ait égard à la bienseance de sa profession, & se souviene, qu'il n'y a rien qui luy porte plus de preiudice, que cette profusion de langage ainsi violent & déreglé. Il est bon qu'il ait de la force, mais modérée, & qu'elle courre,
mais

mais comme vn ruisseau , non
comme vn torrent. Et tant s'en
faut que cette promptitude me
plaise en vn Philosophe , qu'à pei-
ne la pourrois-je approuver en vn
Orateur. Car comme voudriez-
vous qu'un Iuge qui peut-estre ne
sçauroit pas trop bien son mestier,
le pût suivre, courant ainsi à bride
abbatuë, principalement quand la
fertilité de quelque sujet, il se lais-
seroit emporter à l'ostentation de
sa suffisance, ou quand quelque pas-
sion sortie hors de ses bornes, & plus
forte que son iugement, luy feroit
ouurer la bonde aux paroles, & di-
re ce que puis apres il seroit con-
tent de n'auoir pas dit ? Il faut que
la langue s'accommode aux oreil-
les, sans les mettre hors d'haleine
à courir apres elle, ou sans leur
bailler de la matiere plus que ce
qu'elles sont capable d'en rece-
voir : vous ferez donc sagement de
ne vous approcher point de cette
maniere de gens, qui se soucient
plus

plustost de dire beaucoup , que de dire bien. Il y auoit vn certain P. Vinicius , de qui Asellius disoit, Qu'il parloit à remises, & Geminus Varius, Qu'il s'ébahissoit comme on faisoit cas de son eloquence, veu qu'il ne sçauoit pas mettre trois paroles ensemble. Je sçay bien qu'il n'y auoit gueres de plaisir à luy voir tirer les mots l'un apres l'autre, & que quelquefois on luy eust peu dire ; Parlez , ou taisez-vous: Mais encore aimerois-je mieux vous proposer sa sentence pour exemple, que la precipitation de Haterius. Cét homme en son temps estoit estimé grand diseur ; il ne hesitoit iamais , ne rompoit iamais son train : & du commencement alloit d'un trait iusqu'à la fin : Mais quoy qu'il en soit, ie ne pense pas qu'un homme de iugement voulust parler comme luy. Toutesfois chèque nation a son goust particulier : ce qu'on trouue mauuais en vn lieu , semble de bonne

bonne grace en vn autre. Peut-estre entre les Grecs on suppor-
toit cette licence : mais nous en
sommés si éloignez, que mesme
en escriuant, nous mettons des
poincts entre les mots pour les se-
parer. Cicéron mesme, qui le pre-
mier a donné reputation à l'élo-
quence Romaine, n'alloit iamais
qu'au petit pas en ses harangues.
Le lāgage Latin a de la vaine gloi-
re ; il se regarde : Et par-ce qu'il a
bonne opinion de son merite, il
préd plaisir que les autres le voyēt,
afin d'en faire cas. Fabianus grand
personnage de vie & de science,
& qui apres ces deux poincts, tient
le troisieme rang en la loüange
d'vn hōme fort eloquent, auoit vne
façon de parler non impetueuse,
mais sans peine : de sorte que c'e-
stoit plustost facilité que promp-
titude. C'est bien chose, que ie
ne deffends point à vn homme
sage, que l'aisance de parler :
toutesfois ie ne luy commande
pas

pas , & trouue encore , qu'il fera mieux de prononcer les paroles , que de les verser. Ce qui me fait vous entretenir si long-temps sur ce sujet, pour vous en aduertir; c'est que ie sçay bien que c'est vn mestier, que vous ne pouuez faire, que premierement vous ne renonciez à vostre honneur. Il faut que vous perdiez toute honte, & que vous-mesme n'escoutiez pas ce que vous direz , parce que par inaduertance il vous échappera beaucoup de choses , qui ne vous sembleroient pas bonnes, si vous y apportiez du iugement. Je vous dis que c'est vn mestier, qui veut de l'impudence : preparez-vous y, si vous le voulez suiure. Ce n'est pas encore tout: vous ny pouuez acquerir de gloire : il vous faut exercer iournellement , & laisser la substance des choses, pour l'escorce du langage; Au lieu que quand bien vous auriez des paroles , plus que vous n'en sçauriez desirer , & qu'elles
vous

vous sortiroient de la bouche, comme d'une source inépuisable pour bien faire il en faudroit estre sobre, & ne les employer qu'avec discretion. La modestie est aussi requise au langage d'un homme d'honneur, comme en sa demarche. La somme des sommes, c'est que ie veux que tu sois lent à parler.



EPISTRE XLI.

ARGUMENT.

1. *L'homme de bien est toujours accompagné d'un bon Genie.*
2. *Mespriser les biens de fortune & aimer ceux de l'ame, c'est le fait du bon Genie, ou d'une Vertu diuine, qui est dans l'homme de bien.*

I. **V**ous ne sçauriez mieux faire, que de trauailler continuellement à vous faire homme de
de

de bien. C'est chose que vous seriez mal-aisé de desirer, puis que vous - mesme avez moyen de vous la donner. Il ne faut point pour cela leuer les mains au Ciel : il ne faut point gagner vn Sacristain, qui vous laisse parler à l'oreille d'vne Image, pour en estre mieux exaucé. Vous avez Dieu pres de vous : vous l'avez avec vous: vous l'avez dans vous. Il est vray, comme ie le vous dy, Lucilius, nous auons vn esprit sacré, qui reside en nous pour la conseruation de nos vies, & l'obseruance de nos actions: il se comporte avec nous, selon que nous nous comportons avec luy. Il n'est point d'homme de bien, sans quelque Dieu, qui l'assiste à monter par dessus la Fortune, & le rende capable des hautes & magnanimés resolutions. Quel Dieu? Nul ne le sçait ? S'il se presente à vos yeux quelque touffe épaisse de vieux arbres, élevé au delà de l'ordinaire, & où la multitude des
branches

branches passées les vnes dans les autres, ne reçoivent point la clarté du iour; quant & quant la hauteur, la solitude, & l'ébahissement de voir en vne rase campagne, vn ombrage si espais & si couuert, vous donnent opinion qu'il y ait quelque Deité. Si vous voyez vn autre qui avec ses pierres toutes mangées, & sur vne relaxation faite non de main d'homme, mais par la Nature mesme, porte le faix d'vne montagne; vous auez aussi-tost l'ame frappée de quelque scrupule de Religion. Nous tenons les commencemens des grands fleuves pour venerables, & donnons des Autels à la source subite de quelque large riuere, qui sort de dessous terre. Nous portons du respect aux fontaines des eaux chaudes. L'opacité sombre, ou la profondeur immense de quelques estangs, les a fait estimer sacrez. Si vous voyez vn homme ineffrayable aux dangers, impenetrable aux passions, heureux

heureux en aduersité, calme en la tempeste, plus haut que le reste des hommes, & aussi haut que les Dieux; ne serez-vous pas touché de quelque ressentiment, qui vous induise à le venerer? Ne direz-vous pas; Il y a là quelque chose de trop grand, & de trop haut, pour en faire comparaison à si peu de chose que le corps? Sans doute quelque vertu diuine y est descendüe; & n'est pas croyable, qu'une ame si excellente, si mesurée, & qui avec vn mépris si genereux estime toutes choses inferieures à son merite, & si courageusement se mocque de ces objets, qui font naistre des craintes, & des desirs, puisse auoir son mouuement d'ailleurs, que de quelque puissance du Ciel. Vne chose de cette grandeur ne scauroit demeurer debout, si quelque Dieu ne la soustenoit. C'est pourquoy la part de luy la plus grande, est au lieu, d'où elle est descendüe. Comme les rayons
du

du Soleil nous touchent bien, mais ils ne laissent pas d'estre au Ciel, d'où ils sont enuoyez sur la terre, tout de mesme vne ame grande & sacrée, transmise au monde, pour nous faire voir de plus pres la Dignité, conuerse bien avec nous : mais tousiours par vn de ses bouts elle tient à son origine, & ne s'en détache point. Elle y est suspendue : elle y tourne les yeux, & s'y appuye. Ce qu'elle est parmy nous, c'est pour estre nostre guide, & comme plus iudicieuse, assister à nos actions, & nous apprendre à les gouverner.

II. Mais comme le connoistrez-vous ? quand vous la verrez ne se parer d'autre chose que du sien : Car est-il rien de si hors de propos que de louer vn homme pour des choses qui ne sont pas à luy ? N'est-ce pas n'auoir point de sens, que d'admirer ce qui d'vn moment à l'autre, peut changer de possesseur ? La selle de velours, & le mors doré,

ré, ne font point la bonté d'un cheual. Voyez vn Lyon, que le commerce des hommes ait reduit à se laisser dorer le crein, & receuoir les embellissemens qu'il plait à son gouuerneur de luy dōner; & voyez-en vn autre, qui ferme, nerueux, & d'une haleine entiere, n'a pour ornement que cette hydout effroyable, avec laquelle la Nature l'a fait naistre dans les deserts: Je ne doute point que vous ne trouuiez cettuy-cy de meilleure grace que l'autre; à qui par vn long apriuoisement vous verrez souffrir des choses si éloignées de son imperieux & magnanime naturel. C'est vne folie à vn homme, de se glorifier de ce qui n'est point à luy. Le nombre des raisins, & la pesāteur des grappes, qui font ployer les échalats, est la louange d'une vigne: quand elle est fertile, elle est belle. En vn homme il faut louer ce qui est sien, & non autre chose. Il a de beaux enfans, vne belle maison,

maison, beaucoup de terres labou-
rables, & quantité d'argent en ren-
te; tout cela est pres de luy : ie l'ad-
uoüe; Mais dans luy, il n'y en a
rien. Donnez-luy des loüanges des
choses qu'on ne luy peut oster ny
donner: & qui proprement appar-
tiennent à l'homme : Demandez-
vous que c'est ? L'esprit, & en cét
esprit vne raison qui n'ait aucun
defaut. L'homme est vn animal
raisonnable: Son bien est donc par-
fait, quand il est parfaitement ce
que la Nature a voulu qu'il soit.
Mais que luy demande cette Rai-
son ? La chose du monde la plus
aisée, qu'il viue selon la Nature.
Tout ce qu'il y a d'empeschement,
c'est vne folie vniuerselle, qui le
fait naistre. Nous tombons l'un sur
l'autre dans les vices: Le peuple
nous pouffe: personne ne nous res-
tient: comme seroit-il possible de
nous guarentir ?



EPISTRE XLII.

ARGUMENT.

1. *Les hommes de bien sont rares.*
2. *A faute de puissance & non de volonté, on cesse bien souvent de mal-faire.*
3. *Nous ne sçauons faire choix des choses qui nous sont utiles.*
4. *La perte des choses fortuites n'est point fascheuse.*

I. **I**E voy bien que celuy de qui vous m'escruez, vous a desia fait croire qu'il est homme de bien. Ce n'est pas chose qui se puisse ny faire, ny reconnoistre en si peu de temps. Sçaez-vous ce que j'appelle en cét endroit hōme de bien? Celuy qui l'est aucunement; car quant à l'autre qui l'est en perfection, il en est peut-estre comme du Phenix : il s'en voit vn en cinq cens

cens ans, il ne s'en faut point ébahir. La fortune en la generation des choses grandes veut des intervalles, & le recommande par la rareté. Pour les mediocres, & qui naissent parmy la presse, elle les produit ordinairement. Mais pour retourner à vostre homme, il est encore bien loing de son compte; & s'il sçauoit que c'est d'un homme de bien, il ne le penseroit encore estre, & possible perdroit l'esperance de pouuoir iamais le deuenir. S'il se fonde en ce que les méchans ne luy plaisent point, il ne fait rien en cela, que les méchants mesmes ne fassent: & la plus rigoureuse punition que souffre la méchanceté, c'est qu'elle se déplaît à soy-mesme, & que ceux qui la font, ne l'approuuent pas. S'il allegue, Qu'il veut mal à ceux qui subitement arriuez à quelque grande puissance, s'y comportent insolentement; que sçay ie, si quand il pourra ce qu'ils peuvent, il ne

fera point ne qu'ils font?

II. La foibloffe en beaucoup de gens cache les vices, qui, si tost qu'ils penseront auoir assez de force, n'auront pas moins d'enuie de paraitre, que ceux à qui la bonne fortune a donné de la courage de se decouvrir. La méchanceté y est: mais les instrumens luy manquent: il n'y a de quoy la montrer: il n'y a point de serpens si venimeux, qui se puisse manier seurement, tandis qu'ils sontroids de froid. Le venin y est bien toujours, mais il est endormy. Il y a assez de cruauté, d'ambitions & de luxures, capables d'aller du pair avec les plus signalez exemples qui s'en soient iamais veus: tout ce qui leur defaut, c'est, que la fortune leur resiste, & leur oste le moyen de se produire. Donnez leur la puissance des autres, vous leur trouuez la mesme volonté. Vous souuez-vous qu'un iour que vous me parliez d'un homme de parmy le monde,

&

& me disiez qu'il estoit du tout à vous, ie vous dy que c'estoit vn esprit volage, & que luy pensant tenir le bras, vous ne luy teniez que la manche? Fus-je menteur? Il a laissé la manche par où vous le teniez: Il s'en est enfuy. Vous sçauiez quels traits il vous a iouéz depuis, & combien il vous a préparé de pieges, sans sçauoir que luy-mesme y deuoit tomber. Il ne voyoit pas, qu'en la perte des autres il procuroit la sienne; & qu'encore que ce qu'il demandoit, luy peult seruir de quelque chose, c'estoit neantmoins vn fardeau, sous lequel il seroit à la fin contraint de succomber.

III. C'est pourquoy quand nous affectons quelque chose, & que la passion nous la fait poursuiure avec beaucoup de labeur, il faut considerer, ou qu'elle est du tout inutile, ou qu'elle ne vaut pas l'incommodité que nous prenons pour y paruenir. Il y a des choses super-

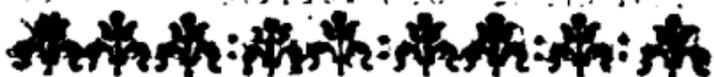
fluës, & d'autres qui bien qu'elles ne le soient pas, toutesfois n'ont pas de merite assez, pour nous travailler. Mais nous ne penetrons pas si avant, & nous faisons accroire qu'on nous donne des choses qu'on nous vend bien cher : & en cela se connoist nostre peu de sens, que nous ne pensons acheter que ce qui nous fait mettre la main à la bourse, & croyons qu'on nous donne ce dequoy nous sommes nous-mêmes le payemēt: nous nous embarrassons de toutes sortes de sollicitudes: nous-nous submerçons à toutes risques, & sommes contents de perdre l'honneur, le temps, & la liberté, pour acquérir des choses où nous ne voudrions pas seulement penser, s'il nous falloit vendre ou quelque maison, ou quelque heritage, pour les auoir: tant il n'y a rien dequoy nous faisons si bon marché que de nous-mêmes. Quand donc nous voudrons deliberer quelque chose, ou
si

Si nous sommes sur le point de l'exécuter, faisons comme quand nous entrons chez vn marchand : Sçachons de quel prix est-ce que nous voulons auoir : ce qui ne nous couste rien, nous couste quelque-fois bien cher. Le vous pourrois nommer assez de choses, de qui l'acquisition nous a fait perdre la liberté : parce qu'elles sont à nous, nous ne sommes plus à nous.

IV. C'est ce que nous auons à considerer, quand nous auons enuie d'auoir quelque chose : comme d'autre costé, s'il arriue que nous la perdions, nostre consolation est de nous représenter qu'elle estoit fortuite ; que nous nous en sommes passez autresfois, que nous nous en passerons bien encore à l'aduenir. Si nous l'auons eue long-temps, nous dirons que nous auons eu loisir de nous en saouler ; si nous ne l'auons gueres eue, que nous n'auons point sujet de regretter vne chose à laquelle

quo V. L. O s nous

nous n'estions pas accoustumez ;
 Nous aurons moins de biens, nous
 aurons donc moins d'inquietudes.
 Nous aurons moins de credit, nous
 ferons moins enuiez. Lettons les
 yeux sur tout ce qui nous oste le
 sens, & pour qui nous fondons en
 larmes, quand nous le perdons,
 nous trouverons que ce n'est point
 le perdre qui nous afflige, mais
 l'opinion seule d'auoir perdu. Nous
 y pensons, mais nous n'en sentons
 rien. Qui se possede, ne peut rien
 perdre : mais le mal est, qu'il s'en
 trouue peu, qui soient capables de
 se posseder bien.



EPISTRE XLIII

ARGUMENT.

1. *Les actions des Grands, iusques aux plus petits, ne peuvent estre cachées.*
2. *L'honneur de bien ne cache point sa vie, comme le méchant.*

I. Vous

1. **V**ous-vous ébahissez comme ie suis si particulièrement informé de vos affaires : Et qui me peut auoir decouuert vne chose que vous n'avez communiquée à personne. Ne sçatez-vous pas que le bruit est vn grand maistre de nouvelles. C'est par luy que i'ay eu des vostres. Et quoy donc? direz-vous? suis-ie si grande chose, qu'on fasse courir des bruits de moy? Ne prenez pas garde où ie suis : mais où vous estes. Toute chose eminente par dessus ce qui est auprès d'elle, est grande, au lieu où elle est eminente. La grandeur n'a point de certaine mesure : c'est la comparaison qui l'accroist, ou la diminue. Vn batteau grand sur vne riuere, est petit sur la mer: Vn gouuernail grand pour vn nauire, est petit pour vn autre. Faites si peu de cas de vous qu'il vous plaira : vous estes grand en vostre gouvernement. Toutes vos actions sont regardées; & iusques à vostre manger

ger & vostre dormir, vous ne faites rien qui ne soit sçeu

II. Ce vous doit estre plus de sujet de penser à vous. Vous serez heureux, quand vous pourrez viure à la veuë de tout le monde. Il y en a la pluspart qui pensent que cette enceinte de murailles, qui nous enuironne chez nous, n'est pas tant pour garder nostre vie en plus de seureté, comme pour commettre nos meschancetez avec plus de licence. Faites que vous n'en soyez pas de mesme. Pensez que vous auez vne maison pour vous couvrir, & non pour vous cacher. Je vous vay dire vne chose, par où vous iugerez comme nous sômes gens de bien. Vous ne trouuerez pas vn homme seul qui pût viure à porte ouuerte. Les portiers sont de l'inuention de nostre conscience: ce n'est point la magnificence qui nous a sollicitez de les auoir. Nous viuons d'vne façon que nous sommes surpris, si nous sommes

;

sommés

sommes veus sans y penser. Mais à quoy est bon de se cacher, & de fuir les yeux & les oreilles des personnes? La bonne conscience appelle la multitude. La mauuaise, en quelque solitude qu'elle se reduise, a toujours de l'anxiété. Si ce que vous faites, est honneste, pourquoy ne voulez-vous que tout le monde le sçache? S'il est deshonneste, puis que vous le sçauuez, que gagnez-vous qu'on ne le sçache point? Que vous estes vn pauvre homme, si vous comptez ce témoin à rien?



EPISTRE XLIV.

ARGUMENT.

1. *De la vraye & fausse Noblesse.*
2. *Les Nobles & les Roturiers ont mesme origine.*
3. *Le trop grand desir des biens de fortune, empesche la Felicité.*

I. Vous

I. **V**OUS alleguez vostre petitesse, & dites, que ny la Nature, ny la Fortune n'ont rien fait pour vous. Je m'estonne bien de vous oüir tenir ce langage; veu le moyen que vous avez de vous offer de parmy le peuple, & monter si haut, qu'il n'y aura rien au dessus de vous. Vne des bonnes choses qui soient en la Philosophie, c'est qu'elle n'épluche point les Genealogies. Si nous recherchons d'où les hommes sont venus; premierement, nous sommes tous de la race des Dieux. Vous estes Cheualier; vostre industrie vous y a fait paruenir: Mais vraiment il y en a bien qui ne le sont pas. On ne reçoit pas tout le monde à estre Senateur: & aux armes mesmes, où il n'y a que du peril, & de la peine, les soldats n'y sont pas receus qu'avec election. Les Capitaines font quelquesfois les degouter à les enroller. La bonne consuetude ouvre la porte à tout

le

le monde : Nous sommes tous de bonne maison pour elle. La Philosophie ne distingue point les personnes : elle a de la splendeur assez pour tous. Socrate n'estoit pas Gentil - homme : Cleanthes gaignoit sa vie à tirer de l'eau , & arroser les jardins : Platon n'estoit pas noble ; quand il vint à la Philosophie , ce fut elle qui luy donna cette qualité. Pourquoi vous dessez-vous de vostre suffisance ? Qui vous a fait desespérer de pouuoir aller du pair avec eux ? Faites-vous digne de leur mérite , & ils vous adouberont de leur race. Vous en serez digne , si vous croyez qu'il n'y ait homme au monde plus noble que vous. Le plus pauvre a autant de predecesseurs que le plus riche : il n'y a homme , de qui la premiere origine ne soit au delà de toute memoire : Platon dit , Qu'il n'y a point de valet , qui ne soit de race de Roys , ny de Roy , qui ne soit

de race de valets ; tout se bigarré de cette façon avec le temps.

II. La vicissitude des choses est l'exercice de la Fortune. Qui est-ce qui est donc noble ? Celuy qui naturellement a la disposition à la Vertu. C'est tout ce qu'il y faut considerer. Autrement, si vous en voulez faire la decision par l'Antiquité, qui de pere en pere, & d'ayeul en ayeul, ne vous mène si loin, qu'il ne se trouua rien au deuant de luy. C'est bien chose sans doute, que depuis la naissance du monde, nous ne pouuons estre venus iusques à nostre siecle, que par vne mutation alternatiue de toute sorte de conditions. Vne basse-courr pleine d'images enfumées, n'est point ce qui fait l'homme noble : ceux qui ont esté gens de bien deuant nous, ne l'ont point esté pour nous faire auoir de la reputation : nous n'auons rien à ce qui nous a precedez. C'est l'esprit qui fait l'homme noble, quand d'yne cabane, aussi bien

que d'un Palais, il se peut élever au dessus de la Fortune.

III. Posez donc le cas, que vous n'estes point Gentil-homme, mais roturier ; que vous importe, puis que vous avez le moyen de si bien faire, qu'en quelque compagnie de Gentils-hômes que vous soyez, il n'y aura que vous qui soit noble ? demandez-vous comment ? Si vous ne prenez point l'avis du peuple, à faire distinction de ce qui est bon ou mauvais : l'importance n'est pas d'où les choses viennent, mais où elles vont : on ne peut nier, que ce qui nous peut faire vivre heureusement, ne soit bon : car il n'est point susceptible d'empirement. D'où vient donc que nous ne trouuons le bon chemin ? De ce que bien que nous desirions tous la vie heureuse, nous prenons des instrumens pour elle, & la fuyons en la desirant. Car au lieu de nous procurer vne seureté solide, & vne confiance
iné

inébrâlable, qui sont deux poinçts, où gist la Felicité ; nous cherchons de tous côtez des sujets de nous affliger ; & marchans par vn chemin plein d'embûches , nous nous chargeons de tant d'équipages , que nous ne sommes pas assez forts pour les porter. De cette façon nous n'auons iamais nostre compte : & tant plus nous trauaillons, tant moins il se trouue de besongne faite. Nous reculons au lieu d'auancer : Et comme tous ceux qui courent dans vn labyrinthe , nous nous enbarrassons touïours dauantage , & pour faire trop de diligence , sommes causes de nostre retardement.



EPISTRE XLV.

ARGUMENT.

1. *Peu de liures, mais bons : Les disputes captieuses des Philosophes sont inutiles.*

2. *Le*

2. Le vice nous fait la guerre sous une apparence de Vertu.
3. Quel homme se peut dire heureux.
4. Si toutes les choses nécessaires peuvent estre appellées biens.
5. La millieure partie de la vie se passe à la recherche des choses superflues.

1. **V**OUS vous plaignez, qu'il se reconure peu de liures en vos quartiers. Ce n'est rien d'en auoir beaucoup : l'importance est qu'ils soient bons. Je scay bien que la diuersité des lectures donne du plaisir : mais il y a plus de profit à n'en faire qu'une. Le moyen d'estre bien-tost où vous auez enuie d'aller, c'est de n'aller que par un chemin, sans vous égarer d'un sentier à l'autre. Ce n'est pas marcher, c'est roder. Vous me direz, que vous me demandez des liures, & non pas du conseil. Je suis prest de vous enuoyer ce que i'en ay, & ne m'en laisser

laisser pas vn. Je suis bien marry, que moy-mesme ie ne vous puis aller trouuer ; & vous jure , que si ce n'estoit que i'espere que vous aurez bien - tost fait vostre commission , tout vieil & indisposé comme ie suis , i'eusse encore entrepris ce voyage ; & que ny Scille, ny Caribde, ny tout ce que les Fables nous content de la difficulté de ce trajet , ne m'en eussent retenu. S'il ne se fust point trouué vn vaisseau, ie fusse plustost passé à la nage , tant i'ay d'enuie de vous embrasser , & de voir les progresz que vous avez fait. Au demeurant , pour ce que vous me demandez des liures : ie ne m'en estime point plus habile-homme ; non plus que ie m'estimerois beau-fils, si vous m'auiez demandé mon pourtrait. Ce que vous en faites , est pour me faire plaisir , plustost que pour vne bonne opinion, que vous en ayez : & c'est l'amitié, que vous me portez , qui vous abuse.

abuse. Tels qu'ils sont, lisez-les, comme d'un homme, à qui la verité plait; & qui ne la sçachant point encore, contre toutes les difficultez qui s'y trouuent, demeure opiniastre à la rechercher. Car de moy, ie n'ay point de maistre: ie ne porte le nom de personne. L'honneur beaucoup le iugement des honnestes hommes, mais ie ne méprise pas le mien. Ils ont cherché, comme nous sans rien trouver: ce que possible ils eussent fait, s'ils n'eussent désiré que les choses necessaires, & ne se fussent point amusez aux superflus. La subtilité des paroles, & les disputes captieuses leur ont fait perdre beaucoup de temps. Nous faisons des nœuds, sans autre fin que pour les délier, tant nous auons de loisir: nous sçauons desia viure, nous sçauons desia mourir. Quand il est question de nous garder d'estre trompez aux choses, & non point aux paroles, c'est vne besongne où
nostre

nostre esprit a besoin de toute sa force: il ne faut point qu'il oublie rien à la maison. A quoy peut servir cette distinction de similitudes de paroles, où personne hors de la dispute ne se peut tromper.

II. C'estont les choses qui nous abusent: ce sont donc les choses qu'il faut discerner. Nous pronons les mauuaises pour les bonnes. Quand nous auons fait vn souhait, nous en faisons vn contraire: nos vœux sont cōbatus par nos vœux, & nos cōseils se font la guerre. l'vn à l'autre. En combien de choses se conformela Flaterie à l'Amitié? Il ne luy suffit pas de l'imiter; elle fait dauantage & passe encore plus auant. Les oreilles s'ouurent quādi elle parle, & avec vne reception favorable, la font descendre iusques au cœur. Ce qui en est le plus dangereux, ce qu'on y trouue le plus doux. Apprenez-moy à connoistre cette similitude. Vn ennemy se presente à moy sous vn visage

sage d'amy. Le vice me veut surprendre: de peur que ie ne le reconnoisse, il emprunte le nom de la Vertu; la Temerité se fait appeller Valeur, la Faineantise Discretion, & la Timidité bon Iugemét. C'est en cela qu'il y a du danger d'estre trompé: donnez-moy de certaines marques pour les connoistre. Un homme à qui on demâde s'il a des cornes, n'est pas si mal-aduisé que de se porter la main au front, pour sçauoir ce qui en est, n'y si grossier, qu'il ne sçache bien qu'il n'en a point. Vous auez beau prescher, s'il vous en dit: ce sont tromperies, qui n'ô plus que celles des ioüeurs de goubelets, ne sont point dangereuses. Au contraire, quand on y est bien trompé, c'est quand on y prend bien du plaisir. Nous demandôs qu'on nous trompe encore vne fois: refaites, que i'entende comme cela se fait: il ne m'en souuiét plus. L'en dy de mesme de ces captions: car comme voulez-vous que ie les appelle

appelle autrement ? il y a aussi peu de bien à les sçavoir , que de mal à ne les sçavoir point.

III. Si vous avez enuie d'éclaircir des ambiguités, apprenez-nous que celuy que le commun appelle heureux , ne l'est point, que celuy qui a ses coffres pleins d'argent , n'est point riche ; mais celuy qui porte son bien en l'ame: qui haut & braue , foule aux pieds ce qui est merueille aux autres : qui ne void personne avec qui il vouldust changer de condition: qui n'estime l'homme que par cette seule partie qui le fait homme: qui sçait le chemin que la Nature luy montre, & se conforme à ce qu'elle ordonne: à qui nulle violence ne peut rien oster, qui conuertit le mal en bien, iudicieux aux doubtes, & ferme aux secousses, inestonable aux frayeurs , impenetrable aux mouuemens : à qui la Fortune , quand de toute sa force elle luy a tiré la plus dangereuse de toutes ses fleches,

ches , ne fait point de playe : mais seulement quelque legere égratigneure bien à peine , & bien raremēt : Car pour les traits communs desquels elle debelle ordinairement le reste des hommes, ils bondissent sur luy cōme la gresle, qui fait bien quelque bruit sur les tuilles de nos maisons, mais se resout tout aussitôt, sans faire mal à ceux qui sont dessous. A quelle fin m'amusez-vous à cette façō d'argumēter, que vous-mesme appelez mensongere , de laquelle on a tant escrit de liures ? Si vous auez de la subtilité, ce n'est que mensonge que toute ma vie. Faites paroistre vostre bel esprit à me conuaincre , & reduisez-moy à la verité.

IV. L'estime vne infinité de choses necessaires, desquelles vne grande partie est superfluë , & celles qui ne le sont point , ne peuvent rien contribuer à ma felicité. Ce sont là nos difficultez qu'il faut combattre , & les obscuritez qu'il

faut éclaircir. Car il ne s'ensuit pas que tout aussi-tost vne chose soit bonne, parce qu'elle est nécessaire. Si nous donnons le nom de bien à du pain, à de la bouïllie, & à vne infinité d'autres choses, dont nous ne nous pouuons passer, nous ne luy faisons pas beaucoup d'honneur: ce qui est bien, est toujours nécessaire, ce qui est nécessaire, n'est pas toujours bien: car il se trouue assez de choses qui ne sont d'aucun merite, & qui cependant ne laissent pas d'estre tres-necessaires.

V. Il n'y a personne, à mon aduis, si mal informé de l'importance du nom de bien, qu'il le vueille rabaisser à des choses qui n'ont autre commodité que de nous aider à passer vne iournée. Et quoy donc, au lieu de ses distinctions de neant: qui vous arrestent, ne seroit-ce pas vne plus digne & plus fructueuse occupation pour vostre esprit, de faire entendre au monde,

monde, que la meilleure partie du temps se perd à la recherche des choses superflues, & que la vie bié souuent se trouue passée, tandis qu'on fait des prouisions pour la passer ? Regardez tout ce qu'il y a d'hommes au monde & confidez - les vn pour vn, ou tous à la fois, vous n'en trouuerez pas vn qui ne remette sa vie au lendemain. Demandez-vous dequoy cela nuit ? De plus qu'il ne se peut dire : Car ils ne viuent pas, mais ils viuront : ils differét toutes choses d'un iour à l'autre. Quand nous ne ferions autre chose qu'y penser, la vie nous deuanceroit toujours, mais à cette heure estans lents & paresseux cōme nous sommes, elle passe au delà de nous, comme estrangere : & n'y a iour qu'elle ne se perde, bien qu'elle ne finisse qu'au dernier. Mais de peur de faire vn liure plutôt qu'une lettre, & vous remplir les mains de papier, ie me reserueray pour une autre fois à dispu-

ter contre ces pointilleux si déliez, qui oublient de faire, tant ils sont empeschez à parler.



EPISTRE XLVI.

ARGUMENT.

- I. *Les beaux Livres, quelque grosseur qu'ils ayent, ne sont iamais longs.*

I. **I**'Ay receu vostre liure que vous m'auiez promis, & l'ay ouuert, pensant ne faire qu'y mettre le nez, & de refermer tout aussitost, pour le lire vne autrefois quand i'en aurois la commodité. Mais ie l'ay trouué si bien à mon goust, qu'il a fallu que ie sois allé de long. Je ne sçauois mieux vous faire croire ce qu'il m'en semble, que de vous dire, qu'encore que sa grosseur le fera plustost estimer quelque ouurage de Tite Live, ou
d'Epi

d'Epicure , que le vostre , ou le mien, ie n'ay pas laissé de le trouver court , & ne m'est point parti des mains, que ie ne l'aye couru de bout en bout. Il se faisoit tard : ie mourois de faim. La pluye me menaçoit : mais avec tout cela , i'en ay veu la fin. Il ne m'a pas resioüi seulement : il m'a contenté. Quelle viuacité d'esprit , quelle force de courage n'y ay-ie point reconnuë ? le dirois quelle saillie, si en quelque endroit il y eust eu des reprises d'haleine & des rehaussemens par interualles. Mais il n'y en a point : tout y est si continu, que ie puis dire , que c'est vn ouurage d'vn homme vraiment sacré : & cependant il ne laisse pas d'y auoir tousiours quelque trait agreable aux lieux où il s'est offert occasion d'y meller de la douceur. Vous estes grād, il le faut auoüer, & releué, cōme i'ay touiours desiré que vous soyez, & comme ie prendray plaisir de vous voir continuër,

Il se peut bien faire que l'abondance de la matiere vous a seruy de quelque chose : C'est pourquoy ie conseillerauy tousiours de la prendre fertile, qui occupe l'esprit, & qui l'excite. Je vous en diray d'auantage de vostre liure, quand ie l'auray repassé encore vne fois: Le iugement que i'en fais à cette-heure, c'est comme si ie l'auois seulement ouy, non pas leu. Laissez-le moy repasser, & ne craignez point que ie ne vous en die librement ce que i'en trouueray. O que vous estes heureux de n'auoir rien qui ne donne sujet de vous mentir de si loin & si ce n'est que suiuant la corruption du siecle, ie voulusse mentir par coustume, ne pouuant mentir par occasion.



EPISTRE XLVII.

ARGUMENT.

1. Comme il faut vivre avec les
Seruiteurs.
2. Que

2. *Que leur employ est different, selon qu'il plaist à la Fortune.*

I. **I**E suis bien-aïse d'entendre de ceux qui viennent de vos quartiers, comme vous vous comportez, doucemēt avec vos seruiteurs. Vous estes trop suffisant, & iudicieux, pour en vser autrement. Sōt-ce seruiteurs? ce sont hommes: ce sont domestiques: ce sont petits amis. Et si nous considerons que la fortune a le mesme commandement sur nous, qu'elle a sur eux, ils peuuēt dire; nous sommes tous conseruiteurs. C'est pourquoy ie me ry de ceux qui penseroient s'estre fait grand tort, d'auoir fait māger vn seruiteur avec eux. Pourquoy le font-ils? par vne coustume vaine & fastueuse, qui s'est introduite, qu'vn maistre ne mangeroit pas à son aïse, s'il n'auoit vne douzaine de valets de bout à ses costez. Monsieur est à table, qui se remplit; & à peine de creuer, se

met des viandes au ventre , qui est puis apres bien empesché d'en faire sortir : cependant les pauures seruiteurs sont là , qui n'osent pas seulement mouuoir les lévres. S'ils soufflent, aussi-tost le baston est sur les épaules: vn toussemét, vn esternuément, vn hoquet, qui sont choses casuelles, leur sont crimes irremissibles. De quelque façon qu'ils interrompent le silence , ils sont asseurez des estriuieres, ou de quelque chose de pis, & demeurent en cette posture, & en cette abstinéce iusques au iour. De là vient que n'osants rien dire en la presence de leurs maistres , ils parlent en leur absence : au lieu qu'autrefois ceux à qui leurs maistres permettoient de parler , non deuant eux seulement, mais avec eux, & ne leur faisoient point coudre la bouche, cōme on fait auiourd'huy , presentoient librement leurs testes pour celles de leurs maistres ; & s'ils les voyent prests de tomber en quelque

que peril, s'y expoſoient volontairement, pour les en garentir. Ils parloient en compagnie : mais ils ſe taiſoient en la torture. De cette meſme arrogance eſt procedé le prouerbe qui ſe dit communemēt, *Autant de valets, autant d'ennemis.* On ſe trompe; ils ne ſōt point nos ennemis : mais nous leur en donnōs tout le ſujet que nous pouuōs. Je n'allegue point l'inhumanité que nous auons, d'ēployer des hōmes aux meſmes ſeruices où nous employōs des beſtes. Cepēdant que nous ſommes à table, l'vn à charge de marcher ſur ce que nous craignons : l'autre, de ramaffer ce que laiſſent tomber des yarrongnes, qui bien ſouuent ſeront ſi ſaouls, qu'ils ne verront goutte; l'autre auet vne adreſſe eſtudiée donnera de la viande à la compagnie: il monſtrera ſa ſuffiſance à trouuer bien les iointures de l'aile, ſi ou de la cuiſſe de quelque oyſeau. Misérable certainement, de n'eſtre au monde que

pour couppe vne perdrix ; ou vn levraut de bonne grace ! si ce n'est que celuy qui pour la volupté tient eschole de cette science ; l'est encore plus que luy, qui ne l'apprend que par necessité. Vn autre qui sert au buffet, est paré comme vne femme, & luy fait-on disputer sa ieu- nesse contre les années ; Il est hors d'un âge où son maistre le veut ramener par artifice, & porte déjà l'habit de soldat, qu'il luy fait ab- batre le poil avec le rasoir, ou ar- racher du tont. Il passe toute la nuit sans dormir, vne partie à ser- uir son maistre à table, & l'autre à le contenter au lit : vn autre, qui a charge de venir le contollo des actions de ceux qui son à table, se tient là planté à les regarder, afin que selon qu'ils auront mieux fait leur deuoir, ou de flater, ou de boire, ou de causer, il les fasse re- uenir le lendemain. Adioustez-y ceux qui vont acheter la viande, qui sçauent exactement le gouff du

du maistre , ce qui l'excite, ce qu'il est bien aise de voir ; quelle nouveauté luy rend l'appetit , dequoy il est ennuyé , & ce que ce iour-là il prendra plaisir de manger. Cependant il penseroit auoir perdu sa Noblesse , s'il auoit appellé quelqu'un de ses seruiteurs à manger avec luy. Les Dieux sont bien plus iustes , qui pour retribution de cette arrogance , leur donnent bien souuent des maistres, du nombre de ceux qu'ils ont ainsi mesprisez. L'ay veu chez Caliste celuy qui auoit esté son maistre; qui luy auoit mis l'escribeau, & l'auoit mis en vente parmy les esclaves de rebut , receuoit cét affront à la porte, qu'on l'ouuroit aux autres , & que luy seul estoit empesché d'entrer. Le seruiteur , qui auoit esté mis en la premiere dixaine , par où le Crieur commence sa proclamation , rendit le change à son maistre , & comme il ne l'auoit pas estimé digne de sa table,

il

il voulut passer plus outre en sa reuanche, & ne l'estima pas seulement digne de sa maison. Ce maistre auoit vendu Caliste: mais combien de choses vendit depuis Caliste à son maistre? Voulez-vous remarquer comme celuy que vous appelez vostre seruiteur, est de même origine, qu'il iouyt du mesme ciel, qu'il respire le mesme air? C'est sous la mesme condition de viure & de mourir que vous. Il vous est aussi possible de le voir libre, comme à luy de vous voir seruiteur. Combien pensez vous qu'il y eust d'hommes de bõne maison, & qui par le seruice qu'ils faisoient à la guerre, s'acheminoient à la qualité de Senateur, qu'en la defaite de Varus, la Fortune fist descendre à des seruices indignes, & rendit les vns bergers les autres gardiens de quelque loge au milieu des champs. Et puis mesprisez vn homme pour estre en vn estat où vous pouuez estre reduit? le ne
veux

veux pas m'embarquer en cette matiere, & disputer de l'usage des seruiteurs à qui nous sommes si superbes, si cruels, & si cõtumelieux. Toutefois voicy la regle que i'en fay. Viuez avec vos inferieurs, cõme vous voulez que vos Superieurs vivent avec vous. Autant de fois que vous-vous representez la puissance que vous avez sur vostre seruiteur, autant de fois representez-vous que vostre maistre n'en a pas moins sur vous. Ouy, mais ie n'ay point de maistre : vous estes encore ieune : vous en pourriez bien auoir vn. Ne sçauiez-vous pas en quel âge Hecube fut esclauue, en quel âge le furent Cresus, la mere de Darius, Platon, & Diogene? Viuez doucement avec vos seruiteurs : donnez-leur de la priuauté: Faites-le deuifer, deliberer, & manger familiarement avec vous. Je sçay bien qu'en cõt endroit tous nos delicats se vont ecrier, Qu'il n'y a rien de si mal-seant & de si vilain

vilain que cette communication? Et cependant tous braues & altiers comme ils sont, ie les trouueray bien souuent baifans la main aux valets des autres. Ne voyez-vous pas mesme comme nos peres ont reconnu, qu'il y auoit trop d'en- uie au nom de seruireur? Ils appelloient le maistré, pere de famille; & quand ils vouloient signifier les seruiteurs, ils disoient ceux de la maison. Cette obseruation est encore auiourd'huy gardée aux Comedies. Ils instituerent vne feste, où non seulement ils voulerent que les seruiteurs māgeassent avec leurs maistres, mais aussi leur donnerent des honneurs, & leur remissent la iurisdiction de leur famille, comme si leur maison eust esté vne petite Republique. Et quoy donc? ie seray seoir tous mes seruiteurs à ma table? Comme vous n'appel- lez pas indifferemment tous ceux qui sont libres, à māger avec vous; ainsi ferez-vous distinction des ser- uiteurs:

uſteurs : Vous-vous trompez , ſi vous penſez que ie reiette vn mu-
letier, parce que c'eſt vn muletier,
ou vn vacher , parce qu'il eſt va-
cher. Ie n'auray point d'égard à
leurs charges , mais à leur vie.

II. Il dépend de nous d'eſtre ou
bons , ou mauvais : mais d'eſtre
employez à vne choſe ou à l'autre,
ceſte diſtinction appartient à la
Fortune. Faites-en manger quel-
ques-vns avec vous , parce qu'ils
en ſont dignes : les autres , afin
qu'ils le deuiénent. S'ils ont quel-
que choſe de ſeruite , comme cela
ſe peut faire ; par la conuerſation
qu'ils ont avec des perſonnes ſor-
dides , ils le perdront , s'ils ſont
receus en la compagnie des gens
d'honneur. Ce n'eſt pas *in fora* ſeu-
lement, *vel in curia*, qu'il faut cher-
cher ſon amy : Si vous y prenez
garde, vous n'aurez que faire d'al-
ler ſi loin. Bien ſouuent vne bon-
ne matiere demeure à faute d'ou-
urier: faites-en la preuue. Vn hom-

me est mal-aduisé, qui marchande vn cheual, s'il s'amuse à regarder la bride & la selle. Aussi est celuy qui fait jugement d'un homme, ou par ses habits, ou par sa condition, qui n'est autre chose qu'une robe, qu'il a tout autour de luy. Est-il serf? ouy: mais peut-estre il a l'ame libre. Est-il serf? Quel mal luy fait cela? Montrez-m'en vn qui ne le soit point. L'un sert aux femmes, l'autre à l'agent, l'autre aux honneurs, & tous à la crainte en general. Je vous feray voir vn homme de qualité Consulaire, qui fait sa maistresse d'une vieille, vn riche qui sert sa chambriere, & des jeunes gens des meilleures maisons, qui seruent à des Comediens. De toutes ces seruitudes la plus indigne, c'est la volontaire. Ne croyez pas ces glorieux, qui vous disent, qu'il ne faut pas faire bon visage aux seruiteurs: gardez vostre auantage: mais sans arrogance, faites qu'ils vous respectent,

étent, & non qu'ils vous craignent. On me dira peut-estre, qu'à mon compte il faudroit affranchir tout ce qu'il y a de seruiteurs, & qu'il n'y eust plus de difference d'eux à leurs maistres. On se trompe: ce n'est point mon intention; mais, comme ie viens de dire, ie veux que les seruiteurs respectent les maistres, & non qu'ils les craignent: Ie voy bien que c'est, direz-vous; vous voulez qu'ils vivent avec moy, comme mes cliens, ou comme gens qui me viennent voir à mon leuer. Les Dieux se contentent qu'on les respecte, & qu'on les ayme. Vn maistre est injuste, s'il demande plus qu'il ne faut. Où il y a de la crainte, il ne peut y auoir d'amour. Vous faites donc tres-bien à mon jugement, de ne vouloir point que vos seruiteurs vous craignent, & de ne les chastier quand ils faillent, d'autre chose que de paroles. Il y a des occasions, où il est necessaire
de

de frapper : mais ce n'est pas à dire , qu'aussi-tost qu'une moufche nous pique, il faille avoir le baston à la main. La delicateſſe nous amene ordinairement à cette rage, qu'aussi-tôt qu'il nous arrive quelque chose autrement que nous ne voudriôs, nous entrôs en cholere, & voulons faire comme les Roys, qui bien qu'ils n'ignorent pas, que par la grandeur de leur Fortune, ils sont hors de la portée de toutes iniures, & que le reste du monde n'est que foiblesse auprès de leur force ; toutesfois pour avoir sujet de faire déplaisir, se plaignent d'en avoir receu. Je ne vous entretiendray pas davantage , parce que ie ſçay bien qu'il ne vous faut point de remonstrances. Vn homme de bien se plaist en sa prud'hommeie : il ne s'en diuertifit iamais : la malice, comme vne girouëtte , se tourne tantost d'un costé , tantost de l'autre: & sans regarder si le change luy porte quelque auantage, pense

pense toujours auoir assez fait d'auoir changé.



EPISTRE XLVIII.

ARGUMENT.

1. *Le mal , comme le bien , doit estre commun entre les amis.*
2. *Les Sages desirent le profit de leurs amis ; & les fols ne fondent l'Amitié que sur leur propre interest.*
3. *Fuyr la Sophisterie.*
4. *La Philosophie nous promet de nous faire égaux aux Dieux.*

I. **I**'Ay receu de vous vne lettre sur le chemin , aussi longue que le chemin mesme. I'en reserueray la response pour vne autrefois. Car il n'est pas possible que ie vous donne vn bon conseil, que premietemét ie ne me retire à part pour y penser. Je sçay bien qu'a-
uant

uant que me consulter , vous auez esté long-temps à vous y resoudre. Le vous laisse d'óc à penser; si ie doy legerement decider ce que vous auez eu de la peine à me proposer: puis , il y a des considerations en moy, qui ne sont point en vous. Le parle en Epicurien : mais quoy que ie die , rien ne me peut estre considerable pour vous, qu'il ne le soit pour moy.

I. Si ce qui vous touche, ne me touche , ie ne suis pas vostre amy: nous ne deuous auoir rien de separé. Bien & mal, tout est partageable entre nous: tout nous est commun: aussi n'est-il pas possible qu'un homme viue heureusement , qui ne tourne les yeux que sur soy-méme, & qui ne considere que son profit. Il faut que vous viuiez pour vn autre, si vous voulez viure pour vous. Cette societé , parce qu'elle nous mesle les vns aux autres , & nous apprend qu'il y a quelque droit vniuersel entre les hommes, est saintement & religieusement

observable; mais encore plus, parce qu'elle sert à l'entretien de cette autre plus intime & plus estroite, de laquelle ie vous ay parlé. Si beaucoup de choses vous sont communes avec vn autre, à qui la seule humanité vous oblige, toutes le vous seront avec vn amy. Voilà, Lucilius, dequoy ie voudrois que tous ceux-cy qui sont si subtils, me fissent des leçons, & qu'ils m'apprirent plustost ce que ie suis obligé de faire, ou pour vn amy, ou pour vn homme, que non pas combien ces mots d'homme, & d'amy ont de signification.

II. La Sagesse & la folie me montrent des chemins differens: à laquelle me rangeray-ie? quel party estes-vous d'auis que ie prenne? La Sagesse a de l'amitié à l'endroit de tous hommes: La folie n'a pas mesme de l'humanité à l'endroit de ses amis: La Sagesse se prepare pour l'vtilité de ses amis. La folie se prepare des amis pour son vtilité.

III. Vous

III. Vous me tournez les paroles d'un sens à l'autre, & vous amusez à ranger les syllabes : mais me voudriez-vous bien faire croire, que si ie sçay faire des interrogations captieuses, & des propositions veritables, & tirer vne conclusion fausse pour l'approbation d'un mensonge, que ie ne pourray connoistre ce que ie doy fuyr ou desirer. Je rougis de honte, qu'en l'âge où nous sommes, nous-nous iouïons d'une chose de telle importance. Un rat est vne syllabe; vn rat mange le fourmage, il s'en suit donc, qu'une syllabe mange le fourmage. Prenez le cas que ie ne sçache me deffaire de cette surprise; en quel inconuenient tomberay-ie, ou qu'est-ce qu'il m'en sera de pis? Ce sera peut-estre, que quelque iour pensant prendre vn rat au trebuchet, ie n'y prenne vne syllabe; ou que si ie n'y prens garde, vne syllabe ne mange mon fourmage. Mais peut-estre cette consequence

sequence semblera plus subtile & mieux tirée. Vn rat est vne syllabe, vne syllabe ne mäge point de fromage, vn rat donc ne mange point de fromage. O niaiseries vrayement dignes de petits enfans ! Est-ce pourquoy nous fronçons les sourcils ? Est-ce pourquoy nous nous laissons croistre la barbe ? Est-ce ce que nous enseignons avec vn visage si melancholique & pâle.

I V. Voulez - vous sçauoir ce que la Philosophie promet aux hommes ? Conseil. L'vn se void prest à mourir, l'autre n'a de quoy viure : l'autre est en peine pour la conseruation de ses richesses, & l'autre enuieux de celles d'autruy. Cettuy-là craint sa mauuaise fortune : cettuy - cy est en ombrage parce qu'il void que tout luy succede. Ses prosperitez luy sont suspectes : Il voudroit bien s'en deméler. L'vn est mal avec les hommes, & l'autre n'est pas bien avec les Dieux. A quoy leur peuuent
seruir

seruir ces badineries que vous leur alleguez ? Il n'est point question de rire. Ceux qui vous appellent sont en peine. Les vns ont perdu leurs biens sur la mer, les autres sont prisonniers, les autres malade, les autres necessiteux : les autres ont arrest de mort, & de ja le glaive est tiré pour leur frapper la teste. Vous leur avez promis à tous du secours : A quoy vous amusez-vous ? où pensez-vous ? Certuy-cy que vous entretenez de chansons, alleurez-le. Tous ceux que vous voyez icy d'affligez, iettent les yeux sur vous. Toute autre esperance d'auoir secours que de vous, est perduë pour eux. Ils vous priët de remedier à leurs inquietudes, & avec le flambeau de verité, leur donner moyen de se remettre en chemin. Faites-leur connoistre les choses que la Nature a fait necessaires, & celles qu'elle a fait superfluës, combien il y a peu de peine à suivre ses regles, combien est
contente

contente, & pleine de toutes commoditez la vie de ceux qui s'y rangent, & combien au contraire ont d'anxietez & d'amertumes ceux qui se conduisent par opinion. Apprenez-leur à vaincre leurs passions, ou pour le moins à les moderer. Pleust à Dieu, que toutes ces Sophisteries ne fussent qu'inutiles. Elles sont pernicieuses, ie les vous monstreray quand vous voudrez, & vous feray auoüer, Qu'il n'y a rien, qui rompe & debilité vn bel esprit, comme font ces subtilitez. I'ay honte de dire cōme ils équipent vn homme contre la Fortune, & quelles armes ils luy mettēt en main pour cōbattre. C'est icy le chemin du souuerain bien par où vous allez. Vous ne trouuez que des tricheries, & des exceptions infames à ceux mesmes qui sont au tableau du Preteur. Car à quoy tendent vos interrogations captieuses, sinon à surprendre vn homme pour luy faire-faire

Q quelque

quelque faüte en la forme de proceder ? Mais comme le Preteur releue ceux - cy , la Philosophie tout demesme releue les autres , & les restablit en leur entier. Qu'avez-vous à faire de nous tenir de si magnifiques langages pour les accompagner apres de si peu d'effet ? Vous nous promettez de nous mettre l'ame en si bonne asfiette , que l'or & le fer nous ébloüyront aussi peu l'vn que l'autre ; & de nous fortifier tellement contre tout ce que les hommes craignent , & qu'ils desirent , que nous le foulerons aux pieds ? Et cependant vous nous remettez comme des enfans à cognoistre nos lettres. Que voulez-vous dire ? Est-ce là le chemin d'aller au Ciel ? car la promesse , que m'a fait la Philosophie , c'est que i'iray du pair avec Dieu. C'est ce qu'elle m'a dit en me conuiant : c'est ce qui m'ameine : tenez-moy parole. Croyez-moy donc, Lucillius, intriguez-

triguez-vous le moins que vous pourrez en ces exceptions, & positions de Sophistes. Rien ne se sied mieux à la preud'homme, que la franchise & la simplicité. Quand vous aurez à viure beaucoup d'années, ménagez-les si bien que vous voudrez ; vous n'avez du temps que ce qu'il vous en faut pour les choses nécessaires : ie vous laisse à penser, en ayant si peu, comme il vous en demeure, quelle apparence il y auroit de l'employer aux superflus.



EPISTRE XLIX.

ARGUMENT.

1. *Les objets nous r'appellent bien souvent la memoire de nos amis absens.*
2. *De la vitesse du Temps.*
3. *Pour bien mourir, il faut souvent penser à la mort.*

Q 2

4. La

4. *La Nature nous a donné une Raison imparfaite, mais elle nous a rendus capables d'instruction, pour la rendre parfaite.*

I. **L** faut anoüer, Lucillius, qu'il y a de la paresse, quand nous ne nous souuenons point de nos amis, si quelque object ne nous les represente. Mais si est-ce que quelquefois le regret de leur éloignement sera dans le fonds de nostre ame, sans se produire. Quelque lieu qui nous enuironne, le fera sortir au iour, & ne ressuscitera pas leur memoire comme morte, parce qu'elle ne l'est point, mais la r'appellera lors diuertie à quelque autre imagination: ny plus ny moins que si apres la mort d'une personne, qui nous estoit si chere; vn valet, vne robe, vne maison nous r'appellent à la memoire de sa perte, & rafraichissent vne amertume, qui desia par le temps auoit commencé à s'adoucir. Vous
ne

ne scauriez croire, comme la Campagne, & Naples principalement, à la veüe de vostre maison, m'a renouuellé le déplaisir, que i'ay de n'estre plus avec vous. Vous ne m'estes iamais plus present, que quand ie vous éloigne. Il m'est auis, que ie vous vois boire vos larmes, & resister naïuement à ces agreables tesmoignages, que la passion me produisoit de vostre amitié.

II. Il me semble qu'il n'y a rien que ie vous perdis : mais de quoy, ne pouuons-nous dire, ce fut hier, si nous ne nous en voulons ressouuenir ? Il n'y a guere que i'estois à l'eschole du Philosophe Sotion : il n'y a rien que ie commençay de plaider : il n'y a rien que ie quittay le Palais : il n'y a rien que ie cessay d'y pouuoir aller. La diligence du temps est infinie : le moyen de s'en apperceuoir, c'est de regarder derriere nous : car quant à ce qui est present, il passe avec vne fuitte

si précipitée, que nous n'avons pas loisir de le considérer. Voulez-vous que je vous en die la raison? Tous les temps qui sont passez, sont en vn lien. Vous les voyez tout à la fois; ils sont tous en vn monceau, de là toutes choses descendent en vn abyfme d'oubly: Et d'ailleurs, il n'y peut avoir des intervalles en vne chose, qui est touté courte. Ce que nous vivons n'est autre chose qu'un point: Mais la Nature, pour nous le faire trouver plus long, en a fait plusieurs parties: de l'enfance elle en fait vne: de l'âge puerile vne autre: de l'adolescence vne autre: de l'âge d'homme, inclinant vers la vieillesse, vne autre: & de la vieillesse la fin. Voyez combien de degrez elle a mis en si peu d'espace. Il n'y a rien que je vous allay conuier, quand vous vous mistes en chemin pour aller où vous estes; Et toutesfois ce rien est vne bonne partie de nostre âge; pensons

pensons que nous en serons bien-
tost au bout. Il ne m'a pas tou-
jours esté aduis, que le temps
courust côme il fait à cette heure.
Je ne sçay si c'est que ie me sens
prés du bout, ou que ie commence
de penser au mauuais ménage que
i'en ay fait; mais ie trouue qu'il
va si viste, que presque ie ne me
le puis imaginer. C'est pourquoy
ie ne fus jamais si en cholere, que
ie suis contre ceux qui dépensent
le temps en choses superflues, &
ne considerent pas, que quelque
épargne qu'ils en fassent, il n'y en
a pas à demy pour les necessaires.
Ciceron dit, que quand il auroit
encore vne vie au bout de la sien-
ne, il n'en auroit pas assez pour
lire les Poëtes Lyriques. I'en dy
de mesme des Dialecticiens. En-
core ils ne baguenaudent pas de
si bonne grace; & qui pis est, il
leur est bien aduis qu'ils font quel-
que chose de grande importance,
au lieu que les autres font profes-
sion

fron ouuerte de donner du plaisir. Je ne dis pas qu'il ne les faille voir, mais il les faut voir seulement, & leur donner le bon-jour de la porte, de peur qu'on ne nous en fit accroire, & qu'il ne nous fut aduis, que ce ne fut quelque chose de plus profitable que ce n'est. Que vous sert de vous consumer avec vne question, qu'il y a bien plus d'esprit à mespriser qu'à resoudre? C'est à faire à vn homme, qui n'a doute de rien, & qui ne part qu'à sa commodité, de rassembler iusques aux plus petites choses, & ne vouloir rien laisser derriere. Quand l'ennemy nous vient sur les bras, & que l'alarme est au champ, la necessité nous fait tomber des mains ce que la paix & le repos nous auoient fait amasser. Je n'ay pas le loisir à cette heure de rechercher les significations d'vne parole ambiguë, & de faire voir en cela mon bel esprit.

Voyez.

*Voyez courrir le peuple, & border
les remparts :*

*Voyez le fer aigu luire de toutes
parts.*

La guerre me bruit aux oreilles :
il me faut pourvoir d'une ame ge-
nerouse, & qui ne s'estonne de
rien oïr. Si en nostre ville assie-
gée, où les femmes & les vieil-
lards portent des pierres pour la
deffense de la muraille, & les ca-
pables de porter les armes sont
avec l'épée à la main derriere la
porte, attendans ou demandans
qu'on la leur ouvre, pour sortir
sur l'ennemy, qui de son costé par
batteries, sappes & mines, fait
trembler la terre sous les pieds, &
n'oublie rien, afin de pouvoir en-
trer; vous me voyez bien de loisir
dans vne chaire mettre en auant
ces plaisantes questions. Ce que
vous n'avez point perdu, vous
l'avez; vous n'avez point per-
du de cornes, vous avez donc
des cornes, & telles autres refue-
ries,

rics, faites au monde de cette-cy, ne diriez-vous pas que i'auois perdu le sens ? Vous en pouuez dire autant à cette-heure. Je suis assié-gé encore en vn siege de ville. Le danger seroit au dehors, & la muraille me couuroit de l'ennemy : mais à cette heure ce qui me veut tuer, est dans moy. Je ne suis pas de loisir d'écouter vos niaiseries : i'ay bien autre chose à demesler : que dois-je faire ?

III. La mort me suit : la vie me quitte : donnez-moy quelque bon aduis : faites que ie ne fuye point la mort, & que la vie ne me fuye point : parlez-moy de la constance, qu'il faut auoir aux aduersitez, & de la resolution aux choses inéuitables. Faites que ie me contente du peu de temps que i'ay à viure, apprenez-moy, que l'importance de la vie n'est pas en l'espace ; mais en l'usage ; & qu'il peut arriuer, voire qu'il arriue souuent, qu'vn aura esté long-temps au monde,

monde , & n'aura pas beaucoup
vescu. Dites-moy , quand ie me
vay coucher : Il se peut faire , que
vous ne vous leuerez iamais :
Quand ie suis leué : il se peut faire
que iamais vous ne vous couche-
rez. Quand ie sors de la maison :
il se peut faire que vous n'y ren-
trerez plus : Quand i'y suis rentré ;
il se peut faire que vous n'en sor-
tirez plus. Vous-vous abusez , si
vous pensez , que ce soit seule-
ment en vn batteau, que nous som-
mes à deux doigts de la mort : c'est
par tout. Elle se peut bien quelque-
fois monstret pres de nous , mais
tousiours elle en est aussi pres en
vn lieu qu'en l'autre. Dissipez-moy
ces tenebres : vous aurez moins de
peine à m'enseigner vne chose à la-
quelle ie suis préparé.

I V. La Nature nous a fait ca-
pables d'instruction, & si nous n'a-
uons vne raison parfaite , nous en
auons vne qu'il y a moyen de con-
duire à la perfection. Parlez-moy
de

de la Justice, de la Pieté, de la Frugalité, de la Chasteté, tant de celle qui nous garde d'attenter sur le corps d'autrui, que de celle qui nous rend soigneux de conserver le nostre: si vous ne me destournez point du chemin, je seray bien-tost où ie veux aller: Car comme dit le Tragique.

La verité parle sans artifice.

Et pource il ne la faut point embrouïller. Le déguisement est la chose du monde la moins conuenable aux mouuemens d'une belle ame, & la plus indigne de ses desseins genereux & releuez.

Fin de la premiere Partie



TABLE
DES EPISTRES
DE
SENEQVE.

EPISTRE I.

1.  *E temps est la seule chose que l'homme possède, & celle qu'il méprise le plus.*
2. *Le seul remede qu'on peut apporter à la fuite du temps, c'est de le bien employer en tout âge.*

pag. 3

EPISTRE II.

1. *La lecture de diuers livres nnie plus qu'elle ne profite.*

R

2. Ce

Table des Epistres

2. *Celuy - là n'est pas pauvre , qui a peu , mais celuy qui desire davantage que ce qu'il a.* 7

EPISTRE III.

1. *Il faut penser long-temps a faire un amy ; mais apres l'auoir fait , il ne luy faut rien tenir de caché.*
2. *On n'est pas moins blâmable de ne se fier à personne , que de se fier à tout le monde.*
3. *Le Sage doit chercher le repos dans un honneste travail.* 12

EPISTRE IV.

1. *Du contentement de l'ame , apres qu'elle a quité les vices.*
2. *Du peu de sujet que nous auons de craindre la mort.*
3. *La pauvreté qui se mesure à la regle de la nature , est la plus grande richesse de l'homme.* 17

EPISTRE V.

1. *Il faut estre Philosophe en effect , & non pas en apparence.*
2. *Vne trop grande austerité de vie est ridicule & blasmable.*
3. *L'es*

de Senecque.

3. L'esper & la crainte donnent
la gésie à nostre ame 25

EPISTRE VI.

1. Plus on se connoist éloigné du vice,
& plus on est proche de la perfection.

2. La science est inutile, si elle ne
passe des uns aux autres.

3. On apprend plus par la conversation
des doctes, que par la lecture de leurs livres. 32

EPISTRE VII.

1. Fuir la multitude.

2. La compagnie nous gaste. Il
blasme les spectacles des Gladiateurs.

3. Les vices s'insinuent par le nombre
des exemples.

4. Il ne faut point chercher l'approbation
du peuple. 3

EPISTRE VIII.

1. La vie contemplative n'est pas
inutile.

2. Nous avons assez quand nous
avons ce qui nous est nécessaire.

3. Il louë la Philosophie.

R 2

4. Les

Table des Epistres

4. *Les choses casuelles ne sont point nostres.* 46

ÉPISTRE IX.

1. *Le sage est invincible aux incommoditez, mais non insensible. Il ayme d'avoir un amy, mais n'en ayant point il s'en peut passer.*
2. *Il faut aymer pour estre aymé, le contentement de faire un amy est plus grand que de l'avoir.*
3. *Les vrais amis ne visent qu'aux biens de ceux qu'ils ayment. Des amis de fortune.*
4. *Le Sage pour vivre heureusement, se peut passer de tout le monde, mais pour vivre non.*
5. *Le Sage est content de sa condition, & le fol au contraire.* 52

ÉPISTRE X.

1. *Les meschans ne doivent point vivre seuls.*
2. *Quels doivent estre les vœux des gens de bien.*
3. *Qu'il faut vivre avec les hommes comme veus de Dieu, & parler avec Dieu comme escouté des hommes.* 68

de Seneque.

EPISTRE XI.

1. Il defend ceux qui rougissent.
2. Les habitudes naturelles ne se peuvent changer.
3. Il se faut tousiours imaginer quelque homme d'honneur pour tesmoin de nos actions, afin de ne faire rien mal à propos. 73

EPISTRE XII.

1. Toutes choses representent à l'homme sa vieillesse.
2. La vieillesse n'est pas sans plaisir.
3. Estre preparé à mourir tous les iours.
4. Il est en nous de fuyr nos miseres quand il nous plaist. 80

EPISTRE XIII.

1. Nul ne peut sçauoir sa force sans l'auoir espronuée.
2. Les reprehensions du mal à venir, sont quelquesfois fausses & tousiours inutiles.
3. Les vieillards qui ont des esperances & font des desseins, sont ridicules. 87

Table des Epistres
EPISTRE XIV.

1. Comment il faut aymer le corps.
2. Se tenir loin des Grands.
3. La pauvrete nous met à couvert de l'enuie & de la hayne.
4. Caton est blasme de s'estre entremis des affaires de la guerre civile.
5. La vie peinée est la plus sienne.
6. Celuy - là a plus de richesses qui s'en sçait le mieux passer. 102

EPISTRE XV.

1. L'estude & l'agitation moderée sont l'exercice de l'ame, comme courir, sauter, aller en carosse, & parler haut, sont l'exercice du corps.
2. Comment il faut conduire la voix.
3. Celuy qui se contente de sa condition est heureux.
4. Les biens de fortune ne donnent point un parfait contentement, ils sont dangereux & peu solides.

de Seneque.

EPISTRE XVI.

1. La Philosophie doit estre la guida de l'homme.
2. La Philosophie doit estre utile à l'homme , soit qu'une Providence Eternelle gouverne le monde, ou que les choses arriuent fortuitement , dautant qu'elle enseigne à obeyr à Dieu, & à souffrir les aduersitez avec patience.
3. Celuy qui se regle par les loix de la nature est riche, qui par celle de l'opinion est pauvre. 123

EPISTRE XVII.

1. L'apprehension de l'estat de nos affaires , ne nous doit point destourner de l'estude de la Philosophie.
2. Loüange de la pauvreté.
3. Celuy qui veut premierement amasser du bien , & puis s'adonner à la Philosophie , fait la fin de ce qui doit estre le commencement.
4. Il ne faut , ny pour la pauvreté , ny pour l'indigence , se retirer

Table des Epistres
de la Philosophie.

5. *Le Sage n'a faute de rien, parce que la nature se contente de peu, mais le riche vit dans les inquietudes, & a faute de tout.*
6. *Les richesses ne mettent pas fin aux miseres, mais elles les changent.*

130

EPISTRE XVIII.

1. *Le Sage doit estre moderé dans les debauches publiques, s'il ne les peut fuyr tout à fait.*
2. *Nous devons quelquesfois faire essay de l'abstinence & de la pauvreté, & au milieu des caresses de la fortune nous resoudre à ses outrages.*
3. *Où il y a trop de colere, il n'y a jamais assez de jugement.*

139

EPISTRE XIX.

1. *Le Sage ne doit point vieillir à la Cour, ny dans les Charges publiques, mais chercher son repos de bonne heure, non pas tout à fait dans la solitude, mais dans une honneste occupation.*

2. *Les*

de Senecque.

2. *Les amis de table ne sont point les vrais amis, on ne doit pas tant prendre garde à la chose donnée comme à celui qui la reçoit.* 148

EPISTRE XX.

1. *La Philosophie est une escole de bien-faire, & non de bien parler. Estre constant en ses resolutions, est la marque d'un homme sage.*
2. *La pauvreté fait connoistre les vrais amis, la gloire d'une ame genereuse n'est point d'aller au devant des incommoditez, mais de s'y preparer par le mespris des richesses, comme à des choses qui ne sont pas difficiles à supporter.*
3. *Qu'il faut quelquefois se représenter une pauvreté imaginaire pour s'accoustumer à la véritable.*

157

EPISTRE XXI.

1. *La vertu nous rend immortels, & non les biens de la fortune.*
2. *Celui qui a borné ses desirs est riche.*

167

R 5

EPIS

Table des Epistres

EPISTRE XXII.

1. *Le Sage se doit tout à fait demêler des occupations specieuses en apparence , & pernicieuses en effect.*
2. *Le moyen d'échapper aux occupations publiques , c'est d'en mépriser les honneurs & les recompenses.*
3. *Nous entrons au monde meilleurs que nous n'en sortons.* 175

EPISTRE XXIII.

1. *La vraie joye consiste en la bonne conscience , au mespris des vanitez , des choses casuelles , & en un reglement de vie uniforme.*
2. *Celuy - là vit honteusement , qui commence tous les iours à vivre.* 185

EPISTRE XXIV.

1. *Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.*
2. *Le moyen de n'apprehender point les maux à venir, est d'en prendre la mesure à part soy , & taxer sa crainte.*

3. *La*

de Seneque.

3. La mort n'a que l'apparence d'un plus grand mal, & toute sa pompe n'est que la douleur d'une goutte, d'une colique, ou d'une femme en son accouchement.
4. La mort & les afflictions sont la condition de la vie.
5. Chaque iour emporte une partie de nostre vie, & la dernière heure n'est pas celle qui fait la mort, mais qui l'accomplit.
6. L'homme Sage ne doit craindre ny desirer la mort.

193

EPISTRE XXV.

1. Les mauvaises habitudes quelques enracinées qu'elles soient, ne sont point incurables.
2. Le plus pauvre du monde est assez riche pour avoir ce qui est nécessaire.
3. Qu'il nous faut représenter un tesmoin en toutes nos actions; il n'importe quel, pourveu que sa vie soit telle, que les plus perdus ayent honte de faire paroistre leurs vies devant luy.

4. L'hom

Table des Epistres

4. *L'homme de bien doit vivre chez soy, & le méchant en compagnie.* 211

EPISTRE XXVI.

1. *La vieillesse affoiblit le corps, & fortifie l'ame en la delivrant des vices.*
2. *La mort qui est causée par la vieillesse est douce.*
3. *La mort est le iuge véritable de nostre vie.*
4. *Qu'il faut continuellement apprendre à bien mourir.* 216

EPISTRE XXVII.

1. *Les vieillards sont blasrables qui aiment les plaisirs des jeunes gens, & qui ne font pas mourir leurs vices devant qu'eux.*
2. *La vertu est le seul bien de l'homme, qui ne s'acquiert pas par procureur, comme beaucoup d'autres sciences.* 223

EPISTRE XXVIII.

1. *Le changement des lieux ne profite point à ceux qui portent leurs vices avec eux.*

2. Fuyr

de Senecque.

2. Fuyr le bruit du Palais.
3. Connoistre sa faute, c'est estre en voye d'amendement. 229

EPISTRE XXIX.

1. Qu'il ne faut pas cesser de reprendre ceux qui n'ayment point à estre repris.
2. Les méchans ne vient pas long-temps.
3. La vertu enseigne le mespris de la mort.
4. On ne peut plaire au peuple & estre homme de bien. 235

EPISTRE XXX.

1. La vieillesse est une maladie sans remede.
2. Le Sage ne craint point la mort.
3. Les vieillards peuent mieux parler de la mort que les jeunes.
4. La necessité de mourir doit oster l'apprehension de la mort.
5. La vieillesse nous tire du monde sans violence.
6. Le Sage seul fait bon visage à la mort.
7. Les vieillards doivent moins craindre

Table des Epistres

*craindre la mort que les jeunes,
bien qu'elle soit toujours aussi
prés des uns que des autres. 243*

EPISTRE XXXI.

- 1. Fuyr la volupté : la felicité de
l'homme gist au repos de l'ame.*
- 2. Il n'est point de bien sans vertu,
ny de mal sans vice.*
- 3. Definition du bien & du mal,
qu'elle est la regle du Sage.*
- 4. L'homme Sage est seul heu-
reux. 256*

EPISTRE XXXII.

- 1. Le Sage ne frequente pas ses sem-
blables.*
- 2. Il achève de vivre deuant que de
mourir.*
- 3. Pourquoi nous desirons de vivre
long-temps. 263*

EPISTRE XXXIII.

- 1. Les discours des Stoïques sont
sententieux.*
- 2. Pour faire iugement d'un grand
personnage comme d'une belle
femme, il faut tout voir.*
- 3. Un homme d'âge ne doit pas tou-
jours*

de Seneque.

*siours rapporter les dits d'au-
truy , mais doit raisonner luy-
même.* 267

EPISTRE XXXIV.

1. *Le sage disciple réjouyt le Pre-
cepteur.*
2. *Pour deuenir homme de bien , il
ne suffit pas d'auoir bien commen-
cé , il faut bien finir.* 275

EPISTRE XXXV.

1. *L'amitié fait tousiours du bien,
& l'amour quelquefois du mal.*
2. *Le plaisir qu'on prend avec ses
amis, est plus sensible par la pre-
sence.*
3. *La constance est la marque d'un
homme sage.* 278

EPISTRE XXXVI.

1. *Preferer la vie prinée à celle des
courtisans & des personnes pu-
bliques.*
2. *L'humeur morne est plus propre
à l'estude , & l'estude des pre-
mieres lettres plus conuenable aux
jeunes qu'aux vieux.*
3. *Le commerce des amis doit estre
des*

Table des Epistres

des bonnes mœurs , & non des biens de fortune.

4. *La regle du Sage c'est le mespris de la mort.*
5. *La persuasion n'est point necessaire , où l'inclination nous porte.*
6. *La mort ne nous oste point la vie, mais luy donne quelque intermission.* 281

EPISTRE XXXVII.

1. *La Philosophie nous enseigne à vaincre les necessitez , & à surmonter les passions.*
2. *Il nous faut obeyr à la raison si nous voulons qu'on nous obeyse.* 289

EPISTRE XXXVIII.

1. *Les discours familiers son plus puissans pour enseigner , que les elegans & les polis.* 292

EPISTRE XXXIX.

1. *Vn esprit genereux suit l'exemple des choses loüables.*
2. *Fuyr les grandeurs excessives, & s'arrester aux mediocres.*
3. *Le peché ne va iamais sans penitence*

de Senèque.

tence & sans douleur.

4. Les voluptez rendent par l'accoustumance les choses necessaires, qui estoient auparavant superflues. 294

EPISTRE XL.

1. Les lettres nous representent les amis absens.
2. Il blasme le parler viste, & approuve le lent en un Philosophe. 299

EPISTRE XLI.

1. L'homme de bien est toujours accompagné d'un bon genie.
2. Mespriser les biens de fortune, & aimer ceux de l'ame, c'est la fait du bon genie, ou d'une vertu divine qui est dans l'homme de bien. 309

EPISTRE XLII.

1. Les hommes de bien sont rares.
2. Faute de puissance & non de volonté, on cesse bien souvent de mal faire.
3. Nous ne sçavons faire choix des choses qui nous sont utiles.

4. La

Table des Epistres

4. *La perte des choses fortuites n'est point fâcheuse.* 316

EPISTRE XLIII.

1. *Les actions des Grands jusques aux plus petites, ne peuvent estre cachées.*
2. *L'homme de bien ne cache point sa vie comme le mechant.* 322

EPISTRE XLIV.

1. *De la vraie & fausse Noblesse.*
2. *Les Nobles & roturiers ont mesme origine.*
3. *Le trop grand desir des biens de fortune empesche la felicité.* 325

EPISTRE XLV.

1. *Peu de liures, mais bons. Les disputes captieuses sont inutiles.*
2. *Le vice nous fait la guerre sous une apparence de vertu.*
3. *Quel homme se peut dire heureux.*
4. *Si toutes les choses necessaires peuvent estre appellées biens.*
5. *La meilleure partie de la vie se passe à la recherche des choses superflues.*

EPISTRE XLVI.

1. Les beaux livres quelque gros-
seur qu'ils ayent , ne sont iamais
longs. 340

EPISTRE XLVII.

1. Comment il faut vivre avec les
serviteurs.
2. Que leur employ est different, se-
lon qu'il plaist à la fortune. 342

EPISTRE XLVIII.

1. Le mal comme le bien , doit estre
commun entre les amis.
2. Les Sages desirent le profit de
leurs amis , & les fols ne fondent
leur amitié que sur leur propre
interest.
3. Fuyr la Sophisterie.
4. La Philosophie nous promet de
nous rendre égaux aux Dieux.

EPISTRE XLIX.

1. *Les objets nous rappellent bien souvent la memoire de nos amis absens.*
2. *De la vitesse du temps.*
3. *Pour bien mourir, il faut souvent penser à la mort.*
4. *La nature nous a donné une raison imparfaite, mais elle nous a rendus capables d'instruction pour la rendre parfaite.*

363



F I N.